…rage attribué d'abord au P. Hardouin est de
…bbé Macé mort à Paris en 1721.

#

Macé

(François)

HISTOIRE
DES QUATRE
CICERONS,

Dans laquelle on fait voir par les Historiens Grecs & Latins, que le fils de M. T. Ciceron étoit aussi illustre que son pere.



A PARIS,

En la boutique de la Veuve Barbin,
Chez PIERRE HUET, au Palais, sur le second Perron de la sainte Chapelle, au Soleil Levant.

M. DCC. XIV.

Avec Approbation, & Privilege du Roy.



LETTRE

A MONSEIGNEUR

L'EVESQUE DE...

POUR SERVIR DE PREFACE.



OUS vous ſouvenez bien, MONSEIGNEUR, que dans une des dernieres conferences que nous avons eu en nôtre campagne, pour nous délaſſer de nos études, plus ſérieuſes & plus ſolides, vous

me rapportâtes, à propos, & contre le Proverbe, qui dit, qu'un aigle n'engendre point de colombes: que le fils de Ciceron, car il n'a eu que celui-là; avoit toûjours été un brutal, un débauché, sans génie, & indigne de son pere. Vous étiez sans doute fondé sur ce qu'en a dit Mr Baile dans son Dictionnaire Historique lettre C, & sur ce qu'on a copié d'aprés lui dans le Dictionnaire de Morery.

Je vous soûtins au contraire, que le jeune Ciceron avoit été un grand homme, même du moins aussi illustre que son pere; & je parlois alors sur les idées confuses que Ciceron

m'avoit laiſſées de ſon fils dans la lecture de ſes ouvrages. J'ay examiné depuis cette queſtion avec ſoin ; & à meſure que je m'en ſuis éclairci dans les Epîtres & dans les Offices de cet Orateur, j'ay deploré la nonchalance de ceux qui ne liſent les ouvrages de ce grand homme que pour apprendre à parler Latin ; car c'eſt aſſurément le moindre avantage qu'on en puiſſe tirer, & ſa latinité n'eſt pas de beaucoup prés à comparer aux belles maximes de Philoſophie, de Morale, de Politique, & aux traits d'Hiſtoire qui y ſont renfermez.

Enſuite, pour ſoûtenir la

gageure, j'ay voulu consulter les anciens Auteurs qui ont écrit l'Histoire Romaine de ce tems-là, & j'ay vû avec douleur pour nos gens de lettres, qu'ils ont étrangement negligé ce trait d'érudition, qui d'ailleurs valoit bien la peine d'être éclairci ; puisque Ciceron en a dit plus qu'il ne faut pour donner de grandes idées de son fils ; que les anciens Auteurs n'en ont rapporté à la verité que trés-peu de choses, mais trés-essentielles, comme vous le verrez par les citations qui sont dans nôtre histoire, & que le silence qu'ils ont affecté à l'égard du fils, pendant qu'on a si amplement

publié les louanges du pere, est moins un effet de mépris ou d'indignité pour le premier, que le coup d'une fine politique, qui a voulu s'accommoder au tems.

En effet, MONSEIGNEUR, les raisons qu'on peut apporter de la difference de ces procedez, à l'égard du pere & du fils, s'il est permis de fonder des raisonnements sur les conjectures, c'est que M. T. Ciceron s'est fait connoître par son éloquence, & que le silence affecté de tous les Historiens n'auroit pû empêcher qu'il ne se fût immortalisé dans ses ouvrages; au lieu que son fils n'ayant

rien laissé à la posterité de ses écrits, il étoit beaucoup plus aisé à ses envieux de l'ensevelir dans un éternel oubli. Mais disons mieux, le principal motif du silence des Historiens à l'égard de Ciceron le fils ; c'est que l'état de la République ayant changé sous le régne d'Auguste, où il a fleuri, & ce bon citoyen, libertatis publicæ acerrimus defensor, *ayant reçû de son pere avec le sang, la haine qu'il avoit pour les tyrans : Les Historiens contemporains ont crû qu'ils ne devoient pas bien parler d'un si franc republicain dans un temps où l'état Monarchiqeu*

avoit détruit la liberté de la République, pour laquelle ce Ciceron avoit tant d'amour.

Il n'en falloit pas davantage pour m'animer à vanger cet illustre opprimé, de la trahison de ces Historiens politiques; il y en a toûjours eu, & quelque chose qu'on fasse, il y en aura toûjours : mais cela n'empêche pas que je ne sois ravi, quand je puis faire avec ma plume, ce que les Chevaliers errans faisoient avec leur épée, vanger les torts des tant preux Chevaliers contre le felons. *De bonne foy, sans faire ici le Dom Guichot; vous sçavez qu'aux dépens de la patience de qui il appartiendra,*

je me mets assez volontiers en train d'écrire, que je ne suis pas d'humeur à éfleurer un sujet, que je veux approfondir les matieres dont il s'agit, & qu'en poudreux antiquaire, je suis aussi joyeux, quand j'ay fait quelque découverte dans les anciens monuments des grands hommes, que si j'avois trouvé les tresors qu'on dit avoir été enfermez dans le tombeau de David.

J'ay donc creusé ces anciens monumens, & je me suis aplaudi d'avoir déterré le fils de Ciceron, & d'avoir trouvé assez de ses reliques, pour lui attirer la veneration des hommes, en faisant connoître ce

qu'il étoit. J'ay fait une chose nouvelle d'une antiquité presque oubliée. Je n'ay rien ajoûté de moi-même aux circonstances de son histoire, & je n'ay fait que l'orner de quelques réflexions, & de quelques traits, qui la rendront, au moins je m'en flate, utile & agréable aux lecteurs, principalement en ce qui concerne l'éducation des gens de qualité, de même qu'en ce qui regarde la morale & la politique des grands hommes: mais comme toutes les circonstances de la vie du fils de Ciceron, ont une liaison inséparable avec les évenements arrivez à son pere, & avec

l'histoire des deux autres Cicerons, j'ay crû que je devois, pour mettre les choses dans leur jour, faire un abregé de la vie du pere, jusqu'à la naissance de son fils, aprés quoi, tout ce qui est arrivé à l'un d'eux est commun aux trois autres, & c'est pourquoi j'ay intitulé ce petit ouvrage, l'Histoire des quatre Cicerons.

Mais de quoi vous avisez-vous Monsieur l'Abbé, me direz-vous, de travailler sur Ciceron ? que ne le laissez-vous dans les Colléges ; & qu'importe à la République Chrétienne, que la République Romaine ait eu quatre Cicerons ou un ? Plût au Ciel que ces

Messieurs nos confreres ne travaillassent à rien de plus prophane. Et pourquoi, MONSEIGNEUR, m'en avez-vous fait le défi, vous répondrai-je ? qu'aviez-vous à faire de m'intenter ce procez de gayeté de cœur ? Je prétens vous faire condamner aux dépens dans le Tribunal des Sçavans ; de plus à réparation d'honneur envers Ciceron, que vous renvoyez au Collége comme un pedant, lui qui doit être consideré avec toute l'estime & l'attention qu'on doit aux plus grands hommes, & aux Philosophes les plus sçavants, & en outre à de gros dommages & interêts au

profit de la mémoire de feu Monsieur son fils, qui ne mérite point vos mauvais traitements, ni les injures de tant de modernes.

Non, MONSEIGNEUR, il me sieroit mal de faire le fier auprés de vous; Je ne veux pas triompher avant la victoire, ni prévenir l'Arrêt de mes Juges: les bons procez se perdent aussi souvent que les méchans. Si je succombe en cette instance; j'en serai quitte pour perdre mes écritures, que je n'estime pas d'un grand prix; & vous avez assez de charité pour m'en consoler; que si je gagne avec dépens, réparation, dommages & interêts

contre vous, j'ay trop de soûmission pour m'en prévaloir, & je ne cesserai pas pour cela un petit moment, d'être avec tout le respect dû à vôtre mérite... &c.



ERRATA.

Page 12. *ligne* 13. de sa, *lisez* de la.
P. 36. *l*. 19. d'haranguer, *lis*. de haranguer.
P. 46. *l*. 18. qu'il lui, *lis* qui lui.
P. 62. *l*. *penult*. à l'envie, *lis*. à l'envi.
P. 69. *l*. 13. trembloit commençant, *lis*. trembloit en commençant.
P. 113. *l* 20. auteur, *lis* autour.
P. 124. *l*. 17 alors, *lis* à lui.
P. 127. *l*. 4. croyoit pouvoir, *lis*. croyoit ne pouvoir.
P. 133 *l*. 12. ses, *lis*. ces.
Ibid. *l*. 22. qu'ils lui, *lis*. qu'il leur.
P. 143. *l*. 3. Espicrates, *lis* Epicrate.
P. 147. *l*. 8. donnez, *lis* donné.
P. 156. *l*. 8 Putaolane, *lis* Putéolane.
P. 161. *l*. 9. à le delivrer, *lis*. à se delivrer.
P. 210. *l*. 15. sous les écüeils, *lis*. & sous les.
P. 214. *l*. 9. *effacez* &.

HIS-



HISTOIRE DES QUATRE CICÉRONS,

Dans laquelle on fait voir par les Historiens Grecs & Latins, que le fils du grand Ciceron étoit aussi illustre que son pere.



UN des plus beaux esprits, & des plus sages politiques de nôtre siécle, comparant les grands hommes aux diamants, disoit, que c'est la Nature qui les forme, & que la fortune

Mémoires de la Rochefoucault.

les met en œuvre: mais disons que les hommes comme les diamants sont brutes en sortant du sein de la Nature; que l'éducation les taille, les polit, & leur donne comme autant de facettes à differens brillans, sans quoi la fortune les ayant enchassez dans l'or & l'émail, ils ne se tiennent pas long-temps montez dans ces superbes chatons, & sont en danger de tomber dans la bouë, & d'être foulez aux pieds. M. T. Ciceron avec le plus heureux naturel eut l'éducation la plus parfaite; & la fortune sembla chercher tout ce qu'elle a de plus précieux & de plus beau pour le mettre en œuvre. Il nâquit le troisiéme jour de Janvier l'an de la fondation de Rome 648, c'est-à-dire, l'an du

monde 3900. & 100. ans avant Jesus-Christ. Son pere étoit Chevalier Romain : Quelques-uns ont dit qu'il descendoit de Titus Tatius Roy des Sabins : mais ce n'est pas l'opinion la plus suivie, & il la traite lui-même avec raillerie : qu'importe au reste, de lui donner une noblesse si ancienne ? N'est-il pas plus glorieux à un homme de tenir tout de lui-même, & d'être par son mérite le premier noble de sa race, que de tirer sa Noblesse d'une longue suite d'ayeux, chez lesquels elle s'est usée avant que de venir jusqu'à *lui*, & n'a plus qu'une simple lueur qu'il lui est trés difficile de ranimer? Sa mere s'appelloit Helvia, & ses ayeux demeuroient ordinairement dans

une petite ville du pays des Volsques appelée Arpinum, à vingt lieuës de Rome, un peu au-de-là du Fleuve Liris, à côté de la Campanie. C'étoit une Ville municipale, c'est-à-dire, dont les habitans avoient droit de bourgeoisie à Rome. Heureux ! si vivant en bon bourgeois dans cette bourgade, où il auroit été sans doute le premier, il se fût contenté du bien & de la qualité de ses peres ; & si son mérite ne lui avoit pas enflé le cœur, en lui inspirant la dangereuse envie de s'embarquer dans la Mer orageuse de la Cour Romaine, où aprés avoir évité pendant plus de quarante ans divers écueils avec peine, le fruit de tous ses travaux, & la récompense de ses services, fut un funeste naufrage qui

excite encore la pitié, ſans moderer l'ambition de ſes ſemblables. Content de ſon patrimoine en l'augmentant par une induſtrieuſe œconomie, il auroit paſſé ſa vie dans le doux travail d'une étude volontaire, ou d'un judicieux repos, & auroit attendu dans une heureuſe vieilleſſe le moment imperceptible d'une mort naturelle entre les bras de ſes parens & de ſes amis : mais il n'auroit pas acquis, me direz-vous, tant de gloire dans le Sénat, & ne ſe ſeroit pas rendu ſi fameux à la poſterité ; ſon fils n'auroit été ni General d'armée ni Conſul : ſon frere n'auroit pas été des premiers de Rome & Gouverneur de Province : Toutes ces grandeurs, dites-moi, de bonne foi valent-elles les travaux,

les chagrins & les cruelles morts qu'ils ont souffertes ? Combien de fameux exemples eux & leurs peres avoient-ils devant les yeux de l'ingratitude du Sénat, de l'inconstance du peuple, de la cruauté des tyrans, & des funestes succez de tant d'ambitieux precipitez du haut de leur élevation la plus légitime ? N'importe, il est né avec de beaux talens, il faut les cultiver, & lui inspirer dés l'enfance une temeraire envie de les faire servir à cette vaine grandeur. En effet, il étoit de ces heureux temperamens que le Ciel semble former avec soin pour être les délices des hommes, renfermant dans un corps délicat & d'une trés-foible santé, un esprit vif, penetrant, doux, solide, capable de toutes les

ſciences, & tout ce que la Nature peut donner à un Orateur parfait : mais comme les meilleurs temperamens ne ſont que des diſpoſitions au mal, ſans les régles d'une éducation exacte ; ſon pere prit un ſoin particulier dés ſon enfance, de faire prendre une bonne forme à ſes molles inclinations, & parce que la meilleure éducation que nous ayons reçûë ſe perd & ſe corrompt aiſément, ſi nous ne travaillons nous-mêmes à la cultiver ; Ciceron ayant perdu ſon pere de bonne heure, prit lui-même le ſoin de ſe former, s'appliqua à la Philoſophie Academique ſous Philon ; aprit le Droit, les Finances & la Politique ſous M. Scevola, qui fut un des plus grands hommes de ſon ſiecle, & ſe rendit ſçavant dans l'Art

militaire ſous Sylla, qu'il ſuivit avec ſuccez dans les premieres guerres que ce grand Capitaine entreprit pour le bien de l'Etat.

Plutar. in vita Ciceron.

Mais Ciceron voyant que Sylla aſpiroit à ſe ſoûmettre l'Empire Romain, & qu'il alloit allumer le feu d'une guerre civile capable de conſumer ſa Patrie, il ſe retira à la campagne, n'étant pas aſſez fort pour lui réſiſter, & ſe donna tout entier à l'étude des ſciences, juſqu'à ce que Sylla s'étant demis du pouvoir ſouverain qu'il avoit recherché avec tant de violences, il retourna à Rome, où il commença de faire voir au public l'échantillon de l'amour qu'il avoit pour la liberté de la patrie, le coup d'eſſay de ſon éloquence & la preuve de ſa fermeté dans le plaidoyer

qu'il fit pour Roscius, de qui le pere avoit été mis au nombre des proscrits par Sylla, & dont les biens avoient été vendus à vil prix, au profit d'un des affranchis de ce tiran; en sorte qu'on avoit ajugé pour deux cens écus ce qui en valoit cent cinquante mille. La tyrannie étoit criante; mais les cris des oprimez se dissipent en l'air, quand l'opresseur est puissant. Quelle lâcheté dans le Barreau! les plus fameux Avocats dont le devoir est de soûtenir le bon droit des foibles, n'osent se charger de la cause de Roscius; de peur de s'attirer la haine de Sylla, pendant que les plus ambitieux recherchent à l'envi la funeste gloire de défendre l'usurpation d'un lâche affranchi; ainsi le brigan-

dage auroit triomphé, si un apprentif, dont le peu d'experience mettoit encore le bon droit de Roscius au hazard, n'avoit genereusement pris sa défence. Ciceron gagna son Procez avec l'aplaudissement du Sénat, à la honte des Avocats, & avec une si violente indignation de Sylla, qu'il fut contraint, sous prétexte d'y chercher des remedes à ses indispositions, de faire un voyage en Grece, où il s'apliqua à l'étude de la langue Grecque, de la Rétorique & de la Philosophie jusqu'à la mort de son injuste ennemi.

Plus sçavant que les Maîtres qu'il avoit eus à Athenes, Ciceron retourna à Rome, & aprés y avoir brillé dans les conferences & dans le Barreau, il donna tant de mar-

ques de ſa prudence & de ſa capacité, que le Sénat, dans une famine qui menaçoit Rome de ſa rüine, l'envoya en Sicile ſous la qualité de Queſteur, c'eſt-à-dire, d'Intendant de la Province, d'où il envoya aſſez de blez à ſes compatriotes pour changer leur diſette en abondance. Ce n'eſt pas que les Siciliens trop indociles viſſent sans chagrin & ſans murmure le tranſport de ces blez, dont ils apprehendoient de manquer: mais ce ſage Intendant conduiſit toutes choſes avec tant de prudence, de douceur & d'équité, qu'il s'atira bien-tôt l'amitié des grands & du peuple; quoique rien ne ſoit plus difficile dans ce poſte, que de ſatisfaire la Cour & la Province en même temps. Les Romains reçû-

L'An de Rome 679.

rent ce secours avec des benedictions & des actions de graces pour Ciceron, & ce qui augmentoit encore l'estime de la République & des Siciliens à son égard, c'est que pendant son Intendance, il trouva l'occasion de faire valoir son éloquence en faveur de quelques jeunes Gentils-hommes Romains, qui avoient été renvoyez pardevant le Preteur de sa Province, pour quelques malversations en guerre, dont ils étoient accusez, & desquelles Ciceron les purgea par l'éloquence de son plaidoyer.

Ces succez réveillerent dans le cœur de Ciceron une ambition qui lui étoit assez naturelle, il étoit avide de loüanges & d'honneurs, & trouvant que la Sicile n'étoit pas un theâtre assez élevé pour sa

vanité, il attendoit avec impatience que sa commission fût finie pour retourner à Rome, où il avoit grand soin de se ménager des amis & du crédit : il cherchoit à signaler son zéle pour sa patrie, & son intégrité dans le ministere par quelque action d'éclat ; car qui crie le plus haut dans les Républiques, & qui sçait gagner la populace, a trouvé le secret de s'agrandir. Son Intendance lui fournit une occasion favorable à ce dessein : Verrés homme des premieres familles de Rome avoit été Gouverneur de cette Province ; les playes que son avarice, sa tyrannie & ses concussions y avoient faites, saignoient encore, les Siciliens s'en étoient vainement plaints au Sénat. Ciceron étant sur les lieux,

en prit de bons mémoires, s'assura des témoins irréprochables, entreprit & plaida cette cause à son retour, & fit condamner Verrés malgré ses brigues & son crédit, à une amende de soixante & quinze mille écus envers les Siciliens, sans qu'il voulût recevoir aucune reconnoissance de ses Parties ; car il étoit d'un desinteressement heroïque, persuadé que l'interêt ternit l'éclat des plus belles actions, comme le desinteressement releve les mediocres.

Bien-tôt aprés, il fut fait Edile, c'est-à-dire, Magistrat de la ville de Rome préposé aux Jeux publics, aux Bâtimens, aux Aqueducs, aux Temples, & à tout ce qui concernoit la Police : Les Siciliens, dont il n'avoit point vou-

lu recevoir de presens en qualité d'Avocat, lui en envoyerent de magnifiques, pour le féliciter de cette Magistrature: mais ne pouvant les refuser sans blesser la Coûtume & les Loix, il n'en retint aucune chose pour lui; & comme il étoit du devoir de sa charge de mettre le prix à toutes les denrées qui se vendoient dans la Ville, il les fit distribuer au public, pour faire diminuer le prix des vivres qui étoient alors fort chers. Ce n'est pas qu'il fût riche de lui-même, car il ne possedoit alors, dit Plutarque, qu'une maison de plaisance dans le territoire d'Argos, une Métairie auprés de Naples, & une autre aux environs de la ville de Pompeia, qui n'étoient pas de grande valeur. Il eut environ douze

Plutar. in Vit. Ciceron.

mille écus de Terentia sa femme, & neuf ou dix mille de succession ; il ceda même sa maison paternelle à son frere Quintus ; & cependant, il vivoit aussi noblement que Crassus, qui avoit des millions de revenu, & avoit une aussi grosse Cour que Pompée, que tous les gens de guerre respectoient comme leur General ; tant il est vrai qu'un médiocre revenu employé avec art, fait plus d'honneur à une personne de mérite, que des tresors immenses répandus avec prodigalité, ou conservez avec avarice par un fat. Pompée même lui faisoit la cour, parce qu'il le croyoit utile aux projets de gloire & de puissance qu'il formoit dés-lors, les ambitieux s'abaissant d'autant plus qu'ils veulent s'élever davantage,

tage, & les soûmissions & la bassesse étant les premiers degrez qui les élevent au faîte de la grandeur ; mais qu'ils sçavent bien se vanger dans la suite de tous ces abaissemens par l'ingratitude & la fierté, comme nous le verrons dans peu.

Ciceron s'aquit tant de crédit dans le Sénat, & tant d'autorité sur le peuple par ses vertus, que quand il postula pour la dignité de Preteur, c'est-à-dire, ici le Magistrat qu'on choisit entre les Sénateurs pour administrer la justice dans toute la Ville, il l'emporta sur la brigue de ses competiteurs qui étoient en grand nombre & en haut crédit. Il s'y comporta avec tant d'honneur & d'integrité, qu'il punit severement les malver-

ſations d'un certain Licinius qui l'avoit été devant lui, & qui s'appuyant ſur ſa faveur & ſur la protection du riche Craſſus, tenoit le gain de ſa cauſe immancable; & Ciceron s'attira d'autant plus d'éloges par cette condamnation, qu'il eſt plus rare de trouver un Juge, qui, quoique deſintereſſé, ne ſe laiſſe point fléchir, ou par la faveur ou par la crainte; mais voici une occaſion qui lui fit donner le titre de *Pere de la Patrie*, titre qui eſt au-deſſus de toutes les loüanges & de tous les éloges que le Sénat & le peuple Romain pouvoient donner au plus grand homme.

Catilina homme puiſſant, féditieux & entreprenant, accuſé d'inceſte, de parricide & de ſacrilége, avoit engagé par de honteux plaiſirs la jeu-

neſſe la plus puiſſante de Rome dans une conſpiration contre la République : toute la Ville étoit remplie de ſéditieux ; la Toſcane vouloit ſecoüer le joug, la Gaule qui eſt entre les Alpes & l'Italie, cherchoit à ſe révolter ; les plus gens de bien étoient, comme il arrive d'ordinaire, les moins riches & les moins puiſſans : Pompée étoit en Levant ; Craſſus ne ſongeoit qu'à multiplier ſes treſors, & peut-être regardoit-il cette conſpiration comme un ſûr moyen de les augmenter : Jules-Ceſar finiſſoit ſon Conſulat, & étoit ſoupçonné de favoriſer la conſpiration, parce qu'il ſuportoit dés-lors impatiemment le gouvernement tumultueux de la République. Catilina employe les brigues, l'argent & les menaces pour

obtenir le Consulat : S'il le possede une fois, la République est détruite. Les plus sages du Sénat, & les plus zélez d'entre le peuple ne voyent que Ciceron capable de conjurer cette tempête ; ils le prient de faire ses sollicitations pour être Consul, & il les fait, sans craindre les dangers dont étoit environnée cette dignité. Pendant qu'il postuloit, suivant la Coûtume pour le Consulat, Terentia sa femme accoucha d'un fils, qui fut nommé Marc Ciceron, & qui est le principal objet de nôtre histoire : mais laissons-le quelque temps sur le sein de sa nourrice, & suivons son pere dans les premieres démarches de son Consulat.

Ad Attic. L. 1. Epist. 2. in fine.

L'an de Rome 691. & du monde le 3943. Ciceron fut

ommé Conſul avec C. Anoine ſurnommé *Nepos*, qui toit pourtant ſoupçonné de avoriſer Catilina. Outre cette onſpiration, ceux que Sylla voit exclus de la Magiſtraare par des Ordonnances ui ne pouvoient pas ſubſiſter ong-temps, étoient trés-uiſſants & fort irritez, & emandoient la caſſation de es Ordonnances : mais le oindre changement qu'on eût it alors dans la République, roit cauſé ſa perte. De plus, s Tribuns du peuple vouient introduire les *Decemvirs* ec une ſouveraine & gérale autorité, tant dans l'Ilie, que dans les pays conis, & dans une diſpoſition nérale & indépendante des ſors de l'Epargne. Rien n'eſt funeſte à un Etat, que la

puissance absoluë de dix hommes affamez, qui chacun de leur côté sacrifient tout pour se satisfaire, & s'immolent les uns les autres pour s'agrandir. Quelle sagesse falloit-il pour vaincre tant d'ennemis sans le secours des armes? Tout l'art de la prudence consiste à détourner par adresse ce qu'elle ne peut empêcher par force; & voici comme Ciceron se démêla de tant d'embarras.

L'an de la fondation de Rome 692.

A l'égard d'Antoine, dont le Consulat étoit suspect, comme il étoit accablé de dettes & fort interessé; Ciceron, à qui la République avoit donné les gouvernements de la Macedoine & des Gaules, retint le premier, fit donner l'autre à son Collégue, & lui prêta même des sommes considérables, à condition qu'il secon-

Ad Attic. L. 1. Ep. 10. & 11.

eroit Ciceron dans toutes les ntreprises qu'il feroit pour le ·ien public, ne disant & ne aisant que ce que Ciceron lui nspireroit. Quand il se fut ainsi rendu maître de l'esprit d'Antoine, il agit un peu plus hardiment, & declama un jour en plein Sénat avec tant de vehemence contre l'institution des Decemvirs, que le peuple en fut émû, & les Tribuns étonnez : Cependant, ils ne se rendirent pas encore, ils assignerent les Consuls devant le peuple pour faire réüssir cette entreprise : mais Ciceron ayant commandé au Sénat de le suivre à cette assignation, fit avorter tous les desseins des Tribuns par son éloquence, & reprima par le même moyen une sédition que ces Tribuns irritez d'a-

voir manqué leur coup, exciterent parmi le peuple à l'amphiteâtre, au sujet d'une Ordonnance qu'il avoit faite pour donner des places distinguées aux Chevaliers Romains ; tant il est vrai, dit Plutarque, que rien ne résiste à l'équité mise dans un beau jour, & que le droit & la raison sont invincibles, quand on sçait les manier comme il faut ; tant l'art de bien dire a de force sur la multitude, & tant il est avantageux à tout homme public, d'être éloquent. De toutes les fâcheuses affaires qui s'étoient presentées à l'entrée de ce Consulat, il ne restoit donc plus que la conjuration de Catilina à détruire, & c'étoit aussi la plus difficile.

Ciceron n'épargne ni soins ni argent pour avoir de seûrs espions

eſpions à la Ville & à la campagne, & penetra avec tant d'adreſſe les ſecrets de cette funeſte caballe, qu'il apprit qu'elle avoit des gens de guerre répandus dans toutes les Provinces : il intercepta des lettres, par leſquelles les Officiers mandoient à Catilina d'éclater avant que Pompée fût de retour avec ſon armée. Il découvrit que ce chef des conjurez faiſoit en ſecret de nouvelles brigues pour le Conſulat, & qu'on avoit réſolu d'aſſaſſiner Ciceron dans le tumulte de l'élection : mais comme toutes les machines n'étoient pas encore prêtes pour abbattre ce Coloſſe, que les témoins n'étoient pas ſuffiſans, & que les faits n'étoient pas aſſez averez, Ciceron fit differer cette élection ; il apoſ-

tropha Catilina en plein Sénat, & lui demanda d'abord avec une feinte douceur, si les bruits qui couroient à son égard étoient véritables. Catilina, qui croyoit qu'une bonne partie des Sénateurs étoient pour lui, & qui ne vouloit pas montrer de timidité à ses conjurez, ne desavoüa pas qu'il n'eût dessein de réünir le Sénat & le peuple sous un même chef, ce qui le fit exclure une seconde fois du Consulat sans violence & sans brigues.

Il est des grands dangers, comme des maladies dangereuses, où l'on ne doit rien hasarder. Il faut menager toutes choses avec prudence, & sans rien négliger, en attendant le moment & la crise favorable où l'on doit agir : C'est

ainsi que Ciceron traita cette conjuration. Il employe d'abord des remedes doux, pour en empêcher le progrez, parce que de plus forts l'auroient irritée sans la guérir : mais lorsqu'elle est venuë à son période, il profite de la crise, par laquelle elle déclare sa malignité. Crassus ayant reçû de son Portier un paquet de lettres, qui lui avoit été donné le soir même par un homme inconnu, lut celle qui s'adressoit à lui, & qui lui donnoit avis de sortir promptement de la Ville; parce que Catilina & ses conjurez y feroient un grand massacre dans peu. Les autres lettres cachetées s'adressoient à divers Sénateurs & hommes puissants parmi le peuple. Crassus, autant par crainte du danger qui le me-

naçoit, que pour se justifier de l'intelligence qu'on le soupçonnoit d'avoir avec Catilina, communiqua sa lettre dés le soir même à Marcel & à Met. Scipion ; tous trois allerent à minuit rendre compte de tout à Ciceron, qui prit ces lettres, fit le lendemain matin assembler le Sénat & le peuple, remit publiquement les lettres cachetées entre les mains de chaque particulier, à qui elles s'adressoient, en leur commandant de les lire tout haut chacun à leur tour. On y vit non-seulement toutes les circonstances de cette conjuration : mais on y apprit qu'un bon nombre de troupes qui occupoient la campagne dans la Toscane & autres lieux de l'Italie, n'attendoient que l'ordre de Catilina pour venir fondre

dans la Ville. Le Sénat voyant le péril qui menaçoit la République, mit toute sa confiance en Ciceron, lui donna une puissance pleine & entiere, comme s'il eût été Empereur, & lui, se réservant les affaires du dedans de Rome, confia les soins du dehors à Q. Metellus, homme d'un zéle incorruptible pour la République, & d'une intrepidité à l'épreuve dans les dangers.

Toute la fureur des conjurez tombe alors sur Ciceron: on conspire contre sa vie; on aposte des brigans pour l'assassiner. Il cite Catilina devant le Sénat & le peuple, pour rendre raison de sa conduite. Il lui ordonne de sortir de la Ville; il en sort plûtôt comme un vainqueur, que comme un banni, les haches & les fais-

feaux devant lui ; les étendars déployez ; leve des troupes ; occupe la campagne de Toscane à la tête de vingt mille hommes. C. Lentulus homme de qualité : mais connu pour séditieux, étoit alors Questeur ; il assemble les conjurez qui étoient restez dans Rome, projete de brûler la Ville, & d'égorger tous les gens de bien ; sollicite Catilina de l'assieger pendant cet embrasement, met de son parti deux Ambassadeurs des Allobroges, qui lui promettent de faire soulever leur nation. Ciceron découvre tous ses projets, intercepte ses lettres, fait entendre des témoins, s'assure des complices, les interroge, les confronte ; saisit une grande quantité d'armes cachées chez les conjurez, & dans d'autres

maisons, ensorte que Lentulus atteint & convaincu de trahison, fut degradé de ses charges en plein Sénat, lui & ses complices secrettement executez à mort dans la prison ; & tout si sagement conduit, que quand le reste des conjurez s'assembla le soir même dans une Place publique, à dessein de rompre les prisons, & de délivrer les prisonniers, Ciceron les renvoyant, dit simplement : *ils sont morts, retirez-vous*, ils s'en allerent tous chez eux tremblans & confus ; desorte, qu'Antoine de son côté ayant taillé en pieces l'armée de Catilina, cette dangereuse conspiration qui menaçoit l'Empire Romain de sa rüine, ou qui sembloit au moins ne pouvoir s'éteindre que par les flots de sang des Citoyens, fut

détruite par la mort de trés-peu de criminels, sans bruit, sans sédition, & sans retour.

Ad Attic. L. 1. Ep. 10.

Pendant que Ciceron se servoit si sagement & avec tant de succez au dehors de l'autorité souveraine que le Sénat lui avoit donnée, il voyoit croître dans sa famille avec joye, l'enfant qu'il avoit reçû du Ciel. Le petit Marc Ciceron fit voir dans son enfance le plus doux & le plus heureux naturel, qui puisse se rencontrer dans un tempe-rammment vif, & dans un esprit brillant; car la Nature qui semble demander du secours à l'art, aussi-tôt qu'elle a mis un homme au monde, se manifeste assez dés ses premieres années, pour faire connoître à ceux qui l'écoutent, & qui la consultent, ce qu'ils

doivent esperer d'un enfant, qui ne se connoissant pas lui-même, laisse agir avec liberté, & découvre sans y penser, les inclinations de mutinerie ou de douceur, de langueur ou de vivacité que son temperamment lui inspire, & qui s'agitent d'elles-mêmes suivant les impressions des divers objets qui se presentent à ses sens. Le grand Ciceron qui joignoit l'étude à l'experience, & à la Philosophie les reflexions qu'il faisoit sur tous les mouvemens de son fils, ne se trompa pas quand il le regarda comme le digne heritier, & de son nom, & de ses vertus; car il avoit avec une constitution plus robuste, un genie semblable au sien, & son grand cœur se manifestoit peu à peu dans l'amour qu'il avoit pour la pa-

trie ; & dans les petites frayeurs qu'il avoit des tyrans ; qualitez que son pere sembloit lui avoir transmises dans son sang, & à peine avoit-il trois ans, qu'il marquoit de la passion pour le parti des gens de bien contre les tyrans : aussi son pere mande-t-il à Atticus, qu'il se plaisoit beaucoup à l'entretenir avec soin dés son enfance : tant il est vray qu'on ne peut trop tôt parler raisonnablement aux enfans, & qu'il faut pour former leur jugement de bonne heure, leur apprendre peu à peu à raisonner, au lieu d'entretenir leur enfance de bagatelles & de puerilitez, qui ne sont capables que de gâter leur esprit, & de corrompre leur langue.

Ad Attic. L. 2. Ep. 15. in fine.

Ad Quint. Fr. L. 1. Ep. 3. & 4.

Les plus belles actions sont

rarement sans mélange. Ciceron, dans l'execution qu'il fit de Catilina & de ses conjurez, avoit épargné avec trop de clemence Jules - Cesar. Catulus & Pison le lui reprocherent, & il eut tout le temps de s'en repentir. Il avoit fait mourir Lentulus, qui étoit le beaupere d'Antoine, pendant que ce même Antoine combattoit par son ordre contre Catilina, qu'il défit. Le péril trop pressant l'avoit contraint de faire mourir les conjurez, sans beaucoup de formalité. Son éloquence avoit pris trop d'empire sur le peuple. Qu'il est difficile de bien servir l'Etat, sans s'attirer la haine des particuliers, & que cette haine que les grands hommes méprisent, leur est quelquefois funeste !

Comme toutes les choses ont deux faces, & qu'il ne se trouve que trop de gens qui les regardent du mauvais côté; ceux qui étoient interressez dans cette sanglante execution, & les envieux de sa gloire, lui faisoient des crimes de toutes ces choses, chacun selon son interêt, ou suivant sa passion. Jules-Cesar, qui étoit élû Preteur pour l'année suivante, & les deux Tribuns pour la même année, l'accuserent d'avoir fait mourir les conjurez, sans que le Sénat ou le peuple eût rendu aucun jugement contr'eux : ils ne voulurent plus lui permettre d'haranguer le peuple, quoiqu'il lui restât encore quelques jours de Consulat : pour l'en empêcher, ils firent mettre leurs bancs dans la Tribune des Harangues, &

ne l'y laisserent entrer que dans le moment de sa déposition, & qu'à condition qu'il feroit le serment accoûtumé en trés-peu de mots : mais quand il fut une fois monté dans cette Tribune, où il avoit si souvent triomphé, bien loin de faire son serment à l'ordinaire, il prit tout un autre tour, qui le conduisit à reciter avec emphase la maniere dont il avoit sauvé la Ville d'un embrasement, l'Empire de sa rüine, les Citoyens d'une mort cruelle, & tout le peuple lui applaudit.

Cependant, ses ennemis disoient que la tyrannie qu'il exerçoit sur les esprits étoit d'autant plus dangereuse qu'elle étoit fondée sur l'amour du peuple ; que ses services passez, & son integrité af-

fectée, relevez par son éloquence, lui acquereroient un Empire, lequel étant fondé sur la douceur, ne pourroit être détruit par la force, & qu'il deviendroit le tyran de la République, en feignant de travailler pour sa liberté contre ceux qui voudroient l'asservir à force ouverte : mais Caton, dont la probité s'animoit d'autant plus à soûtenir la vertu, qu'on l'oprimoit davantage, & qui étoit aussi Tribun du peuple, en meilleure réputation que ses collegues, détruisoit toutes les calomnies qu'on debitoit, & tous les projets qu'on formoit contre ce grand homme, & fit en pleine assemblée un discours si éloquent & si juste à la loüange de son Consulat, qu'il fut appellé Pere de la Patrie par decret du

peuple, & qu'on lui decerna des honneurs, qui n'ont jamais été accordez qu'à lui.

Mais voici un nouvel ennemi de Ciceron qui ne s'appaisera pas si aisément. Clode, surnommé le beau, de l'ancienne famille des Clodiens, s'abandonnoit à de si furieux desordres, qu'il fut d'abord accusé d'avoir suborné trois de ses sœurs : mais le grand crédit de sa famille le sauva de cette méchante affaire. Il s'en fit une autre bien-tôt aprés; car il devint éperdument amoureux de Pompeia femme de J. Cesar, & l'on croit même qu'il en étoit aimé. Les Dames Romaines célébroient tous les ans chez la femme du Pontife, car Cesar l'étoit alors, la fête de la grande Déesse, qui étoit la

Terre, à laquelle on joignoit une ancienne Reine d'Italie nommée Fauna; ce qui se faisoit avec une extrême pureté, disent les Historiens [a] profanes; quoique [b] S. Augustin en parle comme des sacrifices les plus impurs & les plus honteux. Il étoit défendu aux hommes d'y entrer sous peine de la vie, & le Pontife même qui présidoit à tous les autres sacrifices, étoit obligé de quitter sa maison, & ses fonctions à sa femme ce jour-là. Les Vestalles y étoient appellées; le myrthe dedié à Venus en étoit banni, toutes les peintures d'hommes ou de Dieux étoient voilées, & l'on tenoit que le mortel, qui seroit assez téméraire d'y assister, perdroit la vûë; mais Clode fit bien voir le contraire, & se glissa sous un

a *Tibul. L.* 1. *Propers. L.* 4. *Ovid. L.* 3. *de arte amandi. Senec. L.* 16. *Epist. ad Lucil. Juvenal. Sat.* 2.

b *S. Aug. de civit. Dei*, *l.* 7. *c.* 26,

un habit de fille dans la maison de J. Cesar. Appian dit qu'il attenta à la pudeur de Pompeia, & que Cesar le dissimula; parce que Clode étant fort aimé du peuple, que Cesar vouloit ménager, il préfera son ambition à son honneur en cette rencontre. Cet artifice fut découvert, causa du scandale, Cesar en répudia sa femme; & c'est ce qui fait encore plus croire que Clode en étoit aimé; car de dire, comme Cesar dit ensuite pour couvrir son honneur en excusant sa femme, qu'elle étoit innocente, mais que c'étoit assez qu'elle pût être soupçonnée pour la rendre indigne d'être sa moitié; c'est une délicatesse qui n'avoit alors gueres de fondement, & qui ne seroit pas de mise à present,

Appian. L. 2. de bellis civ.

où le peuple fait le procez au beau sexe sur de moindres apparences, & où de pareils scrupules rendroient ridicules les maris. D'autres n'eurent pas tant de politique que Cesar, & traiterent cette action de sacrilege devant les Juges : Le Tribun du peuple instruisit son procez : Ciceron, qui aimoit, dit-on, sa sœur Clodia, & qui par-là avoit eu quelque relation avec Clode, fut contraint de déposer contre lui, non seulement pour rendre témoignage à la verité : mais encore pour obéïr à Terentia femme fort imperieuse, & qui haïssoit Clode ; parce qu'elle croyoit que c'étoit lui qui entretenoit le commerce entre Ciceron & sa sœur.

Clode obtint l'absolution de ses Juges à force d'argent. Ci-

ceron en fait une belle & odieuse description à Atticus. *Ad Attic. L. 1. Ep. 16.* Il devint Tribun du peuple à son tour; il mit son autorité à persecuter Ciceron; le riche Crassus se mit de la partie : Pompée n'employa au commencement son pouvoir, que pour se faire valoir aux deux partis; Cesar étant prêt de conduire son armée dans les Gaules demeura neutre, & Ciceron accusé dans les formes, d'avoir contre les loix ôté la vie à plusieurs qui n'étoient ni atteints ni convaincus de participer à la conjuration de Catilina, voyant que les partis s'échauffoieut, aima mieux s'éloigner, que de mettre sa patrie en combustion par une résistance ouverte. Il pria Cesar de l'emmener en qualité de son Lieutenant, & il en

fut reçû avec honneur : mais Clode voyant que Ciceron par ce voyage évitoit sa poursuite dans l'année de son Tribunat, & se déroboit ainsi à sa vengeance, feignit de se reconcilier avec lui. Les gens qui ne sçavent point tromper sont aisément trompez : Ciceron remercia Cesar de sa Lieutenance, & resta dans Rome, ce qui irrita si fort Cesar, qu'il se joignit avec Clode, quoiqu'il en eût reçû un mortel affront ; & c'est la plus grande lâcheté qu'on lui puisse reprocher, dit Plutarque, d'autant plus qu'il devoit au crédit de Ciceron, le gouvernement des Gaules pour lequel il étoit prêt de partir. On reprend les anciennes accusations, on en fait encore de nouvelles. Clode, ou plûtôt Cesar, fait

Plutar. in vita Jul. Cæsaris.

déclarer Pompée son gendre contre Ciceron, qui étoit son bienfaicteur, & qui lui avoit rendu de grands services auprés du Sénat & du peuple ; ensorte, que quand leurs amis communs allerent le solliciter en faveur de cet innocent oprimé, il fit fermer la porte de devant, & sortit par la porte de derriere de son logis, n'ayant pas le front de les refuser, & ayant bien la lâcheté de le trahir ; quelles bassesses l'ambition ne fait-elle point faire aux plus grands hommes !

Plutar. in vita Pompeii.

Pendant que le grand Ciceron soûtient les assauts du perfide Clode, voyons comme Quintus son frere s'acquite du gouvernement que la République lui avoit donné en Asie. Il fut nommé Gouverneur de

cette Province environ l'an de Rome 692. il passa par Athenes, & se broüilla avec Atticus, l'ancien ami de son frere, & même son allié, car Quintus avoit épousé sa sœur. Ciceron écrit une lettre sur ce sujet à ce cher ami, lui marque la douleur qu'il a du procedé de son frere, & lui en écrit comme d'un homme qui se broüilloit aussi facilement qu'il se racommodoit, ayant beaucoup de legereté d'esprit & de vivacité dans ses sentimens. Aussi mande-t-il en une autre occasion à ce même ami, qu'il lui avoit envoyé une lettre que Quintus lui avoit écrite. „La lettre de „mon frere m'a paru comme „un monstre, composé de par- „ties toutes contraires. Voilà assurement des traits qui nous

Ad Attic. L. 1. Ep. 15.

Ad Attic. L. 1, Ep. 17. 19.

Ad Attic. L. 2. Ep. 16. l'an 694.

dépeignent un homme bien emporté, bien leger & bien inégal : mais pour faire mieux connoître le caractere du frere de Ciceron, & ce qu'il fit pendant son gouvernement en Asie, nous insererons ici l'extrait d'une lettre que ce grand homme écrivit à ce mauvais Gouverneur ; elle est écrite sur la fin de l'an de Rome 694.

Ad Quin. frat. L. 1. Ep. 2.

Statius vôtre cher affranchi " est arrivé ici le 25. d'Octobre ; " j'en suis fâché, puisque vous " dites que vous serez pillé par " vos gens, tant qu'il sera ab- " sent : il étoit pourtant fort à " propos qu'il arrivât ici avant " vous, pour tromper la curiosité " que tout le monde avoit de " vous revoir ensemble, & pour " empêcher les railleries & les " huées qu'on auroit faites en "

» vous voyant tous deux entrer
» pompeusement dans Rome ;
» car on s'est déja épuisé sur
» son sujet, chacun en a causé
» à qui mieux mieux, & je suis
» ravi que cela se soit passé en
» vôtre abscence. Quant à ce
» que vous me mandez que
» vous me l'avez envoyé, afin
» qu'il se justifie devant moi, il
» étoit du tout inutile ; car je
» ne l'ai jamais soupçonné, &
» ce n'est pas mon sentiment
» que je vous en ai écrit : mais
» puisque la sureté & l'interêt
» de tous tant que nous som-
» mes, qui nous mêlons de gou-
» verner les peuples, dépend au-
» tant de la réputation que de
» la verité, j'ay crû devoir vous
» mander ce qui s'en disoit, &
» non pas ce que j'en pensois.
» Il voit lui-même depuis son
» arrivée de quelle maniere tout
le

le monde parloit de lui ; il en- "
tend les plaintes mêmes qu'on "
me fait contre lui en sa pre- "
sence, & il ne tient qu'à lui "
de reconnoître qu'il est cause "
que les medisans se sont dé- "
chainez contre vous. Il est "
vrai que je n'ay pas trouvé "
bon, & que je n'ay pû en- "
tendre sans émotion, qu'il eût "
plus de pouvoir sur vous, qu'il "
ne convient à la maturité de "
vôtre âge & aux obligations "
de vôtre charge. Combien "
de gens, croyez-vous, me sont "
venus prier de les lui recom- "
mander, sans parler de vous ? "
Combien lui est-il échapé de "
choses à *lui*-même, en s'entre- "
tenant avec moi, qui ne con- "
firment que trop cette opinion ? "
Je vous en ai donc donné avis ; "
& vous ai exhorté à changer "
de conduite ; car quand même "

E

„ sa fidelité seroit extrême, com-
„ me je n'en doute pas, puis-
„ que vous le croyez, la seule
„ apparence d'un si grand em-
„ pire d'un esclave sur l'esprit
„ de son maître, ne sçauroit
„ vous faire d'honneur; aussi
„ est-ce lui, pour ne vous rien
„ cacher, qui a fourni matiere
„ à tous ceux qui vouloient mal
„ parler de vous, & au lieu qu'on
„ croyoit auparavant, que les
„ gens ne parloient mal de vous
„ qu'à cause de vôtre trop gran-
„ de severité, vous avez donné
„ à vos ennemis en l'affranchis-
„ sant, matiere à dire tout ce
„ qu'ils ont dit.

„ Pour ce qui regarde Zeu-
„ xis le Blandenien, que vous
„ croyez que je ne vous devois
„ pas recommander; sçachez,
„ tout convaincu qu'il est d'a-
„ voir tué sa mere, que ce qui

fait que je suis si favorable "
pour lui & pour les Grecs, "
c'est qu'il n'y a pas de gens "
plus adroits qu'eux à faire "
valoir leurs plaintes au Sénat, "
ils sçavent exagerer le moin- "
dre défaut d'un jugement. "
Voilà pourquoi j'ay appaisé "
avec soin, & avec mille pei- "
nes tous ceux qui se plaignoient "
ici de vous, comme les habi- "
tans de Dyonisium : leur chef "
étoit mon plus grand ennemi, "
& j'ay fait amitié avec lui, "
ainsi qu'avec plusieurs au- "
tres, pour les empêcher de "
crier : Voilà la raison de mon "
procedé ; mais je n'en trouve "
point du vôtre. Quoi, parce "
que vous avez fait coudre à "
Smirne dans un sac, & jetter "
à l'eau deux Mysiens coupa- "
bles de parricide, vous pu- "
bliez, & vous écrivez vous- "

„ même, que vous voulez dans „ la Haute-Asie pendant vôtre „ gouvernement, laisser un „ exemple semblable de vôtre „ severité, & qui pis est, vous „ mettez tout en œuvre, arti- „ fices, promesses, espions, ar- „ gent, pour faire tomber ce „ Zeuxis dans vos filets. Peut- „ être n'auriez-vous pas dû le „ renvoyer absous, si l'on vous „ l'avoit amené : mais il n'étoit „ pas nécessaire d'employer tant „ de diligences & de finesses pour „ l'attraper ; sur tout, si vous „ songiez que la famille de ce „ Zeuxis est presque plus illu- „ stre que la ville de sa naissan- „ ce. Aprés cela, n'ay-je pas „ eu raison de l'adoucir en vous „ le recommandant ? N'ay-je „ pas dû appaiser Lucius Ceci- „ lius, qui vomissoit feux & flâ- „ mes contre vous, & tant d'au-

tres enfin, excepté Tuſcenius, "
dont l'affaire eſt ſans reme- "
de? Voici d'un autre côté un "
broüillon, quoique Chevalier "
Romain; je ne trouve pas à "
redire que vous ayez traité "
ſon pere ſi durement, vous "
aviez raiſon; mais qu'étoit-il "
néceſſaire de lui écrire, com- "
me vous avez fait, qu'il ſe re- "
mettoit à la potence, d'où "
vous l'aviez tiré, & que "
vous le feriez brûler vif, au "
grand contentement de toute "
la Province? Pourquoi écrire "
encore à un certain C. Fabius, "
(car Titus Fabienus fait en- "
core courir toutes ces Let- "
tres) qu'on vous a rapporté "
que Licinius, qui fait metier "
de débaucher des eſclaves, "
aſſiſté de ſon fripon de fils, "
pilloit d'autorité, que vous le "
priez de faire, s'il peut, brû- "

» ler vifs le pere & le fils, ou
» s'il ne le veut pas faire, qu'il
» vous les renvoye, & que vous
» le ferez vous-même.... Que
» si vous repassez tous les avis
» que je vous ai donnez dans
» mes lettres, vous trouverez
» que je n'y blâme autre cho-
» se, que l'emportement & la
» dureté ordinaire de vos dis-
» cours.... Nous n'aurions point
» tous ces chagrins-là, si mes
» conseils l'avoient emporté sur
» vôtre naturel un peu trop ai-
» gre, & sur le plaisir de vous
» abandonner à la colere, &
» à une plaisanterie piquante....
» Vous ne sçavez pas vous faire
» aimer... Vous avez été trop
» facile, comme je vous l'ay
» reproché plusieurs fois à accor-
» der des lettres; retirez, si
» vous pouvez, toutes celles qui
» ne sont pas justes, ou qui

ſont contre l'uſage, ou même " qui ſe contrediſent. Statius " lui-même dit, qu'on a de " coûtume de vous les apporter " toutes dreſſées, & que c'eſt lui " qui les lit, pour vous dire ſi " elles ſont juſtes : mais qu'a- " vant qu'il fût auprés de " vous, on n'en rebutoit aucu- " ne, & qu'ainſi, il y en avoit " des volumes, de qualité à être " blâmées de tout le monde.... " Dans le moment que je vous " écris, Flavius vient ſe plain- " dre à moi de ce que vous en " avez adreſſé à ſes gens, qui " me paroiſſent injuſtes, par " leſquelles vous leur défendez " & à ceux d'Apollonie, de dé- " tourner quoique ce ſoit de la " ſucceſſion de L. O. Naſon, " dont il eſt heritier, qu'ils " n'ayent payé auparavant C. " Fundanius. Quoi, un heritier "

„ ne pourra pas diſpoſer de ce
„ qu'on lui a laiſſé ? & s'il nie
„ de rien devoir, ſi en effet il ne
„ doit rien ? Depuis quand un
„ Gouverneur comme vous
„ êtes, prononce-t-il ſur la va-
„ lidité des dettes ? &c.

Cette lettre dans ſon entier ne fait pas ſeulement voir le mauvais caractere de Quintus, mais elle montre encore la douceur & la ſageſſe de Ciceron dans ſes reprehenſions; ce qu'il obſerve toûjours avec une tendreſſe pleine de la plus ſage précaution.

Vide L. 1 ad Quintum Frat. Ep. 1. &c.

Voyons preſentement à quoi ſe détermine nôtre illuſtre infortuné dans la conjoncture épineuſe où nous l'avons laiſſé. Ciceron ſe voyant prêt de ſuccomber aux pourſuites vives & cruelles de ſes puiſſans ennemis, uſa d'un dernier re-

mede pour tâcher de détourner, ou du moins d'adoucir ses malheurs; il prit des vêtements de deüil, & alla de porte en porte, dans un état à faire pitié, solliciter ce peuple ingrat: mais le fier Clode, bien loin de se laisser attendrir au triste spectacle de l'humiliation de ce grand homme, le faisoit insulter dans les ruës, & chez les principaux du peuple, par une troupe d'insolens qu'il avoit autour de lui, qui lui jettoient des pierres & de la bouë, en lui disant les injures les plus outrageantes. Les Chevaliers Romains & les gens de bien n'en firent pas de même; ils prirent le deüil avec lui; & prés de vingt mille hommes l'accompagnoient, dit Plutarque, pour le garantir de ces insultes, & pour

solliciter ses Parties ou ses Juges en sa faveur. Le Sénat même ordonna que tout le peuple prendroit le deüil comme dans une calamité publique ; mais les Consuls & les amis de Clode s'oposerent à ce decret : Ciceron donc, voyant que la brigue de ses ennemis l'emportoit sur les gens de bien, prit la résolution de s'exiler lui-même. Son fils, qui touchoit à peine à sa cinquiéme année, n'étoit pas ce qui l'attendrissoit le moins sur cet exil ; il avoit autant de peine de le quiter que de quiter Rome, l'une étoit une ingrate, & l'autre répondoit avec tendresse à son affection paternelle : Ce jeune enfant, qui s'expliquoit déja d'une maniere à se faire entendre, gemissoit dans les embrassements de

ſon pere, quand il entendoit parler de ce départ, & faiſoit de petits raiſonnements ſi juſtes ſur cette indigne perſecution, qu'il ne faut pas s'étonner s'il eut dans la ſuite tant de haine pour les tyrans, & tant d'ardeur à vanger la mémoire de ſon pere ſur ſes ennemis.

Ce pere judicieux perſuadé que quand on retire de bonne heure un enfant du gouvernement des femmes, on lui épargne bien des leçons de moleſſe, & bien des occaſions de devenir effeminé, lui donna pour Gouverneur un Affranchi nommé Denis, l'homme du monde qui ſçavoit le mieux proportionner ſes leçons à l'âge, & qui avoit le grand art d'aprendre aux enfans les elemens des ſciences en badi-

nant. Il recommanda ce cher fils à Quintus Ciceron son frere, & à T. P. Atticus son ami, & dit à sa femme en l'embrassant, que sa plus grande douleur dans la persecution de ses ennemis, étoit de ne laisser à ce cher fils, (qui étoit incessamment attaché à son col, & qui baignoit son visage de ses larmes) pour toute succession, que ses malheurs, l'envie & l'ignominie qu'on attachoit à son nom. Il partit de Rome sur le minuit comme un fugitif, lui qui en faisoit auparavant le bonheur, la gloire & les délices ; & le perfide Clode n'eut pas plûtôt appris son départ, qu'il le fit condamner au bannissement, & interdire de toutes fonctions publiques, avec défenses à qui que ce fût de le

Ad Attic. L. 3. integ.

14. Epist. ad Terentiam. 2. ad Quint. frat. L. 1. 3.

recevoir à deux cens lieuës de l'Italie. Quel déplorable gouvernement que celui du peuple ! On le corrompt toûjours par argent ; on fait croire tout ce qu'on veut à son ignorance, & sa legereté naturelle passe en un moment de la reconnoissance à la haine, & de l'adoration au mépris.

Ceux qui sont naturellement bien-faisans, trouvent des protecteurs chez les plus barbares : Ciceron ne s'étoit servi de son éloquence & de son crédit, que pour défendre les oprimez, & il rencontre dans ses malheurs des amis chez les inconnus, & d'agréables refuges dans les lieux de son exil. Son mérite l'emporte sur les défenses du peuple, tous les habitans des lieux où il passe, le reçoivent selon ses

premieres dignitez, il n'y eut que deux anciens amis qui manquerent à ce qu'il esperoit d'eux. Le premier fut C. Virgile Gouverneur de Sicile, qui malgré les bienfaits qu'il avoit reçûs de Ciceron, lui écrivit assez durement de ne point s'approcher de la Sicile ; l'autre étoit un nommé Vibius qui lui avoit de trés-grandes obligations, & qui refusa de le recevoir dans sa maison à Vibone, & la dureté de ces deux amis lui fut aussi sensible que l'ingratitude du peuple Romain. Il alla à Brunduse, où il s'embarqua pour Dyrrachium : il fut visité & regalé de tous les honnêtes gens du pays, & toutes les villes de la Grece lui firent des honneurs à l'envie. Pourquoi faut-il que les grands

hommes soient sujets aux abbattemens du vulgaire, & qu'un Philosophe n'ait pas plus de constance dans l'adversité que les autres hommes? Ses chagrins l'accompagnoient par tout, sa Philosophie l'avoit abandonné en sortant de Rome: quelque bon accueil qu'on lui fist, il étoit plongé dans une tristesse incurable. Xiphilin même nous apprend que cette tristesse étoit si publique, qu'un Orateur nommé Libisque, qui avoit fait amitié avec lui à Athenes, composa un livre exprés pour le consoler, & pour être convaincu de son extrême abbattement, il n'y a qu'à voir le livre 14. de ses Epîtres famillieres.

Mais les disgraces chez les grands hommes, sont comme les maladies dans un bon

temperamment, elles ont leur période & ne durent pas toûjours. Le temps approche où Ciceron n'en sera que plus cher à la République. Clode pousse son insolence trop loin pour en pouvoir revenir. Il ne se contente pas d'avoir fait bannir si honteusement un grand homme ; il fait brûler ses maisons à la ville & à la campagne, il met ses meubles à l'encan, sans que personne les veuille acheter, & tant de violences le rendent à la fin odieux à tout le monde. Il s'en prend à Pompée même ; l'ingratitude & la cruauté est tout ce qu'on peut esperer des services qu'on rend aux méchans. Pompée reconnoît son injustice, il se résout avec ses amis, de faire revenir cet illustre banni, & ce projet fut si bien

bien conduit, que malgré la haine implacable de Clode & la licence effrenée du peuple, le Sénat ordonna qu'on ne termineroit aucune affaire publique, que le retour de Ciceron ne fût conclu. Q. Ciceron, qui avoit toûjours sollicité pour le rapel de son frere, voulant faire valoir ce decret, Clode souleva le peuple, les deux partis s'échaufferent, & la sédition fut si violente, qu'il y eut deux Tribuns du peuple blessez, plusieurs y furent tuez, & Q. Ciceron fut abbatu & caché long-temps sous les morts. Enfin, An. Milon fut le premier qui eut assez de courage pour mettre la main sur Clode, & le tira en justice devant le Sénat; d'un autre côté, Pompée accompagné d'un bon nombre de

braves, se transporta dans la place où le peuple étoit encore assemblé, & demanda les suffrages sur le rapel de Ciceron. La premiere inconstance du peuple fut suivie d'une seconde toute contraire, ils n'avoient plus de chef, & sans cela la populace est un corps sans ame, incapable de tout. Le retour de ce grand homme fut arrêté tout d'une voix, avec des acclamations de joye & de loüanges qu'on ne sçauroit exprimer. Le Sénat à l'envi du peuple, ordonna qu'on feroit des remercimens aux Villes qui avoient reçû avec honneur ce proscrit, que ses possessions lui seroient renduës, & que ses maisons brûlées seroient rétablies des deniers publics.

Ad Brut Ep 3. Ciceron revint donc à Ro-

me comme en triomphe, & fut porté jusques dans sa famille sur les bras du peuple : Quelle joye pour lui de retrouver son fils, qui avoit fait plus de progrez en un an, qu'on n'en pouvoit esperer dans un âge plus avancé des meilleurs esprits ; car pour sa femme, il n'en eut pas beaucoup de satisfaction ; mais nous remettons à le dire dans la suite, pour ne pas troubler ici la joye de son retour ; il reçut le lendemain des visites de toute la ville, monta dans le Capitolle, & brisa les tables où étoient écrits les actes du Tribunat de son indigne ennemi ; ce qui ne fut pas approuvé de Caton, non qu'il ne blamât ces actes : mais parce qu'il ne jugeoit pas à propos que le Sénat annulât tout

Plutar. in Vit. Caton.

ce qui avoit été fait dans ce temps-là : d'autant plus que ce qu'avoit fait le même Caton dans l'Isle de Chypre & à Bisance pour la République, étoit inscrit dans ces tables ; & cette entreprise refroidit un peu leur ancienne amitié : car les grands hommes ont rarement de la haine les uns pour les autres, & la réservent toute entiere contre les méchans. Quelque-temps aprés, Milon qui haïssoit Clode autant qu'il le méritoit, & Clode qui regardoit Milon comme son délateur, se battirent. Milon avoit autant de valeur que de qualité, les méchans ne sont braves que par desespoir ; Milon tua ce perfide, & ne laissa pas d'être poursuivi en justice pour cette action : Ciceron fut son Avo-

cat ; & Pompée pour donner main forte à la Justice, & pour empêcher les desordres dans un Procez qui interessoit toute la Ville, fit environner le Parquet de gens armez le jour que cette affaire se devoit juger, & se plaça dans le lieu le plus éminent ; ce qui intimida si fort Ciceron, qui avoit raison de craindre toûjours quelque changement, que tout le corps lui trembloit commençant son plaidoyer, qu'il eut peine à achever. Ce n'est pas le seul grand homme qui n'ait jamais combattu ni harangué qu'avec crainte ; & cette timidité qui vient de trop de prudence, rend la valeur ou l'éloquence plus recommandable, quand la même prudence qui fait naître cette crainte, l'étouffe un mo-

ment aprés ; mais Ciceron ne se remit point, il perdit sa cause, quoique ce fût un de ses plus beaux plaidoyers ; car quand Milon lui eut entendu lire, il lui dit : si vous l'aviez recité de cette maniere, j'aurois gagné mon procez : la bonne ou mauvaise déclamation relevant ou faisant tomber d'ordinaire ces sortes d'ouvrages.

Q. Ciceron avoit été nommé par le crédit de son frere Lieutenant de Cesar chez les Gaules, il avoit un fils à peu prés de même âge que le jeune Ciceron, & pendant son séjour en Gaule, le grand Ciceron prit soin de l'éducation de son neveu, & le fit instruire sous ses yeux avec son fils, en sorte qu'il ne dédaignoit pas de leur servir trés-souvent

L. 2. ad Quint. fr. Ep. 13.

de Précepteur ; & jamais homme ne s'aquita de cette fonction si bien que lui. Ces deux enfans se piquant d'émulation avoient autant d'aplication à l'étude que Ciceron prenoit de soin à les instruire ; parce qu'il leur rendoit agréable ce qu'il y a dans les écoles de plus rebutant : mais le jeune Quintus ayant pour Précepteur un nommé Paconius fameux Réthoricien, s'attacha au genre déclamatoire, qui n'est pas sans doute le meilleur : au lieu que M. Ciceron suivant le genie de Denis son maître & la méthode de son pere, s'étudioit davantage à bien penser qu'à bien dire ; négligeant l'éloquence, quand elle n'alloit pas au vrai, & cherchant moins à plaire qu'à persuader, parce qu'il est inu-

L.3.ad Quintum fr.Ep.1.3.

tile de plaire sans persuader, & qu'il est beaucoup plus avantageux de persuader sans plaire, la force de l'Orateur consistant à nous convaincre des veritez qui nous déplaisent davantage, quoi qu'à la verité sa perfection soit de persuader & de plaire en même-temps.

Ciceron fut mis au nombre des Augures à la place du jeune Crassus qui fut tué chez les Parthes, & c'est pendant l'exercice de cette charge qu'il ne prit pas moins de soin, soit de vive voix, soit par ses écrits, d'instruire ses jeunes disciples, tant de la Religion que des sciences, car jamais Payen n'a mieux raisonné de la Divinité que Ciceron, & n'a été plus persuadé qu'il est absolument necessaire de ra-

nimer même dans les enfans à la mammelle, les étincelles de la Divinité qu'ils ont reçûës en naissant, & de les faire croître dans leur esprit avec l'âge, par des raisonnements proportionnez à leurs lumieres : tout homme qui n'a point de Religion devant être l'execration de la terre, comme il l'est du Ciel. Il fut ensuite envoyé Gouverneur en Cilicie avec douze mille hommes de pied, deux mille cinq cens chevaux, & eut son frere, qui étoit de retour des Gaules, pour Lieutenant. Le jeune Ciceron avoit alors douze ans ; & ils ne crûrent pas qu'il fût indigne de leur qualité ni contraire à l'aplication de leurs emplois de mener avec eux leurs deux enfans, ainsi que Denys leur Gouver-

L'an de Rome 702. L. 5. ad Attic. Ep. 20. & 21.

neur, afin qu'ils pussent s'instruire dans ce voyage des differentes mœurs & des divers interêts des Nations, & apprendre par l'exemple de leurs peres, les devoirs des grands envers le peuple, leurs obligations pour l'Etat, & les vertus qu'ils doivent pratiquer à l'égard d'eux-mêmes.

A peine Ciceron fut-il arrivé en Cilicie, qu'il fut obligé de faire la guerre aux rebelles, qui se trouvoient dans son gouvernement & aux environs, & dans laquelle nos deux jeunes Seigneurs se signalerent en qualité de volontaires. Voici la relation de ce que Ciceron y fit, décrite par lui-même, elle est tirée d'une lettre qu'il écrivit de Cilicie à Caton, pour obtenir du Sénat en sa faveur les hon-

neurs dûs à ses victoires.

Etant arrivé dans mon gou- « vernement le dernier Juillet, « & la saison avancée m'obli- « geant d'aller aussi-tôt à l'ar- « mée, je demeurai deux jours « à Laodicée, quatre à Apamée, « trois à Synnades, & autant « à Philomele. Dans toutes ces « Villes je fis assembler les ha- « bitans, j'entendis leurs plain- « tes avec beaucoup de dou- « ceur, & je les soulageai des « plus onereux tributs, j'y con- « damnai les usures qui s'y é- « toient faites, & je déchar- « geai plusieurs Communautez « & beaucoup de particuliers « de certaines dettes injustes « que les plus forts avoient fait « contracter aux plus foibles « dans la misere des temps : « mais j'apris à mon arrivée que « l'armée Romaine étoit entie- «

Epist. Famil. L. 15. Epist. 4.

„ rement dissipée, que cinq Co-
„ hortes sans aucuns comman-
„ dans, avoient pris d'elles-mê-
„ mes leurs quartiers d'hyver à
„ Philomele, & que le reste des
„ troupes étoit disperfé çà &
„ là dans la Licaonie. J'en-
„ voyai M. Anneïus l'un de mes
„ Lieutenans pour la rassem-
„ bler, avec ordre de la faire
„ camper en Licaonie devant
„ Icone. J'arrivai au camp le
„ 26. Août, aprés avoir délivré
„ des commissions pour lever
„ des soldats en vertu du decret
„ du Sénat, & avoir amassé un
„ assez gros corps de Cavalerie,
„ & beaucoup de volontaires,
„ que j'avois obtenus des peu-
„ ples libres, & des Rois nos
„ alliez. Je fis la revûë de mon
„ armée, & l'ayant fait mar-
„ cher vers la Cilicie pour af-
„ fermir la paix & la tranqui-

lité dans mon gouvernement, "
les Ambaſſadeurs du Roy de "
Comagene vinrent m'apporter "
des nouvelles aſſez confuſes, "
mais trop véritables de l'in- "
vaſion des Parthes dans la "
Syrie, ce qui me fit craindre, "
tant pour cette Province que "
pour celle de mon départe- "
ment, & même pour toute "
l'Aſie. "

Je fis donc marcher mon "
armée vers la frontiere de la "
Capadoce, qui touche la "
Cilicie, afin d'être en état de "
défendre l'une & l'autre, ce "
que je n'aurois pû faire, me "
renfermant dans la Cilicie, "
que ſon aſſiette défend d'un "
côté par le mont Amanus, "
& de l'autre par des détroits "
trés-faciles à garder : la Ca- "
padoce au contraire eſt toute "
à découvert du côté de la Sy- "

» rie, & les Rois voiſins qui
» pourroient en défendre le paſ-
» ſage, n'oſoient ſe déclarer
» contre les Parthes; quoi qu'ils
» ſoient véritablement de nos
» amis; ainſi je campay à Cy-
» biſtre, ville ſituée au bout de
» la Capadoce, aſſez proche du
» mont Taurus, pour garder la
» Cilicie, & pour empêcher les
» entrepriſes qu'auroient pû
» faire les voiſins, ſi je ne m'é-
» tois rendu maître de la Ca-
» padoce. Dejotare Roy de la
» Galatie vôtre ancien ami, le
» mien & celui du Sénat & du
» peuple Romain, connoiſſant
» mon embarras, m'envoya des
» Ambaſſadeurs pour m'aſſurer
» qu'il ſe rendroit inceſſamment
» à la tête de ſes troupes dans
» mon camp. En attendant,
» pendant les cinq jours que je
» reſtay à Cybiſtre, je délivrai

Ariobarſane Roy de Capado- “
ce vôtre ami, comme celui du “
Sénat, d'une conjuration qu'on “
tramoit contre lui, ſans qu'il “
y penſât, je le rétablis dans “
toute ſon autorité, ſans coup “
ferir, & je remis en grace “
Metras & Athenée que vous “
m'aviez recommandez en par- “
tant, & qui avoient été exi- “
lez par la méchanceté d'A- “
thenaïs: cependant il ſe prépa- “
roit une grande & preſqu'iné- “
vitable guerre en Capadoce. “
Le Pontif de Comanes jeune “
homme aſſez turbulent, étoit “
ſoûtenu d'une bonne Cavale- “
rie, d'une forte Infanterie & “
d'une multitude de mécon- “
tens, qui ne cherchoient qu'à “
mettre le deſordre & la guer- “
re par tout. Je le fis par “
adreſſe & par brigues, ſortir “
du Royaume, & je fis com- “

» prendre ensuite à la Cour, » qu'étant fortifiée de ma pre» sence, il n'étoit pas besoin » d'en venir aux mains.

» Les Parthes malgré mes » précautions ne s'endormoient » pas, j'apris que s'étant joints » à un gros d'Arabes, ils s'a» vançoient vers Antioche, & » qu'un parti considerable de » leur Cavalerie ayant passé en » Cilicie, avoit été taillé en » pieces par ma Cavalerie, & » par la Cohorte Pretorienne » qui étoit en garnison à Epi» phanée, ce qui ne les empê» cha pas de faire quelques » mouvemens vers la Cilicie. » J'allay en diligence à leur » rencontre vers le mont Ama» nus, mais au bruit de ma » marche, ils s'étoient retirez » d'Antioche, & Bibulus en » étoit maître avec une forte

garnison, ce qui m'obligea de "
mander à Dejotare, qui me "
venoit joindre avec toutes ses "
troupes, qu'il demeurât en "
Galatie, & que j'aurois re- "
cours à son affection dans le "
besoin. "

Les armes des étrangers ne "
pouvant si-tôt nous nuire, je "
voulus executer un projet que "
j'avois conçu auparavant, pour "
dompter les ennemis domesti- "
ques qui étoient autour du "
mont Amanus; & pour cela "
je feignis de quitter le païs, "
& d'aller dans les lieux de la "
Cilicie plus éloignez. En effet, "
m'en étant éloigné d'une jour- "
née, & ayant campé à Epi- "
phanée, je retournai sur mes "
pas le 12. d'Octobre sur le soir, "
& fis tant de diligence toute "
la nuit, ayant laissé mon ba- "
gage en sûre garde, que je me "

» trouvay sur le Mont Amanus » le 13. à la pointe du jour. Là » ayant partagé mon armée en » trois corps, je me mis à la » tête du premier avec mon » frere Quintus. Ca. Pontinus » commandoit l'autre, & le der» nier étoit conduit par M. » Anneius, & par L. Tullius, » tous mes Lieutenans; nous sur» prîmes si fort les ennemis par » la diligence de nôtre contre» marche, que la plûpart fu» rent tuez, ne trouvant point » de chemin ouvert à la fuite; » nous prîmes Eiane Capitale du » Mont Amanus, & quoique » simple bourgade, mieux for» tifiée que beaucoup de places » de guerre. Pontinus attaché » à l'attaque de Sepire, & de » Commoris avant le jour jus» qu'à quatre heures aprés midi, » les enleva malgré la forte ré-

ſiſtance des aſſiegez. Nous "
prîmes ſix Forts & en brûlâ- "
mes davantage ; aprés quoy "
nous campâmes quatre iours "
aux Autels d'Alexandre, pen- "
dant leſquels nous netoyâmes "
la montagne de tous les bri- "
gands, & ravageâmes les ter- "
res qui ſont du côté de ma "
Province, & qui en ſont mê- "
me partie. "

Cette guerre ainſi terminée, "
j'amenay mon armée à Pin- "
déniſſe ville des francs Cili- "
ciens, ſituée en un lieu émi- "
nent, fort de ſon aſſiette, & "
rempli d'habitans toûjours re- "
belles à leurs Rois, & de tous "
les criminels des environs qui "
s'y refugioient pour éviter les "
ſupplices. Ils attendoient avec "
impatience les Parthes, & je "
crus devoir reprimer leur au- "
dace, afin d'ôter toute eſpe- "

" rance aux autres qui étoient
" mal-intentionnez pour nous.
" J'ouvris la tranchée, fis faire
" des forts & des lignes, j'ap-
" prochay les machines de
" guerre pour les battre ; je leur
" mis en tête des troupes d'ar-
" chers ; je prodiguay mes pei-
" nes & mes travaux, pour
" épargner celles des Alliez, &
" j'en vins enfin à bout en
" moins de deux mois. De sor-
" te que toutes leurs défenses
" étant forcées, & la plus gran-
" de partie de leur ville brû-
" lée, ils tomberent sous ma
" puissance, & que les Tiborens
" leurs voisins me donnerent des
" ôtages ; aprés quoi j'envoyay
" mon armée dans les quartiers
" d'hyver que je choisis dans
" les places conquises, & dont
" je donnay le commandement
" à mon frere Quintus, &c.

Il eſt vray, que Ciceron ſe comporta ſi genereuſement & ſi prudemment dans cette guerre, qu'il fut déclaré par toute l'armée *Imperator*, c'eſt-à-dire generaliſſime & vainqueur. Caton, dans la lettre qu'il lui écrivit pour réponſe à celle que nous venons de voir, la lui adreſſe ſous cette qualité, avec toute l'amitié, toute l'eſtime & toutes les loüanges que Ciceron méritoit. Il lui mande que le Sénat a ordonné des prieres publiques en actions de graces de ſes victoires, ce qui ne ſe faiſoit que dans les actions les plus éclatantes, & qui méritoient le triomphe. Le fils de Dejotarus, qui avoit ſervi volontaire dans cette guerre avec les deux jeunes Cicerons, les emmena en Galatie, où ils

Epiſt. Famil. L.15 Ep. 5.

Ad Attic. L. 5. Ep. 17.

furent traitez en Princes ; car les simples Sénateurs Romains s'égaloient aux Rois. Le Roy de Galatie fit tout ce qu'il put pour les y bien recevoir, & pour leur faire passer agréablement une partie de l'hyver ; pendant que Ciceron rétablissoit le bon ordre dans tous les Etats de son gouvernement sans résistance, & presque sans contestation.

Plutar. in Ciceron. Aussi ne se servoit-il pas du pouvoir de ses commissions pour faire le petit tyran. Il ne faisoit point sa cour au Sénat en grossissant les revenus de l'Etat par des exactions injustes, il ne favorisoit point le brigandage de ceux qui venoient recouvrer les taxes, ou imposer les tributs, qu'il appelle publicains : comme les adjudications étoient faites sans

intrigues, les ſuperieurs ou les ſubalternes n'en tiroient aucuns avantages indirects, & tout le profit en revenoit de net à l'Etat ; ne recevant de penſions d'aucunes compagnies ou ſocietez, il n'en faiſoit point aux Commis de la République, refuſant également les preſens des particuliers, ceux des Villes, les gratifications des Communautez, & même le vin & les feſtins accoûtumez, qui paſſoient pour des droits anexez au gouvernement. Jamais portier, dit Plutarque, ne s'eſt enrichi à refuſer ſa porte aux cliens ; jamais aucun des Officiers de ſa maiſon n'a profité du libre accez qu'il y donnoit à tout le monde, & jamais Secretaire ou Intendant n'a eu la hardieſſe de tirer de

grosses sommes des extraits ; parce qu'il les faisoit lui-même sans délay, & sans partialité. Content de ses appointemens & de son bien patrimonial, il les menageoit avec une si sage œconomie, que si les Officiers de sa maison ne s'enrichissoient point à le tromper, il ne se rüinoit pas aussi dans des superfluitez extravagantes, & tenant une table aussi-bien servie & mieux reglée qu'aucun de ses prédecesseurs, il y recevoit agréablement tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens, habitans ou étrangers des villes où il séjournoit.

Au lieu, dit Plutarque, de passer les nuits au jeu, au bal ou à la débauche, il étoit régulier dans son travail, dans ses divertissemens & dans son repos ;

repos ; & bien loin que les fatigues de la nuit le retinssent au lit toute la matinée, jamais audiance ne fut refusée le matin chez lui ; jamais les plus vigilans ne le trouverent couché : toûjours levé dés la pointe du jour, il donnoit ses audiances, non en robbe de chambre, & pour un instant : mais dans une gravité & dans une douceur qui laissoit le loisir & la liberté à chacun de lui expliquer son droit, sans se départir du respect & de la retenuë qu'on devoit avoir pour sa dignité. Aussi remarque-t-on, que bien different de son frere, il ne fit jamais punir personne corporellement ; jamais il ne dit d'injures aux plus méprisables, trés-rarement condamnoit-il à l'amende ou à des réparations hon-

teuses ; & comme plusieurs particuliers avoient usurpé des biens aux villes ou aux Communautez, il les leur fit restituer, plûtôt par des ménagements de douceur que par les rigueurs de la justice.

L. 5. ad Attic. Ep. 18. Voilà les exemples que M. T. Ciceron donnoit à son fils, ausquels il joignoit de fréquentes & solides instructions. Il alla tenir les Etats à Laodicée ; où les jeunes Cicerons croissant en vertus, à mesure qu'ils croissoient en âge, & s'étudiant à se faire voir aux yeux de toute l'Asie dignes du nom qu'ils portoient, ils faisoient les délices & l'amour des grands & du peuple : mais sur tout les loüanges & les applaudissemens qu'on donnoit aux vertus du pere, étoient de puissans éguillons sur l'esprit

du fils : car la difference qu'il y avoit entre ces cousins, c'est que dans la glorieuse carriere où ils entroient tous deux, l'un sembloit avoir besoin d'un frein, & l'autre d'un éperon, le fils de Ciceron l'aîné marquant beaucoup plus de vivacité & de penetration que le fils de Quintus. Denis donnoit tous ses soins à leur éducation : mais soit qu'il leur fût un peu trop severe, soit que la jeunesse applaudie devienne impatiente du joug, ils se plaignirent qu'il étoit sujet à des emportemens insupportables contre eux ; & Ciceron, qui panchoit plûtôt du côté de la severité que de la douceur pour les enfans, écrit à Atticus qu'il n'avoit jamais connu un homme plus sçavant & plus pieux que Denys ; il leur fit

Ad Attic. L. 6. Ep. 1. in medio. L. 7. Ep. 4. in initio.

cependant changer leurs études en des occupations plus agréables, comme les Matematiques & la lecture de l'histoire Grecque, interrompuë par des réflexions divertissantes & utiles, & sur tout par les principes du grand art de la guerre, ce qui fut cause que Ciceron congedia ce sçavant; & dans la lettre qu'il lui donna pour Atticus son ami, il le louë avec tant d'excez, qu'il eut tout lieu de s'en repentir; car ils se broüillerent dans la suite, & la fortune ayant rendu Denys insolent, il oublia les obligations qu'il avoit à Ciceron, quoique Ciceron se souvinst toûjours qu'il lui étoit redevable en partie de la belle éducation de son fils, & qu'il lui recommandât souvent de n'en ja-

Ad Attic. L. 8. Ep. 4. 5.

Ad Attic. L. 9. 14.

Ad Attic. L. 8. Ep. 10.

mais perdre la mémoire.

Pendant que Ciceron commandoit en Cilicie, il eut nouvelle des differents qui étoient entre Cesar & Pompée : il prévit qu'il s'allumeroit bien-tôt une guerre civile, qui feroit changer de face à l'Etat, & qui déconcerteroit les mesures des plus sages : Ces deux freres connurent bien que tous les projets qu'ils avoient formez pour l'établissement de leurs enfans seroient dissipez. Cette guerre funeste arriva, & Ciceron quoique Gouverneur d'une importante Province, quoique General d'une armée victorieuse, se vit tremblant pour lui-même, chancelant sur le parti qu'il devoit embrasser, & sur les mesures qu'il pourroit prendre pour sa sûreté ; incertain s'il

devoit aller à Rome, ou s'il ſeroit plus ſûr pour lui de ſe renfermer dans les villes de la Cilicie, ou de tenir la campagne, & ne craignant pas moins dans les places le ſoulevement d'un peuple nouvellement ſoûmis, que la partialité ou le caprice des ſoldats de ſon armée, il jugea à propos de temporiſer, pour attendre quelque évenement favorable; & le temps de ſa commiſſion étant fini, aprés avoir mis ſes troupes en garniſon dans toutes les places de ſon gouvernement, pour n'être pas ſuſpect à ſa patrie, il laiſſa ſon gouvernement à Celius Queſteur de la Province, & dans les lettres qu'il écrit à ſon ami Atticus, il ſe juſtifie de ce qu'il n'a pas laiſſé ſon gouvernement à ſon frere, &

Ep. famil. L. 1. Ep. 15. & ad Attic. L. 6. Ep. 5. in fine.

de ce qu'il l'a mis entre les mains de ce jeune homme, ſans l'approbation du Sénat. Il paſſa à Rodes, fit quelque ſéjour à Athenes, ſous prétexte d'y voir ſes anciens amis d'étude, & y ayant ſéjourné autant qu'il put, il retourna à Rome, qu'il trouva partagée par les factions de Pompée & de Ceſar : & le Sénat lui ayant décerné les honneurs du triomphe, pour les victoires qu'il avoit remportées en Cilicie, il les refuſa, diſant tout-haut, que bien loin de triompher dans la preſente calamité, il ſuivroit bien plus volontiers le char de Ceſar, s'il étoit d'accord avec ſon rival.

Ad Attic. L. 6. Ep. 6. 19. in medio.

Il fit tout ce qu'il put pour les reconcilier, écrivant tantôt à Ceſar, parlant tantôt à

Pompée, sollicitant leurs amis communs, & même ceux de chaque parti; en sorte, qu'à sa sollicitation, Cesar écrivit à des amis communs pour les prier de travailler à cette reconciliation, & qu'aussi-tôt ces mêmes amis consulterent avec Ciceron sur ce projet; mais tous leurs efforts furent inutiles: point de milieu entre les ambitieux, & où il n'y a point de milieu, point d'accommodement. L'un ne vouloit point de maître, l'autre vouloit commander, & tous deux rejettoient toute sorte de ménagemens. Cesar s'avance fierement vers Rome à la tête de son armée. Pompée ne croit pas l'y devoir attendre, il en sort avec les plus gens de bien: Ciceron ne le suivit pourtant pas, ne sçachant encore

Ad Attic. L. 9. Ep. 8.

Ad Attic. L. 9. Ep. 9. & 10.

core à quoi se résoudre. "De " quel côté dois-je me tourner, " dit-il dans ses Epîtres ? le par- " ti de Pompée paroît le plus " juste, mais Cesar a plus de " force, & plus de conduite que " lui. Dans cette incertitude, " il se retira à Arpinum, où il donna la robbe virile à son fils, au grand contentement de ses amis, & où il reçut plusieurs lettres des amis de Cesar, des siens propres, d'Antoine, & de Cesar même, qui le prioit de le venir trouver, & l'assuroit qu'il partageroit sa fortune avec lui; mais Ciceron répondit assez fierement qu'il vouloit aller passer sa vieillesse à Athenes dans l'étude & dans le repos, & qu'il ne feroit jamais rien d'indigne de lui.

Ad Attic. L. 9. Ep. 4. 20. 21.

Ad Attic. L. 7. Ep. 16. 20. 23. L. 9. Ep. 5. 13.

Cependant, quoique Cice-

ron fût résolu de passer à Athenes le temps malheureux de cette guerre civile, pour ne prendre aucun parti, son fils qui ne respiroit que les occasions de signaler sa valeur, le fit résoudre à suivre le parti de Pompée qui paroissoit le plus juste : ce dessein ne fut pas plûtôt formé, qu'il fut sçû de tous les Romains. Les uns écrivoient à Ciceron pour l'y confirmer; les autres pour l'en détourner : Antoine même fut un de ceux qui lui écrivit avec plus de force & d'amitié pour lui faire abandonner ce dessein ; Pompée lui fait mille instances, & le prie de le venir trouver. Cesar n'osant entreprendre de l'attirer à son parti ; le prie par des lettres trés-honnêtes de demeurer neutre. Cœlius au

Ad Attic. L. 7. Ep. 1.

Ad Attic. L. 10. Ep. 8. 9. 11. 14.

Ad Attic. L. 8. Ep. 12. 14.

Ad Attic. L. 7. Ep.

nom de tous ses amis lui fait 5. 11. 18.
la même priere : enfin tous L. 8. Ep.
ses amis & ses ennemis pre- 3.
sens le gardoient à vûë pour l'empêcher d'entreprendre ce voyage ; & malgré tout cela, dés que Cesar fut parti pour l'Espagne, Ciceron s'embarqua avec son fils pour executer un si dangereux dessein.

Pompée & toute son armée rendirent à ces deux grands hommes tous les honneurs qui étoient dûs à leur mérite, à leur courage, & à la dignité de leurs emplois ; qualitez qui entraînent naturellement l'inclination des soldats. Pompée les regarda tous deux d'abord comme fort utiles à son parti ; le pere, parce qu'il avoit beaucoup de crédit sur les plus puissans de la République, & sur les Princes étrangers ; le



fils, parce qu'il avoit signalé sa conduite & sa valeur dans l'Asie; ensorte que Pompée retenant auprés de sa personne Ciceron le pere pour le Conseil, donna à son fils le commandement de l'aîle gauche de son armée. Et voici ce que ce sage pere lui dit en cette occasion pour régle de sa conduite. „ Rien ne rend la „ jeunesse des personnes de „ qualité si recommandable „ que la gloire qu'ils acquierent „ dans la profession des Armes. „ Plusieurs de vos ancêtres, „ mon fils, se sont signalez dans „ les guerres qui ont élevé la „ grandeur Romaine au plus „ haut point. En voici une, dans „ laquelle le parti le plus heu„ reux, quoique le plus injuste, „ tend à détruire & la gran„ deur & la liberté de Rome;

L. 2. Offic. c. 64.

lorſque le parti contraire ex-«
poſe ſa vie & ſes biens pour«
la ſoûtenir. Nous avions le«
choix des deux partis ; mais«
il eſt d'un grand cœur de ſe«
ranger du côté le plus juſte ,«
quoique le moins fort. Nous«
avons donc choiſi le parti de«
Pompée , qui prend l'interêt«
de la République , à laquelle«
nous ſommes redevables de«
nos biens & de nos vies. Ain-«
ſi, mon fils, Pompée vous don-«
nant le commandement de«
ſon aîle gauche , vous a don-«
né la plus haute marque d'eſ-«
time qu'on puiſſe accorder à«
la plus rare valeur. Il faut«
tout ſacrifier à cette eſtime ;«
veilles , ſoins , fatigues , tra-«
vaux, vôtre ſang & vôtre vie;«
puiſque le ſalut de la Répu-«
blique dêpend de vôtre vie ,«
comme vôtre vie dépend du«

„ ſalut de la République , &
„ que l'une ne ſçauroit ſe ſoute-
„ nir , ſi l'autre ſuccombe ſous
„ la tyrannie.

Ciceron le fils n'avoit alors que dix-ſept ans , & Pompée ne manquoit pas de chefs plus experimentez ; mais ce jeune homme s'étoit déja fait un ſi grand nom , que ce choix fut generalement approuvé de toute l'armée ; cependant , quoique Caton fût le premier de ce parti & intime ami de Pompée , il n'approuva pas que Ciceron ſe fût déclaré pour lui, dit Plutarque , & il lui remontra confidemment que quant à lui , l'interêt de la République l'avoit dés le commencement lié à Pompée, qu'il ne pouvoit plus quitter avec honneur : mais qu'il n'en étoit pas de même de Cice-

ron ; parce qu'étant demeuré neutre jusqu'alors, il auroit beaucoup mieux fait pour son propre interêt, & pour le bien de l'Etat, de ne prendre aucun de ces deux partis. Ciceron fut touché de ce discours : mais comme un premier faux pas nous jette d'ordinaire dans des démarches plus dangereuses, & que ne suivre un bon conseil qu'à moitié est souvent plus périlleux, que de le rejetter tout-à-fait, Ciceron le pere ne joüa pas un beau rôle sur cette scene. Il se repentoit, dit Plutarque, d'avoir suivi Pompée, & le faisoit connoître ouvertement, il critiquoit les projets & les déliberations du Conseil de guerre, & donnoit toûjours selon son humeur, quelque trait de satyre, qui faisoit

rire les autres, pendant qu'il étoit dans le chagrin. Aussi Pompée ne l'employa-t-il dans la suite à aucune chose importante. Il n'en étoit pas de même de son fils : il signala son courage dans la fameuse journée de Dyrrachium, où Cesar fut défait, & mis en fuite : mais quoi qu'il montrât toûjours la même valeur, & une prudence toûjours égale, il n'eut pas toûjours un pareil succez, comme nous verrons dans la suite.

Xiphilin.

La famille des Cicerons fut une de celles où cette guerre civile mit le plus de division. Quelle difference entre deux enfans d'une naissance égallement illustre, d'un esprit presque pareil, d'une même éducation & d'une profession semblable ! Marc Ci-

ceron étoit d'un naturel doux & temperé, & sa prudence lui faisoit toûjours choisir le meilleur parti : Son cousin étoit vif & emporté, & prenoit plus volontiers le mauvais que le bon : s'il y avoit quelque diference dans l'éducation, c'est que Quintus Ciceron son pere l'avoit trop abandonné à son temperamment, & avoit eu pour sa jeunesse une indulgence qui est souvent cause de la perte des enfans, & de la douleur des peres ; au lieu que M. T. Ciceron avec beaucoup de tendresse, avoit une sage severité pour ses enfans, qui ne leur permettoit jamais de sortir de leur devoir, ni de se relâcher de leurs exercices; car il tenoit pour maxime constante, qu'il faut impitoyablement, mais avec pru-

dence, dompter la volonté des jeunes gens, les exercer dans le travail, & les accoûtumer de bonne heure aux fatigues de l'esprit & du corps ; afin qu'ils ne soient point surpris dans les grandes occasions, où ils sont obligez de paroître par la suite. Le jeune Q. Ciceron embrassa le parti de Cesar, moins dans le dessein de se signaler à la guerre, que pour se soustraire à l'autorité de ses parens. Il écrivit à Cesar, il se joignit à Hirtius, & ils en furent tous deux reçus avec joye. Q. Ciceron de son côté, voyant que le parti que son frere avoit épousé s'affoiblissoit de jour en jour, rompit avec son frere pour se rendre agréable à Cesar ; de sorte qu'on disoit que c'étoit Q. Ciceron qui avoit envoyé son fils

L. 1. de Offic. in medio.

L. 10. ad Attic. Ep. 4.

à Cesar, & qu'il ne l'y avoit envoyé que pour être l'accusateur du grand Ciceron, & pour lui ménager par cette lâcheté les bonnes graces de ce tyran à son arrivée. Funeste effet de l'ambition dans un cœur ingrat ! M. T. Ciceron qui avoit tant de fois recommandé avec succez son frere à Cesar, ne trouve dans son frere qu'un délateur envenimé auprés de Cesar. Ce bon chef de famille qui avoit tout sacrifié pour l'éducation & pour l'avancement de son neveu, voit la malignité de son neveu tout sacrifier pour oprimer cet oncle bien-faisant : mais ce qui est plus difficile à croire, & qui fit horreur à P. Terentius leur ami commun, & peut-être leur parent, c'est qu'ayant vû ce perfide

L. 11. ad Attic. Ep. 8. 13. 15. 16. 25.

Ad Attic. L. 11. Ep. 10.

neveu à Ephese, & lui ayant demandé des nouvelles de son cher oncle, le jeune Quintus lui répondit, que bien loin de lui être cher, il lui étoit odieux, lui montra un libelle qu'il avoit composé contre lui & contre son fils pour le presenter à Cesar, & Quintus le pere avec plus de moderation ne lui témoigna pas moins de haine pour ces deux grands hommes.

Comme rien n'afflige tant un bon cœur, que d'être accusé injustement par l'ingratitude de ses plus proches, Ciceron fut plus abbattu des calomnies de son frere & de son neveu, que de tous les autres accidents que cette funeste guerre traînoit aprés elle. Il ne sçauroit revenir de son étourdissement, & il est si

alarmé de ces calomnies, & si rebuté de l'indifference de Pompée, qu'étant à Dyrrachium aprés sa défaite dans la journée de Pharsalle, où Ciceron le pere ne s'étoit point trouvé, à cause d'une maladie véritable ou feinte, Caton lui ayant offert, comme à un homme consulaire, le commandement de deux armées assez considérables sur mer & sur terre, qu'il avoit ramassées des debris de cette défaite, Ciceron le refusa, en disant, qu'il ne vouloit plus du tout se mêler de cette guerre ; ce qui irrita si fort le jeune Pompée & ses amis qui étoient presens, qu'ils tirerent l'épée sur lui, & que sans le respect qu'ils portoient à Caton, & la consideration qu'ils avoient pour Ciceron le fils, le

Plutar. in vit. Ciceron.

L'an de Rome 716

pere auroit couru hasard de sa vie : mais s'il étoit embarrassé de son sort, le destin de son fils l'inquiétoit encore davantage ; & si d'un côté la tendresse & le beau naturel de ce cher fils le consoloit, il étoit d'un autre côté penetré de douleur, de voir que tant de rares qualitez qu'il avoit cultivées avec soin, & vû croître avec plaisir, & sur lesquelles il avoit fondé de si hauts projets pour son établissement, seroient peut-être causes de sa perte. Dans ces perplexitez, il eut nouvelle que Cesar victorieux revenoit d'Egypte : mais il ne sçavoit s'il devoit l'attendre à Brunduse, où il étoit alors, ou s'il envoyeroit son fils avec Saluste au-devant de ce conquerant, pour se justifier de tout ce

qu'on leur imputoit: il se résout de l'attendre : mais il change bien-tôt aprés de sentiment. Cette justification n'étoit pas facile. Il avoit d'abord refusé d'entrer dans le parti de Cesar, il avoit ensuite embrassé celui de Pompée; son fils avoit eu les principaux emplois dans son armée. Les deux ingrats Cicerons avoient envenimé l'esprit du vainqueur : mais les amis qu'il avoit encore auprés de Cesar le sollicitoient par leurs lettres d'obeïr au temps, à la fortune, au vainqueur, & de suivre de bonne grace le plus heureux parti, auquel il seroit toûjours contraint de se soûmettre, l'assurant d'ailleurs que ce genereux ennemi le recevroit mieux qu'il n'esperoit.

Epist. Famil. L. 14. Ep. 11. ad Terentiam.

Epist. 15.

Enfin, il se résolut d'aller

avec ſon fils implorer la clemence de Ceſar. Telle eſt la viciſſitude des choſes d'ici-bas, elle ſe jouë également de la prudence & de la fermeté des plus grands hommes ; & telle eſt auſſi la vanité des plus ſages, qui pour s'indemniſer de ces revers outrageants, attribuent en eux-mêmes à une prudente politique des changemens qu'ils attribueroient dans les autres à la legereté ; au lieu de convenir de bonne foy, que la prudence humaine eſt bien-tôt vaincuë, quand il plaît à la fortune de la combattre. Nos deux Cicerons allerent à Tarente au-devant de Ceſar, qui deſcendit de cheval auſſi-tôt qu'il les vit venir à lui, les embraſſa tendrement, les entretint de ſes affaires avec une pleine confian-
ce,

ce, & fit une reconciliation sincere avec Ciceron, de qui il connoissoit mieux la force que Ciceron ne la connoissoit, & qui dans son malheur lui paroissoit plus redoutable, qu'il ne redoutoit lui-même Cesar. Il fit même peu de temps aprés, dit Plutarque, l'éloge de Ciceron dans un livre qu'il composa contre Caton, & l'on rapporte qu'étant arrivez à Rome, Ciceron ayant entrepris avec la permission de Cesar, de plaider pour un Officier nommé Ligarius, accusé d'avoir porté indûment les armes contre lui, Cesar dit à ses amis qui étoient auteur de lui : J'ai bien voulu laisser plaider Ciceron, parce que je prens toûjours beaucoup de plaisir à l'entendre, & qu'il y a long-temps que je

Plutar. in vit. Ciceron.

ne l'ai oüi : mais pour Ligarius, il est déja condamné dans mon esprit, comme un perfide & comme un de mes plus mortels ennemis. Cependant, on remarqua, malgré cette prévention dans un esprit fort, qu'aussi-tôt que Ciceron fut entré en matiere ; Cesar s'émut, les changemens de son visage faisant paroître les mouvemens de son cœur, & sur tout que quand ce grand Orateur vint à toucher la bataille de Pharsalle, Cesar tressaillit à diverses reprises, que les papiers qu'il tenoit tomberent de ses mains, & qu'il fut contraint malgré sa haine, & contre son propre interêt, d'absoudre Ligarius, ayant entendu ce plaidoyer. Qu'on dise aprés cela que l'éloquence n'a de force que sur les sots, &

que ceux qui persuadent le mieux, sont trés-difficiles à persuader.

Alors Cesar se fit élire Dictateur pour la troisiéme fois, & partit ensuite pour détruire les restes de Pharsalle, qui lui donnoient encore quelque crainte. Pendant qu'il va en Afrique, qu'il défait Scipion, prend la ville d'Utique & toute la Numidie, les deux Cicerons vivent comme des personnes privées en Italie : le pere se retire à la campagne pour cultiver ses jardins ; le fils s'exerce dans Rome à entretenir ses amis, & à en faire de nouveaux, qui tous vont souvent rendre visite à l'illustre solitaire, lequel s'apliquant entierement à la Philosophie, & aux belles lettres, en communiquoit de grands avanta-

L. 12. ad Attic. L. 1. de Natura Deo.

num. L. 2. & 3. de Offic. ges à son fils, & à tous ceux qui vouloient l'entendre : ces deux grands hommes ne se mêlant des affaires publiques, que pour empêcher autant qu'ils ponvoient les seditieux, & pour donner toûjours des conseils de paix à tous ceux qui venoient les consulter ; tantôt ils étoient à Tusculum ou Tivoly, petite ville du Latium à douze lieuës de Rome, située sur une colline fort élevée, & auprés laquelle étoit cette maison de Ciceron ; c'est à present Fresquaty : & tantôt à Arpinum, où Marc Ciceron avoit reçû la robbe virile avant la guerre, & où il fut fait alors Edile conjointement avec son oncle Quintus ; car Cesar, en se reconciliant avec les Cicerons, avoit reconcilié les Cicerons ensemble : l'amitié na-

L. 13. Epist. 12. ad D. Brutum.

turelle qui est entre les parens étant trés-facile à ranimer, & un bon frere devant toûjours être prêt à pardonner à son frere qui se repent.

Jusqu'ici nous avons vû le grand Ciceron, ou le foudre de l'éloquence en main, ou revétu de la robe consulaire, ou bien armé d'une cuirasse, ou élevé dans une chaire régentant les Philosophes. Voyons-le un peu à present en déshabillé; aussi-bien il feroit à souhaiter que les Historiens comme les Peintres, nous laissassent les portraits de leurs Heros, tantôt avec de legeres draperies, pour nous en faire remarquer les situations, tantôt en robbe de chambre, pour les exposer sans fard & sans ornemens à nos yeux, & tantôt à demi nus; afin qu'on

en découvrît les défauts ; car tel paroît un Heros dans le public, un esprit fort dans son cabinet, tel persuade ce que bon lui semble à ses auditeurs, qui est plus foible qu'une femme dans sa famille, qui ne sçait pas se faire obéïr de ses domestiques, & qui se rend l'esclave de ses passions. Tel étoit Ciceron, si nous l'examinons dans sa maison, & a toûjours passé cependant pour un grand homme ; parce que de toutes les choses d'ici-bas, les plus parfaites sont celles qui ont le moins de défauts ; qu'il n'est rien sous le ciel d'accompli ; & que ce qu'on appelle un Heros, est celui qui a plus de bonnes qualitez que de méchantes, ou du moins celui dont les bonnes qualitez sont utiles au public, & dont

les méchantes ne nuisent qu'à lui ; ses flateurs, ou lui-même ayant autant de soin de cacher les dernieres que d'affectation pour étaler les autres. On reproche à Ciceron, que comme il étoit fort avide de loüanges, il s'encensoit lui même à tout propos : mais si l'on examine bien les endroits de ses écrits, qui ont servi de fondement à ce reproche, on trouvera que c'est, ou en parlant à son fils, auquel il étoit obligé de se proposer pour exemple par ses plus beaux endroits, ou en parlant à des ingrats qu'il étoit contraint de faire ressouvenir de tout ce qu'il avoit fait pour eux de plus mémorable : il n'en est pas de même de ces pointes piquantes qu'il affectoit en toute occasion, & contre ses

meilleurs amis. Il est vrai que l'envie de dire un bon mot n'est que trop dominante chez les beaux esprits ; & tel aimeroit mieux perdre son meilleur ami, qu'une pensée brillante ou quelque jeu de mots, dont il s'applaudit ; Ciceron étoit de ce caractere, qui n'est excusable qu'en se défendant, & qui marque en attaquant, plus de malignité que d'esprit, & moins d'estime pour les autres que de bonne opinion de soi-même. Voilà les défauts de son esprit ; voyons ceux de sa conduite.

Il n'étoit pas naturellement brave, au contraire foible & timide, les difficultez le rebutoient, le moindre danger l'alarmoit, & la Philosophie, dont il a fait l'étude de toute sa vie, l'abandonnoit au besoin.

Nous

Nous avons dit que Terentia sa femme étoit fort hautaine, & il avoit eu tant de molles complaisances pour elle, qu'elle le méprisoit, au point de le faire manquer de tout, l'ayant laissé partir sans argent, lors qu'il fuyoit la persecution de Clode, ne lui ayant envoyé aucun secours ni consolation dans son exil. Elle ne vint pas même au-devant de lui à son retour; & lorsque sa fille entreprit d'aller le trouver à Brunduse, elle la laissa partir sans argent, sans équipage, sans suite. Et qui pis est, c'est que quand il revint de cet exil, il trouva sa maison dépourvûë de tout, & chargée de dettes. Au moins, dit Plutarque, sont-ce les raisons qu'il allégua pour prétexter un divorce dans la

ſuite ; car Terentia ſoûtenoit que toutes ces accuſations étoient fauſſes, & lui-même reconnoît avec éloge, & de la maniere du monde la plus tendre, la vertu, la conſtance & la fidelité de Terentia, dans le quatorziéme livre de ſes Epîtres familieres. Auſſi diſoit-elle, que le véritable motif du divorce qu'il demandoit étoit l'amour déreglé qu'il avoit pour une belle & riche perſonne qui ſe nommoit Publia ; Tyron, l'un de ſes affranchis, diſoit que ſon maître ne recherchoit ce ſecond mariage, que parce qu'il s'étoit rüiné dans ſes emplois, & que cette jeune perſonne lui apporteroit de grands biens : mais diſons le vray, quand l'avarice ſe joint à l'amour dans un vieillard, il

Ep. 1. 2. 3. 4.

fait d'autant plus de desordres, que l'interêt lui servant de prétexte & d'aliment, il déguise un amour trop honteux pour ceux de son âge, sous le motif de l'interêt, qui est moins condamnable & plus ordinaire dans la vieillesse. Peu de temps aprés qu'il eut répudié sa femme, avec laquelle il avoit vieilli, pour épouser une jeune personne si disproportionnée à son âge, sa fille mourut en travail d'enfant, & ce tendre pere suporta si impatiemment cette perte, malgré toute sa Philosophie, qu'il répudia sa seconde femme; parce que, disoit-il, elle avoit paru joyeuse de la mort de sa fille. N'étoit-ce point plûtôt par inconstance? & tant de foiblesses, des variations si honteuses, peuvent-elles tom-

ber dans un si grand homme? Mais reprenons le fil de nôtre Histoire au point où nous en sommes demeurez pour faire cette digression si nécessaire.

Cesar étoit retourné à Rome, triomphant & croyant avoir éteint les restes de la guerre civile, lors qu'il apprit que Ca. Pompée fils du grand Pompée, aprés avoir fuï d'Afrique, s'étoit jetté dans l'Espagne, y avoit pris plusieurs villes & ravageoit tout le païs de ceux qui ne vouloient pas se rendre alors; les Ambassadeurs de ces Provinces suivirent de prés cette nouvelle à Rome, & vinrent demander secours à Cesar, qui étoit désigné Dictateur & Consul pour la quatriéme fois. On recommence de grands aprêts de guerre, on leve des troupes en

Hirtius de bello Hispanico.

L. 12. ad Attic. Epist. 8 9.

Italie, Cesar se prepare à partir, le jeune Ciceron qui avoit alors environ dix-neuf ans, s'ennuyant d'une vie oisive, & cherchant à se signaler dans les dangers, comme il l'avoit déja fait, voulut aller à cette guerre : mais ce voyage demandoit de mûres reflexions ; & voici ce que son pere répond à leur ami Atticus, qui lui en avoit écrit. A l'égard du dessein de mon « fils, dont vous m'avez fait « les premieres ouvertures, j'en « ai amplement conferé avec « lui. Cette proposition se ré- « duit à deux chefs ; au voyage « d'Espagne, & à ce que je lui « donneray pour le faire. Quant « à ma liberalité, je lui ai dit « que je ne le traiterois pas au- « trement que Publius, & que « je lui donnerois autant que «

„ Flavien donne à Lentulus son
„ fils. Touchant le voyage, je lui
„ ai fait deux objections, & je
„ vous les fais aussi : la premiere,
„ que je crains qu'on ne nous blâ-
„ me, si aprés être sortis de l'ar-
„ mée de Pompée, nous entrons
„ dans celle de son enne-
„ mi; la seconde, qu'il pourra se
„ chagriner, si mon frere qui a
„ toûjours suivi Cesar, en est
„ plus favorisé que lui; en tout
„ cas, j'aime mieux qu'il use
„ de ma liberalité que de sa li-
„ berté. Je ne l'ay pourtant pas
„ refusé; car il me semble que
„ ce voyage ne vous déplaît pas.
„ Pensez-y je vous prie sérieu-
„ sement, j'y feray mes réfle-
„ xions : il est plus honnête &
„ plus facile de demeurer; il
„ y a plus à douter de l'autre
„ côté; nous verrons lequel
„ sera le meilleur.

Tout bien consideré, il fut enfin résolu que M. Ciceron ne feroit point ce voyage, & comme il croyoit pouvoir alors demeurer en Italie sans honte, il s'en alla voir les villes de Grece. Les deux autres Cicerons suivirent Cesar : mais il ne fait aucune mention de cette famille dans ses Commentaires ; peut-être dans la pensée, que s'il disoit quelque chose de favorable pour ceux-cy, il ne se fist des ennemis de ceux-là, dont il vouloit toûjours entretenir l'amitié, & que s'il rendoit justice à la valeur des premiers, il ne contribuât à remettre toute cette famille dans sa premiere autorité, qui feroit breche à la sienne. M. Ciceron arrivé à Athenes, y fut reçû trés-honorablement de Xenon hom- *Ad Attic. L. 12. Ep. 9.*

me puissant de la République, & ancien ami de son pere. Il apprit la langue Grecque dans sa plus grande délicatesse, & loin de laisser mollir son courage par les délices, dont cette ville abondoit, il cultiva son esprit par les belles lettres, & son corps par les exercices militaires. Il étudia la Philosophie avec beaucoup d'aplication, sous Cratippe de Mytilene chef des Peripateticiens. Que ces grands hommes étoient differens de nos guerriers, qui croyent la plûpart ou que les armes sont incompatibles avec les sciences, ou que la Philosophie déshonore leur profession, aimant mieux passer ce qui leur reste de loisir dans les plaisirs ou dans la débauche, que dans une étude utile, ou

dans quelque lecture profitable, comme si le jugement, qui ne se forme que par l'étude & par la lecture, n'étoit pas absolument nécessaire à la bravoure, ou comme si l'esprit corrompu par la mollesse ne corrompoit pas le cœur!

Ce fut en ce temps-là que le grand Ciceron composa à ses maisons de campagne les trois livres des Offices, c'est-à-dire, des devoirs de la vie civile pour l'instruction de son fils, & qu'il voulut ajoûter aux principes de Cratippus, dont il parle comme du plus fameux Philosophe qui fût alors, des maximes de morale qui se font encore admirer à present, à l'égard de la divinité & pour les mœurs. Vous êtes né dans un temps «

Off. L. 2. circa medium.

„ de guerre, dit-il à ce cher
„ fils, mais d'une guerre déplo-
„ rable, dont l'un des deux
„ partis a été trop criminel, &
„ l'autre trop malheureux. Ce-
„ pendant Pompée vous y ayant
„ donné le commandement de
„ l'aîle gauche de ſon armée,
„ vous y reçûtes beaucoup de
„ loüanges & de la bouche de
„ ce grand homme, & de la
„ voix de toute l'armée, ſoit
„ pour être bien à cheval, ſoit
„ pour lancer un trait avec
„ adreſſe, ſoit pour ſupporter
„ courageuſement toutes les fa-
„ tigues de la guerre : mais la
„ gloire que vous y acquîtes a
„ eu le même tombeau que la
„ République; puis donc que
„ vous ne ſçauriez à preſent vous
„ ſignaler dans une guerre ju-
„ ſte & pour la liberté de la
„ République, ſignalez-vous en

attendant pour vos études ; & « *Offic. L. 3. init.*
faites ensorte, lui dit Ciceron «
en un autre endroit, « que «
n'ayant manqué de rien du «
côté de vôtre pere, on ne dise «
point à vôtre honte que vous «
avez manqué à vous-même, «
& qu'il n'a tenu qu'à vous, «
que vous ne soyez devenu ri- «
che dans les sciences ; puisque «
vous étiez au milieu des tre- «
sors qui vous étoient liberale- «
ment offerts. Ciceron le fils «
mit tout à profit, les instructions de son pere, la Philosophie de Cratippe, & la lecture des histoires, & voyant que les plus grands Heros ne s'étoient rendus recommandables à la posterité qu'en cultivant les sciences & les armes, il employoit ce loisir à l'étude, & se tenoit en haleine du côté des armes, en attendant qu'il

pût s'y signaler. Il s'instruisoit dans son cabinet de ce que les anciens Heros avoient fait de plus glorieux à l'armée ; il étudia les vertus qui les avoient rendus aimables aux soldats, redoutables à leurs ennemis, & chers à leur patrie, & concevoit une juste horreur pour les vices, qui avoient fait périr malheureusement tant de conquerans au milieu de la plus belle carriere. Enfin, il fit en peu de temps un grand progrez dans les sciences, & principalement dans celles qui réglent l'esprit & les mœurs.

Ad Attic. L. 13. Ep. 37. Il n'en étoit pas de même de son cousin, l'esprit toûjours intraitable, peu susceptible de conseils & de correction, libertin, débauché, n'ayant pour sa mere que mépris &

dureté ; son pere fut contraint de le chasser de chez lui : il étoit mal aussi avec son oncle, & prenant pour affronts de ce que les deux M. Cicerons n'avoient pas voulu aller avec son pere & lui en Espagne, il disoit toûjours quelque chose contr'eux à Cesar : mais ils avoient des amis auprés de ce Dictateur, qui détruisoient ses calomnies, & qui les entretenoient dans l'estime & dans l'amitié que Cesar avoit pour eux. Ce qui la confirma davantage, c'est que Balbus & Opius ses amis lui écrivirent de Rome, que le grand Ciceron leur avoit fait lire avec admiration le livre que Cesar avoit fait contre Caton, & qu'ils lui en faisoit beaucoup d'éloges ; Ciceron même lui en écrivit une lettre de

Ad Attic. L. 13. Epist. 48.

compliment. L'endroit touchant pour les gens d'esprit, c'est de loüer leurs ouvrages, on ne sçauroit manquer d'attirer leur amitié par cette voye, de même que le chemin contraire attire infailliblement leur haine.

Ad Attic. L. 13. Epist. 50. Cesar ayant soûmis les Espagnols & pourvû à leur sûreté, revint à Rome, & passa par une des maisons de campagne de Ciceron, où il se trouva & le reçut avec sa nombreuse suite magnifiquement & d'un cœur ouvert. Il obtint de ce vainqueur la grace des principaux de la République, & auroit obtenu aisément celle de Brutus & de Cassius, si trop indociles à sa tyrannie, ils ne l'avoient poignardé en plein Sénat. Plutarque assure que Ciceron n'étoit pas de

cette conspiration, non qu'il ne fût des amis particuliers de Brutus, & que le gouvernement de Cesar ne lui déplût autant qu'à pas un autre bon Citoyen : mais parce que les conjurez connoissoient sa timidité naturelle, qui augmente d'ordinaire avec l'âge, ou peut-être, parce qu'ils craignoient ses scrupules sur un pareil assassinat : aussi témoigne-t-il beaucoup de chagrin à Trebonius, un de ceux qui avoient conspiré contre Cesar, de ce qu'on ne l'a pas mis de cette partie. L'union que les amis de Cesar firent ensemble, donna lieu de craindre de nouvelles guerres civiles : Antoine qui étoit alors Consul, proposa au Sénat quelques moyens de réünion ; Ciceron étoit d'avis qu'on don-

L. 10. Epist. famil. Ep. 28. ad Tr.
L. 12. Epist. 3. 4. ad Cassium.

nât une amnistie generale pour tous les conjurez, & qu'on envoyât Brutus & Cassius dans quelques bons gouvernemens: mais Antoine qui ne vouloit point de paix, & qui étoit ennemi de Ciceron, parce qu'il avoit fait mourir Lentulus son beaupere dans la conjuration de Catilina, ne se contenta pas de faire porter en plein jour par les ruës le corps de Cesar pour émouvoir le peuple: mais il leur montra encore sa robbe toute ensanglantée; & toute percée de coups, ce qui inspira tant de compassion, & tant de fureur à la populace, qu'ils s'armerent tous pour brûler les maisons des conjurez, & pour les mettre en pieces; mais ils étoient sortis de Rome prévoyant bien ce danger. Alors Antoine

Antoine aspira ouvertement à l'autorité souveraine ; Ciceron qui lui étoit odieux par le pouvoir qu'il avoit dans Rome, ayant appaisé cette derniere sédition, & parce qu'il étoit ami de Brutus, eut dessein de s'en aller en Syrie avec Dolabella qui en étoit Gouverneur : mais Hirtius & Pança ses bons amis, qui étoient destinez Consuls pour l'année prochaine, le détournerent de ce dessein. Un mois aprés ce même Trebonius, dont nous venons de parler, partant pour être Gouverneur en Asie, écrivit à M. T. Ciceron qu'il avoit vû son fils à Athenes, & voicy le témoignage qu'il rend de lui. « Je souhaitois « ardemment de voir vôtre fils ; « & je l'ay vû trés-attaché à « l'étude, estimé de tout le mon- «

L. 11. Epist. famil. Epist. 16.

» de pour un homme trés sage &
» trés-sçavant. Vous pouvez vous
» figurer, sans que je vous le di-
» se, combien cela m'a causé
» de joye, persuadé que vous
» êtes de nôtre trés-sincere &
» trés-ancienne amitié, & de la
» part que je prens à tout ce qui
» vous regarde. Ne croyez pas,
» mon cher Ciceron, que je dise
» ceci pour vous flater. Nôtre
» cher fils, car il n'y a rien
» de separé entre nous, est ai-
» mé plus qu'homme du monde
» de tous les honnêtes gens, &
» estimé plus que les Philosophes
» parmi les sçavans; parce qu'il
» excelle dans les sciences que
» vous aimez, c'est-à-dire, dans
» les meilleures & les plus uti-
» les. Je vous félicite donc, &
» je me réjoüis avec vous de ce
» que celui que nous étions obli-
» gez d'aimer tel qu'il eût été,

est tel que nous ne sçaurions "
assez le chérir. Il m'a témoi- "
gné vouloir venir en Asie, & "
je l'en ai conjuré de tout "
mon cœur, comme je vous "
conjure de ne nous pas refu- "
ser cette grace. J'auray soin "
qu'il n'y perde pas son tems, "
& Cratippe qu'il emmenera "
avec lui continuëra à le per- "
fectioner dans les belles let- "
tres. "

Une approbation si autentique d'un homme aussi illustre que Trebonius donna beaucoup de joye à Ciceron : mais plus cet ami zelé vantoit les progrez que son fils avoit faits à Athenes en trois mois, & moins le pere put consentir qu'il en sortît ; car dans les sciences comme dans les métiers, dans les choses qui regardent l'esprit comme dans

les chofes inanimées, il est certains païs plus propres à les faire fleurir que les autres, & ce n'est pas seulement un sçavant maître qui forme un jeune homme : mais c'est encore un païs qui semble être destiné à certaines sciences, les gens sçavants qui y abondent de toutes parts, les frequens exercices qu'on y fait, la multitude de livres qu'on y trouve, la temperature ou la chaleur du climat même, tout cela contribuë à nous perfectionner. Ciceron donc n'envoya pas son fils en Asie, il eût été trop éloigné de lui; il vouloit s'en approcher, & quoi qu'il eût résolu de passer le reste de sa vie dans l'étude & dans le repos, il chercha à se faire nommer Lieutenant de Province en Grece; car il

jugeoit sa presence trés-né- cessaire en ce païs-là, pour l'instruction de ce cher fils, en faveur duquel les gens de bien & les sçavans lui donnoient tous les jours d'avantageux témoignages. Il avoit déja eu ce dessein pendant la guerre de Pompée: mais il voulut attendre que le sort de la République se fût déclaré. Il ne doutoit point que Dolabella ne lui accordât cette Lieutenance; elle étoit au-dessous de lui, & il en avoit écrit à M. Antoine, de peur qu'il ne s'irritât s'il le faisoit sans sa participation.

Ad Attic. L. 14. Ep. 12. L. 15. Ep. 8.

Pendant qu'on prenoit des mesures pour faire reüssir ce dessein, Ciceron fils de Quintus lui écrivit une lettre trés-insolente, par laquelle il lui manda entr'autres choses,

L. 14. Ad At ic. Epist. 18.

qu'il tenoit tout de Cesar, rien de son pere, & qu'il esperoit qu'Antoine feroit le reste. Cette lettre affligea beaucoup le pere & l'oncle, parce qu'ils sçavoient que M. Antoine, auquel cet enfant rebelle s'attachoit, étoit un scelerat, qui vouloit détruire la République. Dans cette fâcheuse conjoncture, tous les gens de bien prioient le grand Ciceron de ne point partir pour la Grece. Il hésite, il délibere, il se partage entre la République & son fils, & pria Atticus, en attendant, de lui faire fournir tout ce qui lui seroit nécessaire, & de ne rien épargner de tout ce qui conviendroit à son avancement, & à le faire paroître avec éclat : mais ce soin étoit inutile, & tout ce qu'il y avoit de per-

Ad Attic. L. 14. Epist. 7. II. 18.

ſonnes conſidérables dans Athenes, comme Leonides, Xenon, Herode, Eſpicrates, prevenoient les ſouhaits du jeune Ciceron, plus encore à cauſe de ſon mérite particulier, que par les recommandations de ſon pere & d'Atticus. Il demeura à ſa campagne juſqu'au mois de Juillet, temps où il partit pour la Grece, & ne ceſſant point par ſes lettres & par ſes traitez de joindre ſes inſtructions, aux préceptes que Cratippe lui donnoit.

Plutar. in vit. Ciceron.

Ce Cratippe, comme nous avons dit, étoit de Mytilene, Philoſophe Peripateticien, & au-deſſus de tous les autres, ſuivant le ſentiment de Ciceron. Avant que ſon fils partît pour Athenes, il avoit obtenu de Ceſar en faveur de

Cratippe la qualité de Citoyen Romain ; avant que de partir pour l'Aſie , il l'avoit recommandé à l'Areopage , comme un homme trés-utile pour la jeuneſſe d'Athenes , & la régularité de ſa conduite répondoit fort bien à l'élevation de ſon ſçavoir : mais un fameux Réthoricien nommé Gorgias , fort débauché pour les femmes & pour le vin , s'étoit ſous prétexte de ſon éloquence, introduit auprés du jeune Ciceron. Les meilleures conſtitutions , les eſprits les plus vifs, & les temperammens les plus heureux ſont les plus enclins aux plaiſirs ; une étincelle cauſe ſouvent des embraſemens dans les jeunes gens , & rien ne les en peut garantir qu'une continuelle vigilance ſur ſoy-même , & une grande

grande application à l'étude : mais que faire, si ceux qui doivent veiller avec nous, nous endorment, & si ceux qui doivent nous faire aimer l'étude, nous font aimer les plaisirs ? Rien n'est donc plus funeste à un jeune homme qu'un maître vicieux, & Gorgias pensa perdre Ciceron. Son pere écrivit une lettre en Grec à ce Retheur débauché, où il le reprenoit fortement de son yvrognerie & de sa lubricité, il défendit à son fils de le frequenter davantage ; & nous pouvons juger par la lettre que ce jeune homme écrit à Tyron l'un des affranchis, & le Secretaire de son pere, qu'il étoit en cette occasion tombé dans quelque desordre, dont ce fidelle affranchi lui avoit fait quelque reprimande. Voi-

ci la lettre du jeune Ciceron à Tyron.

L. 16. Epist. Famil. Ep. 21. „ J'attendois de jour en jour „ le Courier, & il est enfin ar- „ rivé le quatriéme jour de son „ départ de chez vous. J'ay re- „ çû avec bien de la joye la „ lettre de mon trés-cher pere, & „ les vôtres m'ont fait aussi tant „ de plaisir, que je ne me repens „ plus d'avoir été quelque-temps „ sans vous écrire, puisque mon „ silence m'a procuré des mar- „ ques de vôtre amitié. Vous „ m'avez rendu justice de croire „ mes excuses sinceres ; & je „ suis persuadé que les choses „ avantageuses qu'on publie de „ moy vous font plaisir ; & je „ ferai mon possible afin que „ cette réputation s'augmente „ & se multiplie de jour en „ jour, c'est pourquoi je vous „ prie de me tenir la parole

que vous me donnez, d'être la « trompette de ma renommée; « car les fautes que j'ay com- « mises me causent tant de re- « pentir, que je ne puis m'en « souvenir sans horreur. Je sens « les peines & les chagrins qu'el- « les vous ont donnez; parce que « l'amitié que nous avons l'un « pour l'autre, rend tout com- « mun entre nous. Aussi ferai- « je tout mon possible pour vous « donner à l'avenir autant & « plus de joye par ma bonne « conduite, que mes fautes paſ- « sées vous ont donné de cha- « grin. Sçachez donc que le sa- « ge Cratippe ne m'aime pas « simplement comme son disci- « ple, mais comme son propre « fils. Il ne se contente pas de « me donner ses sçavantes le- « çons trés-exactement : mais il « me fait encore profiter sou- «

» vent de ses agréables conver-
» sations ; ensorte que je passe
» tous les jours, & même une
» partie des nuits avec lui. Je le
» retiens fort souvent à souper
» avec moi. D'autres fois sans
» que nous le sçachions, il se
» glisse entre nous lorsque nous
» sommes à table, & fait son
» plaisir d'être avec moi, com-
» me je fais ma joye d'être
» avec lui. Tâchez de le ve-
» nir voir bien tôt ; c'est un hom-
» me tout charmant, & il n'au-
» roit point de pareil à Athenes,
» si je n'y retenois Brutius, dont
» la vie plus austere ne rend
» pas la conversation moins
» agréable. Je l'ai fait loger au-
» prés de moi, & je soulage au-
» tant que je puis ses besoins par
» mes petits moyens. Je vas
» m'éxercer souvent dans l'élo-
» quence Grecque, chez le sça-

vant Caſſius, & dans la La-« tine, chez le bon Brutius. J'ai« pour amis à ma table des hom-« mes ſages & ſçavants, qui ont« ſuivi de Mytilene Cratippe.« Je fréquente pour me délaſſer« Ephecrate Prince des Athe-« niens, Leonide petit-fils de« ce fameux Roy d'Athenes, &« autres de même rang. Quant« à Gorgias, dont vous m'écri-« vez, il m'étoit trés-utile dans« le genre déclamatoire : mais« j'ay preferé l'ordre de mon« cher pere aux avantages que« je pouvois trouver dans ſa fré-« quentation. Il m'a mandé de« le quitter, & je n'ay pas hé-« ſité un ſeul moment, ne vou-« lant jamais lui donner le moin-« dre ſoupçon de ma conduite,« & ne devant pas préferer« mon jugement à celui d'un« pere. Je ſuis ravi que vous«

» ayez acheté une maison de
» campagne ; quand vous vous
» lasserez de faire le courtisan
» à Rome, vous irez faire le
» campagnard à la métairie.
» J'aurois voulu pouvoir vous ai-
» der en cette rencontre, & ne
» doutez point, mon cher Ty-
» ron, que je ne le fasse aussi-
» tôt que j'en aurai la commo-
» dité, sçachant fort que vôtre
» bon cœur regarde ce fond de
» terre, comme étant autant à
» moi qu'à vous-même. Je vous
» remercie d'avoir executé ce
» dont je vous ai prié, & je
» vous prie encore de m'envoyer
» au plûtôt un écrivain Grec,
» car je perds beaucoup de temps
» à copier mes Traitez, & mes
» Commentaires. Ayez soin de
» vôtre santé ; afin que nous
» puissions dogmatiser ensemble.
» Je vous recommande Anthe-
» nis. Adieu.

Nous avons encore dans les Epîtres de Ciceron plusieurs lettres que ce fils bien-aimé écrivoit à son pere & à Tyron, lequel étant le Secretaire de ce sçavant Orateur, ne les a pas jugées indignes d'être placées dans ses ouvrages ; aussi sont-elles pleines de prudence, de douceur, de generosité, d'éloquence, & d'un stile véritablement Ciceronien. On y voit le portrait fidelle de son esprit & de ses mœurs ; & quand on ne s'en raporteroit pas à ces témoignages, Leonide, Herode, Messala & les plus illustres amis de cette famille, en rendoient des témoignages éclatans au Sénat & à son pere, qui de son côté recevoit des lettres de ce cher fils, lesquelles, quoique négligées & pleines de ratures, à

Ad Attic. L. 15. Ep. 16.

cause de l'aplication qu'il donnoit à ses études, étoient si sçavantes, si éloquentes, dans un stile si naturel & si aisé, qu'il les lisoit toutes dans les assemblées des sçavants, & souvent même dans le Sénat. Charmé qu'il étoit de ses progrez dans les sciences, de sa soûmission aux ordres paternels, & de son œconomie dans la dépense qu'il étoit obligé de faire pour soûtenir sa qualité, & sçachant qu'un pere ne doit rien épargner pour faire valoir les bonnes inclinations d'un jeune homme, pour le mettre en belle passe dans le monde, & que l'avarice des peres à entretenir leurs enfans d'une maniere indigne de leur naissance, est souvent cause des mauvaises préventions qu'on prend pour eux dans leur jeu-

nesse, & qui fait tort ensuite à toute leur vie, il envoya à son fils des lettres de crédit à discretion, sur les fermiers qui dépendoient de lui, & sur les receveurs des tributs publics. Ce n'est pas que dans les commencemens il ne lui tinst judicieusement la bride, & qu'il ne s'informât adroitement de l'usage qu'il faisoit de ce qui lui étoit accordé pour ses menus plaisirs: mais s'étant aperçû dans la suite qu'il ne lui donnoit pas suffisamment d'extraordinaire, par des lettres trés-sages & trés-soûmises qu'il écrivoit à Tyron, dans lesquelles il lui mandoit sans se plaindre & sans en avoir rien mandé à ce cher pere, qu'il ne lui avoit rien donné du tout l'an passé; il fut plus liberal dans la suite à son

L. 15. ad Attic. Ep. 14.

égard, & le mit sur le pié de faire autant de dépense à Athenes, qu'en faisoient Accidius, Messala & les autres jeunes Romains les plus riches & les plus qualifiez, qui étoient avec lui; lui donnant autant en Grece, qu'il lui auroit donné à Rome, s'il avoit tenu sa table, son équipage & sa maison, & lui augmentant ses pensions & son équipage dans l'année qu'il se préparoit à l'aller voir.

Ce tendre pere ayant pris congé d'Hyrcius & de Pança, Consuls désignez pour l'année prochaine, arriva le premier jour de Juillet à Pompeyane, l'une de ses maisons de campagne, à douze mille de Naples, prés de Nole. Cependant son départ n'étoit pas sans inquiétude. Il se repro-

choit d'abandonner ses amis dans les tems les plus fâcheux. Il consideroit qu'un voyage par mer étoit extremement pénible, & ne s'accordoit guere avec son âge & sa dignité; qu'il quittoit le repos & la tranquilité qu'il avoit preferée aux plus grands emplois, & qu'un tems qu'il auroit pû passer agréablement dans ses terres, il l'alloit passer dans les fatigues d'un long voyage; mais jugeant d'un autre côté combien ce voyage seroit utile à son cher fils, & qu'il pourroit même être avantageux à ses amis, qu'il se proposoit de revoir à Rome dans le mois de Janvier prochain, il s'embarqua sans plus balancer, & acheva dans son voyage plusieurs Traitez de Philosophie & de morale qu'il

L. 16. ad Attic. Ep. 3.

avoit commencez dans sa solitude : il fit aussi un traité sur la gloire & un autre sur le destin, qu'il envoya à Atticus par Herodote, ainsi que les Topiques qu'il adressa à Trebonius. De Pompeyane, il vint à Putaolane, de-là à Mésibe, où il trouva Quintus Ciceron son neveu, qu'il presenta à Brutus & à Cassius ; car ce jeune homme étoit extrêmement changé d'humeur. Il avoit quitté le parti d'Antoine, & s'étoit rendu auprés de Brutus aussi ardent pour les interêts de la République qu'il leur avoit été contraire. On a beau dire, quelque mauvais temperamment qu'on rencontre, une bonne éducation n'est jamais perduë, & si les emportemens de la jeunesse semblent par fois l'étouffer, il en

L. 15. ad Attic. Ep. 21. 22.

L. 16. ad Attic. Ep. 5. 11.

reste toujours quelques étincelles qui se rallument dans un âge plus mûr, par les exhortations des gens de bien, ou par des réflexions plus tranquilles. Quintus Ciceron fit esperer par toutes ses démarches & par ses discours qu'il alloit suivre les traces de Caton ; son oncle même en fut si persuadé aprés plusieurs conferences, qu'il manda à Atticus que son neveu se rendroit bientôt digne de toute leur amitié. En effet, il n'est pas extraordinaire qu'un esprit vif qui s'est porté dans ses premieres fougues à de fâcheuses extrêmitez, aprés avoir reconnu sa faute, marche encore à plus grands pas dans la bonne voye.

Ciceron laissant son neveu sous la sage conduite de Brutus & de Cassius, qui se prépa-

roient à faire la guerre aux nouveaux tyrans de la République, arriva à Vibonne, & de-là à Syracuse. Il n'étoit que trés peu avancé en mer, lorsque le vent le contraignit de retourner en arriere, & l'ayant porté sur le promontoire de Rheges, apelé *Pierre Grise*, il ne fit pas trois cens stades qu'il fut rejetté par un vent violent du Sud sur le même promontoire. Là, forcé d'attendre un bon vent, les principaux habitans de Rhege, entre lesquels il y en avoit qui venoient de Rome, lui dirent pour bonnes nouvelles qu'Antoine ayant chassé tous ses mauvais conseillers, se préparoit à comparoître au Sénat, & que tous les Sénateurs & le peuple soûpiroient aprés le retour de Ciceron, pour ména-

ger cet accommodement. Atticus même lui conseilla par ses lettres de revenir à Rome. C'en est assez ; les besoins de la République & les vents contraires lui firent donc quitter le dessein d'aller trouver son cher fils. Et peut-on en cela l'accuser d'irrésolution, ou d'inconstance ? Sa Patrie a besoin de lui, il ne la quitta qu'avec promesse d'y retourner quand elle le rapelleroit ; il en entend les cris ; les vents & les rames ne peuvent le porter assez vîte à Rome au gré de ses desirs.

L. 16. ad Attic. Ep. 7.

Ciceron retourna donc à Rome, où il fut reçû avec applaudissement de tous les bons Citoyens & du peuple, qui allerent bien loin au devant de lui, & qui l'accompagnerent avec des acclamations

de joye jusqu'à sa maison. Antoine assembla le Sénat le lendemain, & le fit particulierement prier de s'y trouver: mais ses amis l'ayant averti d'une embuche qu'on lui avoit dressée, il se mit au lit, & feignit une maladie de fatigue pour s'en exempter. Antoine fut irrité de ce que ce soupçon tomboit sur lui. Il commanda à des soldats de l'amener de quelque façon que ce fût, & de mettre le feu à sa maison s'il résistoit: mais des amis communs lui firent révoquer cet ordre cruel. Le lendemain, Ciceron ayant donné ordre à sa sureté, fit assembler le Sénat à son tour, & y manda Antoine, qu'on trouva faisant travailler des ouvriers dans sa maison, & qui répondit avec mépris qu'il s'y trouveroit, ce qu'il

qu'il ne fit pourtant pas. L'Orateur Romain s'y plaignit hautement de la conduite d'Antoine, & dit avec fermeté son sentiment sur ce qui s'étoit passé dans les sept mois qui avoient suivi le meurtre de Cesar, exhorta le Senat & le peuple à le délivrer de la tyrannie, leur protestant qu'il sacrifieroit toûjours ses veilles, son travail & sa vie à la République, & fit contre Antoine, à diverses reprises ces fulminantes déclamations, qu'il appela *Philippiques*; parce que Demosthene en avoit fait de semblables contre Philippe. La plume de Ciceron n'étoit pas entierement occupée à faire la guerre à Antoine, & quelques affaires que ce Citoyen rebelle lui suscitât, il trouva le temps de revoir, de

corriger & d'augmenter le livre des Offices qu'il avoit envoyé à son fils l'Eté précedent; il le lui renvoya donc une seconde fois avec les augmentations qu'il y avoit faites, & lui dit sur la fin du troisiéme livre, en
„ le lui renvoyant. „ Je vous
„ ai fait un present, mon fils,
„ & quelque grand que je l'es-
„ time, il n'aura de mérite à
„ vôtre égard, que suivant la
„ maniere dont vous le recevrez;
„ cependant je vous prie de
„ mettre ces trois livres au nom-
„ bre des Comentaires de Cra-
„ tippe, comme des nouveaux
„ hôtes qui ne vous sont pas
„ indiferents. Heureux, si j'a-
„ vois pû aller vous voir à Athe-
„ nes! & si ma Patrie ne m'a-
„ voit pas appelé par ses cris,
„ lorsque j'étois en chemin. Ma
„ voix qui vous est chere, au-

roit alors été jointe aux volu- «
mes, & leur auroit donné de «
la force : mais puiſque les deſ- «
tins ne l'ont pas voulu, don- «
nez à leur lecture autant de «
tems que vous pourrez : c'eſt «
beaucoup dire ; puiſque ſi cela «
eſt, vous leur en donnerez au- «
tant que vous voudrez : & ſi «
ce genre d'étude vous donne «
quelque plaiſir, j'eſpere que je «
l'augmenterai dans peu de «
jours par ma preſence : que ſi «
mes eſperances ſont encore «
trompées, j'adoucirai du moins «
la rigueur de cette abſence «
par mes lettres. Adieu. «

Ces livres des Offices furent apparemment les derniers traitez de Philoſophie que Ciceron fit pour ſon fils, les laiſſant non-ſeulement à ce cher fils : mais à la poſterité, comme un Teſtament qui nous a donné

le premier droit d'entrer dans l'heritage de la Philosophie Latine, qui nous a été ouverte par Ciceron ; car la persecution ne lui laissa depuis aucun repos jusqu'à sa mort, non qu'il n'eût écrit auparavant en divers temps pour l'instruction de son fils plusieurs autres livres qu'on trouve encore dans ses œuvres, les proportionnant toûjours aux differens âges, ou aux divers états où ce jeune homme se trouvoit. Ensorte, qu'ayant toûjours des enseignemens conformes à sa portée, à son âge & à son état, qui lui venoient d'une main si chere, & qui étoient composez exprés pour lui, il les étudioit avec plaisir, les méditoit avec goût, & les mettoit en pratique avec succez.

Plutar. in vit. Cicero.

Ce fut environ dans ce

tems-là que le jeune Cesar ſurnommé Octave, & qui fut enſuite Empereur ſous le nom d'Auguſte, fils de la niece de Jules Ceſar, & qu'il avoit adopté & fait par ſon Teſtament legataire univerſel de tous ſes biens, vint d'Apollonie pour recüeillir cette ſucceſſion, de laquelle Antoine s'étoit aproprié deux millions cinq cens mille écus, dont Octave lui demanda la reſtitution. Il n'avoit alors que dix-huit ans, & il obtint de Ciceron par ſes aſſiduitez, & ſes prieres qu'il le ſerviroit dans ce procez de ſon éloquence & de ſon crédit, tant envers le Sénat qu'auprés du peuple, & lui promit en récompenſe de l'aſſiſter de ſes armes & de ſon bien ; car il tenoit déja à ſa paye bon nombre de

Plutar. in vit. Caſar. Aug.

vieux soldats, qui avoient servi sous Jules Cesar, & qui l'aimoient en mémoire de cet illustre deffunt. Brutus désaprouva fort cette union par ses lettres, & manda à Ciceron, que la haine qu'il portoit à Antoine l'avoit fait soûmettre à un enfant, & qu'il cherchoit moins en cela de rendre la liberté à la République qu'à se donner un maître doux & benin. Les reproches d'un ami sincere & judicieux sont de véritables témoignages d'amitié, & cela n'empêcha pas que le sage Brutus n'emmenât avec lui en Macedoine le fils de ce grand homme, qu'il vit à Athenes avec admiration: mais avant que de parler de ce voyage, & de toutes les actions heroïques par lesquelles le fils du grand Ciceron

L. Epist. ad Brutũ, Epist. 16. 17.

ſe ſignala, il faut pour plus de clarté reprendre les choſes d'un peu plus haut.

Brutus & Caſſius étoient ſortis de Rome, comme nous avons dit, à la mi-Mars, par la crainte d'Antoine & de ceux qui tenoient le parti de Jules Ceſar. Ils avoient quitté l'Italie, & avoient été reçûs avec honneur à Athenes. Brutus écoutoit les leçons de Philoſophie de Theomneſte Academicien, & de Cratippe maître du fils de Ciceron, & lors qu'il ſembloit s'appliquer entierement à cette étude, elle ne lui ſervoit que de prétexte pour couvrir ſes grands deſſeins. Tout ſon eſprit étoit occupé des faits de la guerre, & ne fréquentoit les écoles & les aſſemblées, que pour avoir plus de commodi-

Plut. in vit. Brut.

té & plus de loisir d'attirer à son parti ceux qu'il croyoit lui pouvoir être utiles, & pour prendre avant que d'éclater de justes mesures avec ses amis. Il en avoit presque dans toutes les villes, qui lui donnoient avis de tout ce qui s'y passoit, & principalement à Rome. Herostrate qu'il avoit envoyé en Macedoine fait entrer à force d'argent & de promesses les principaux de cette Province dans son parti, & leur persuade de se laisser conduire à la prudence de Brutus pour se délivrer de la tyrannie. Ce grand homme assuré de cette Province engagea dans son parti toute la noblesse Romaine qui se trouva alors dans Athenes, entre lesquels étoit M. Ciceron, sçachant qu'il avoit toute la va-
leur

leur & toute la capacité néceſſaires pour executer un grand deſſein, & ſur tout ayant connu par divers entretiens que ſa haine étoit implacable contre les tyrans, il le fit le confident de ſes projets, le compagnon de ſa fortune, & le General de ſon armée, dit Plutarque. Hortenſe Préteur de la Macedoine la livra à Brutus, il y fit une grande levée de ſoldats, il ſe rendit enſuite maître de toute la Grece: il enleva ou défit des troupes qu'Antiſtée commandoit pour Antoine; les armes qu'il envoyoit à la ville de Demetriade furent auſſi enlevées; cinq cent Cavaliers que Cinna conduiſoit dans l'Aſie, par l'ordre de Dolabella, ayant été arrêtez au paſſage, furent contraints de ſe mettre

à la solde de Brutus ; il rappelle les restes de l'armée de Pompée, qui étoient dispersez dans la Thessalie ; & les principaux de toutes les villes des environs, avec ce qu'ils avoient de troupes, se rangent sous ses étendars ; ceux d'Apollonie viennent lui offrir leurs personnes & leurs biens ; & les chefs de certaines Provinces qu'il avoit fait gagner par argent, apportent à Brutus non-seulement ce qu'ils ont reçû de lui : mais encore ce qu'ils possedent, pour avoir l'honneur de contribuer à ses genereux desseins : de sorte qu'il composa une armée nombreuse en trés-peu de temps, & l'ayant assemblée dans un même lieu, il les harangua, & leur fit entendre qu'il ne combattoit que pour la liberté des peuples ; fit de

grandes liberalitez aux soldats, nomma les Officiers, fit M. Ciceron General de la Cavalerie, leur inspira l'envie & l'esperance de faire de grandes choses, & leur assigna en attendant differens quartiers d'hyver, sans que personne fist la moindre plainte.

Ciceron qui recouvra toute son autorité dans le Sénat, fit bannir Antoine, qui se mit à la tête d'une armée qu'il s'étoit amassée de longue main. Hirtius & Pança furent envoyez contre ce rebelle, pendant que Ciceron employoit tout son crédit, pour élever le jeune Octave Cesar au plus haut degré d'honneur : le Sénat lui ordonne des Huissiers, pour porter devant lui les Haches, les Faisceaux & les autres ornements de Préteur. Antoine

perdit la bataille : mais les deux Conſuls, Hirtius & Pança, y furent tuez, & leurs armées ſe donnerent à Octave Ceſar, malgré les défenſes du Sénat, qui s'apperçut, mais trop tard, que ce jeune homme s'agrandiſſoit trop. Cependant comme Rome entiere deſtinoit le Conſulat à Ciceron, Octave Ceſar qui étoit l'homme du monde le plus inſinuant & le plus adroit à faire ſes brigues, fit prier Ciceron par ſes amis, de faire enſorte qu'ils fuſſent tous deux élûs Conſuls, repreſentant à Ciceron avec des termes flateurs & toûjours pleins de loüanges, qu'il auroit la puiſſance entiere ; que pour lui il ne demandoit qu'à travailler pour la République, & que pendant qu'il ſe ſignaleroit au loin par les armes,

Ciceron gouverneroit seul la République, & lui envoyeroit ses ordres, qu'il feroit toujours gloire d'executer ponctuellement. Le bon Ciceron fut pris par son foible; tous les grands hommes ont le leur, il ne s'agit que de le trouver pour s'en rendre maître; il se donna un Souverain, en croyant ne se donner qu'un subalterne, ou tout au plus un compagnon. Il le fit Consul à vingt ans, contre toutes les Loix, ainsi que lui reproche Brutus; car il vit bien que Ciceron se flattoit d'une vaine esperance sur la grandeur future de ce jeune ambitieux; & quoi qu'il l'appelât publiquement son pere, & le reconnût par tout pour son bienfaicteur, avec beaucoup de loüanges & d'actions de

Plutar. in vit. Cæsar. Aug.

grace : cependant Brutus disoit, qu'il ne falloit point se fier aux enfans, & qu'ils faisoient toûjours le contraire de ce qu'ils avoient promis ; & il ne se trompa pas.

Les ambitieux mettant tout à profit, ils tirent un double avantage des fautes qu'un politique fait en leur faveur, & jugent de la foiblesse qu'il peut avoir pour les autres, par la foiblesse qu'il a euë pour eux. Depuis que Ciceron eut imprudemment élevé Octave, Octave n'écouta plus ses conseils que comme ceux d'un vieillard caduque, & ne songeant qu'à satisfaire son ambition, il ne prenoit d'avis que de ceux qui la flattoient davantage ; & ceux-là étoient presque tous jaloux de la gloire ou ennemis de la personne

de Ciceron. Si le Sénat témoignoit de l'impatience sur l'indépendance qu'Octave affectoit ; si les Préteurs résistoient parfois à ses entreprises, les flatteurs d'Octave faisoient Ciceron cause, ou au moins garant de tous ses mauvais succez ; & parce que servir un ambitieux, c'est le rendre ingrat, à moins que de remplir aveuglement toute son avidité, on fait Ciceron coupable dans l'esprit d'Octave, de ce qu'il ne l'éleve pas à la souveraineté, aprés avoir eu la condescendence de l'élever jusqu'au Consulat. Un scelerat appelé Segulius, rapporta à Octave que M. T. Ciceron étoit irrité de son indifference, & qu'il avoit dit dans son dépit, qu'on déplaceroit aussi aisément un enfant qu'on l'a-

voit placé. Et c'est Brutus même qui donne avis de ce mauvais rapport à Ciceron. Octave craignant que Ciceron ne fist enforte auprés du Sénat de lui ôter le commandement de l'armée, se ligua avec Antoine; souvent les précautions que prennent les plus sages pour éviter un danger les y précipitent; Ciceron avoit regardé Octave comme un rampart contre Antoine, & Octave se joint à Antoine, pour oprimer Ciceron. Le plus ingrat s'associe avec le plus scelerat des hommes, & se sert contre ses bienfaicteurs de l'armée qu'ils lui ont confiée, pour les perdre, & les deux tyrans associent Lepide à leur tyrannie. Alors seulement alors Ciceron ouvre les yeux que la vieillesse lui tenoit à

Epist. famil. L. 11. Ep. 10.

demi fermez ; il reconnoît que sa trop grande facilité seroit cause de la perte de la République, & de la sienne.

Pendant que ces choses se passoient à Rome, Lentulus ami de Ciceron apporta à son fils des lettres de ce cher pere ; quand il eut vû Brutus dans son camp, il manda à son ami qu'il n'avoit pû voir son fils, parce qu'il étoit avec sa Cavalerie dans un quartier d'hyver bien éloigné, & qui l'auroit trop détourné de sa route ; qu'il étoit dans une trés-haute réputation, & digne enfin d'un tel pere. Ce que Lentulus assure avoir appris de la voix publique, & de la bouche même de Brutus ; qu'il n'étoit pas plus oisif en quartier d'hyver qu'en campagne ouverte, qu'il faisoit *L. 12 Epist. 14.*

toûjours quelque projet digne d'un General le plus experimenté ; que sans cesse à cheval, il tenoit toûjours ses troupes en haléne, & leur faisoit faire si fréquemment tous les exercices, que le soldat n'avoit pas le temps d'être oisif, & se perfectionnoit de plus en plus dans l'art militaire. On disoit que ce General n'étoit pas plus fatigué de ses armes, quoi qu'elles fussent fort pesantes, que de son corps ; que si elles l'avoient quelquefois meurtri ou écorché, les calus qui s'étoient formez sur ses blessures avoient endurci sa chair, tant il est vray que le mépris de la douleur est le remede le plus sûr à la douleur même. Toûjours à cheval ; toûjours armé ; il portoit son armure aussi aisément que

ſes habits ; l'habitude aux fardeaux, & aux exercices les plus pénibles nous donnant pour agir une facilité, qui doit être jointe à la grandeur d'ame, & à l'intrepidité de cœur ; car on ne doit jamais eſperer qu'un homme élevé délicatement dans ſa jeuneſſe, qui gémit ſous le poids de ſes armes, & que la moindre fatigue abbat, quelque valeur & quelque prudence qu'il ait dans la guerre, puiſſe entreprendre les travaux, & vaincre les obſtacles dont il faut triompher, avant que de mettre en œuvre ſa valeur & ſa conduite contre ſes ennemis. C'eſt ainſi que les Romains ſe ſont rendus les maîtres de l'univers ; c'eſt ainſi que M. Ciceron ſe comportoit dans l'armée de Brutus, qui écri- *L. ad Brutum, Ep. 4.*

vit sur ce sujet à son pere des lettres qui faisoient un éloge éclatant de ce guerrier, & qui furent lûës en plein Sénat. Voici l'extrait d'une, dont il ne nous reste que des fragmens.

Brutus à Ciceron, de Corrachium.

In additione Epist. ad Bru. Epist 3.

„ CICERON vôtre fils se „ signale de plus en plus dans „ le grand art de la guerre. Il „ nous donne chaque jour des „ marques de la force & de la „ pénétration de son esprit, de „ sa vigueur & de son infatiga„ bilité dans les travaux guer„ riers, de la grandeur de son „ courage, & de son intrepidi„ té dans les dangers, & de „ toutes les vertus qui forment

les plus grands hommes ; il ne perd jamais de vûë les grands exemples que vous lui donnez ; & quoique toute l'estime que je fais de son mérite, & toute la tendresse que j'ay pour lui, ne puisse rien ajoûter à vôtre affection paternelle, je suis obligé de vous rendre ce témoignage en sa faveur ; afin que vous soyez persuadé pour l'avenir qu'il remplira dignement la gloire de vôtre nom, & qu'il soûtiendra avec éclat & augmentera, s'il le peut, les honneurs que vous recevez comme pere de la patrie. Brutus aprés Caton étoit de tous les Romains le plus austere & le moins prodigue d'encens : mais il estimoit la vertu par tout où elle se trouvoit, & detestoit le vice jusques sur le Trône ; ainsi ses loüanges n'é-

toient pas suspectes, & la moindre approbation de sa bouche valoit mieux que tous les éloges des panegyristes de profession. Il eut avis qu'Antoine alloit en Grece, & qu'il vouloit se mettre à la tête des troupes que Gabinius commandoit à Epidamne & à Apollonie. Brutus ne perdit point de tems pour parer ce coup; il marcha vers Epidamne, pour prévenir Antoine. M. Ciceron l'accompagna avec plusieurs Regimens de sa Cavalerie; les chemins étoient trés-difficiles; les néges les rendoient impraticables; cependant ils arriverent avec tant de diligence & de secret, qui sont les moyens absolument nécessaires pour faire réüssir de grands desseins, qu'encore que cette ville eût

pris l'alarme, & se fût résoluë à se bien deffendre, d'abord que M. Ciceron eut parlementé avec les principaux, qu'il leur eut fait connoître que le sage Brutus ne venoit point chez eux comme ennemi, pour les saccager : mais comme ami pour les deffendre contre les tyrans de la République ; qu'il les eut fait souvenir que Ciceron son pere leur avoit souvent servi d'Avocat & de protecteur auprés du Sénat & du peuple, & qu'ils avoient reçû plusieurs bienfaits de la République, du salut de laquelle il s'agissoit à present ; ces habitans ouvrirent leurs portes avec joye, donnerent toute sorte de rafraîchissemens & de secours aux troupes de Brutus, firent des honneurs infinis à M. Ciceron, & lui ju-

Vide Vallembertum in vit. Cic. filii.

rerent qu'ils ſacrifieroient leurs biens & leurs vies pour lui. Enſorte que Brutus incorpore dans ſon armée les troupes de Gabinius, qui ne fit pas la moindre réſiſtance à le ſuivre, ainſi que la garniſon d'Epidamne ; y en établit une autre, dont il étoit ſûr, marche au-devant d'Antoine, & envoye de fidelles eſpions dans ſon armée, pour lui rendre compte de tout ce qui s'y paſſeroit.

Il n'en étoit pas de même d'Antoine, quoique trés-brave homme de ſa perſonne, & quoique Général trés-agréable aux ſoldats: c'étoit un de ces guerriers ſenſuels, qui font marcher pour leurs équipages des eſcadrons entiers de fourgons, de chariots, & de mulets, chargez de tout ce que le luxe & la volupté leur pouroit

roit fournir dans leurs Palais, & qui ont beſoin de la moitié d'une armée pour les eſcorter. Il trouva de continuels obſtacles ſur ſon paſſage; ſes ſoldats manquoient par tout de vivres, quand il faiſoit des feſtins, & ſes équipages conſommant tous les fourages, ſa Cavalerie étoit dans une diſette qui la faiſoit beaucoup ſouffrir. Il croyoit trouver des rafraîchiſſemens dans Apollonie, & eſperoit fortifier ſon armée des troupes qui y étoient en quartier d'hyver: mais il reconnut avec douleur, quand il en fut proche, que Brutus avoit eu plus de vigilance que lui, & étoit le maître de tout. Cependant ayant reçû un petit ſecours étranger, il s'achemina vers Butrole, dans le deſſein de

s'emparer des Provinces de l'Epire, qui n'avoient pas encore été sollicitées par Brutus. Ses espions lui en donnerent aussi-tôt avis. Il partage son armée en deux corps. Il donne le commandement de l'un à Ciceron, avec ordre d'occuper tous les environs de Byllide; & lui, à la tête de l'autre corps, s'en va vers Butrole, pour faire tête aux ennemis, qui assembloient toutes leurs troupes de ce côté-là. Cependant, soit qu'Antoine eût eu avis de la marche de Brutus: soit que Ciceron eût adroitement caché la sienne vers Byllide, & qu'Antoine crût ces places dégarnies, il commanda à la moitié de ses troupes de marcher vers Butrole, & s'achemina avec la meilleure partie de

ſon armée vers Byllide, eſperant de ne point trouver de réſiſtance dans l'Epire, & de ſe rendre en peu de tems maître de la Macedoine.

Brutus ne s'étonne point de ce changement de marche, perſuadé que M. Ciceron étoit bon pour vaincre Antoine; & attendant avec confiance aux environs de Butrole l'occaſion d'attaquer les ennemis. Auſſi n'en laiſſa-t-il échaper aucune. Tantôt avantageuſement poſté, il les défait dans des défilez; tantôt il les ſurprend fatiguez dans des haltes, où ils ont mis bas les armes; tantôt il les prend en queüe, & tantôt en flanc; deſorte qu'étant toûjours maître du terrain & des meilleurs poſtes, il taille en pieces les trois meilleurs bataillons; le

reste des troupes s'étant enfui vers Antoine, qui de son côté réüssit encore moins contre Ciceron; car étant arrivé le premier à Byllide avec son corps d'armée, il s'empara des hauteurs & des postes les plus avantageux par où Antoine devoit passer; il ne lui laissa que des chemins étroits & difficiles, & aprés les avoir bien harcelez dans leur route, il rangea son armée en bataille dans le lieu qu'il avoit choisi; il les harangua avec beaucoup d'éloquence, les faisant souvenir des crimes & des excez qu'Antoine & ceux de son parti avoient commis contre la République; leur exposant qu'ils viennent encore à main armée pour enlever à Brutus la Macedoine, qui lui avoit été donnée autrefois par

le Sénat : mais que l'injuste guerre qu'ils entreprennent est moins contre Brutus que contre leur propre patrie, & qu'ils cherchent plûtôt à opprimer Rome, qu'à soûmettre ce païs. Ainsi donc, mes chers compagnons, ajoûta-t-il, si vous voulez conserver les biens dont vous joüissez, chassez-les de dedessus vos terres, il vous est facile : Voulez-vous acquerir de nouvelles richesses ? Il vous apportent les trésors de la République qu'ils ont pillez : mais je suis persuadé, que l'affection que vous avez toûjours eûë pour mon pere, dont Brutus est l'ami particulier ; vôtre estime pour ce même Brutus, & vôtre zele inviolable pour la République, sont les seuls motifs qui vous engagent dans cette guerre, & vous excitent

à vaincre les tyrans de la patrie, & les ennemis des gens de bien. Montrez donc dans cette bataille l'ancienne valeur qui vous a signalez sous tant de glorieux chefs. Nous haïssons tous la tyrannie de nos ennemis ; nous aimons tous la liberté ; c'est pour elle, c'est contr'eux que nous combattons. Pour elle, & contr'eux nos peres ont donné leurs vies. Pour elle, & contr'eux il n'est point besoin de nous sacrifier aujourd'huy ; il ne faut que vouloir vaincre, & la victoire est à nous. Nous avons l'élite des soldats Romains, qui ne se sont jamais démentis ; nous sommes maîtres des meilleurs postes ; nous défendons la cause approuvée des Dieux : Il ne nous reste qu'à combattre ; la victoire est dans

nos mains, la gloire eſt dans la victoire, & la liberté & les richeſſes ſuivront l'un & l'autre ; au lieu que ſi nous laiſſons échaper cette favorable occaſion, la honte, l'eſclavage, les malheurs, & les maux que trainent aprés eux d'inſolens vainqueurs, nous accableront les premiers, & ſe répandront enſuite ſur nos familles, nos amis & la République.

C'eſt ainſi qu'un auteur Latin fait parler ce Général, auquel on ne répond que par des cris ménaçans contre les ennemis ; le battement des boucliers, le cliquetis des armes, & juſqu'aux hanniſſemens des chevaux, tout demande le combat. On donne le ſignal ; les chefs & les ſoldats volent en bon ordre attaquer l'armée

d'Antoine, qui soûtient vigoureusement ce premier choc; le combat fut long & obstiné: M. Ciceron se trouva par tout, les chevaux les plus vigoureux secondant à peine son ardeur, tantôt il enfonce un bataillon ennemi, tantôt il soûtient un de ses escadrons qui veut plier; tout ce qu'il trouve sous sa main périt; il donne mille coups mortels, & n'en reçoit que de trés-legers. La Cavalerie animée par l'exemple de leur chef, donne à bride abbattuë, force les rangs, passe sur le ventre à tout ce qui se presente; & plus ils sont victorieux, plus ils prennent de cœur, pour rendre leur victoire parfaite. Antoine voyant son armée défaite, perd courage, prend la fuite, le reste de ses troupes ou le
dev an-

devancent, ou le ſuivent en confuſion. M. Ciceron les pourſuit avec vigueur, & les contraint de ſe jetter dans des lieux marecageux, où l'armée que Brutus amenoit au ſecours de ce General, les attaquant pardevant; pendant que Ciceron les chargeoit en queuë; toute l'armée fut taillée en pieces, il n'y eut de ſauvez que ceux qui ſe rendirent à l'un ou à l'autre de ces vainqueurs. Antoine même fut fait priſonnier. Brutus le reçut pendant quelque-tems fort humainement chez lui: mais comme il s'apperçut que cet ingrat tramoit quelque trahiſon, il l'envoya ſous une ſûre garde à Hortenſe en Macedoine. Qui l'eût dit, lorſque M. Ciceron vint au monde ſous le Conſulat de ſon pere

& d'Antoine, que cet enfant étoit destiné pour vanger son pere de l'ingratitude de ce perfide, pour défendre les interêts de la République contre ce rebelle, & pour détruire les redoutables projets que cet ambitieux avoit formez ? C'est ainsi que la fortune se jouë souvent des desseins des hommes, & prend quelquefois plaisir à punir ceux qui usent mal de ses faveurs. Jamais homme n'en fit un si bon usage que M. Ciceron ; clement, aprés la victoire, modeste dans le triomphe ; il ne se servit de l'heureux succez de ses armes que pour attirer par plus de douceur, ceux qui ne s'étoient pas encore rendus à Brutus. Cette défaite fit tant de bruit par toute la Grece, que presque toutes les Provinces en-

voyerent des Ambaſſadeurs à Brutus ; lui offrirent des ôtages, & lui promirent obéïſſance & fidelité en toutes choſes. La légion que L. Piſon commandoit comme Lieutenant d'Antoine, charmée de la valeur de Ciceron, vint ſe rendre à lui, & les troupes qu'Antoine avoit laiſſées aux environs d'Apollonie & autres lieux, ſuivirent cette légion. Quelques jours enſuite, M. Ciceron avec ſa Cavalerie fut envoyé en Macedoine : Brutus reſtant dans ſon camp, où il s'étoit retiré aprés la défaite d'Antoine, eut avis que des partiſans de Dolabella & d'autres troupes ennemies faiſoient quelque mouvement, il fit revenir M. Ciceron de la Macedoine avec ſa Cavalerie, par la Theſſalie ;

Dans la baſſe Gandavie.

Ambratiam.

Epiſt. 4. idib Maii

car il ne jugeoit pas à propos que ce General s'éloignât beaucoup des frontieres de la Macedoine, qui n'étoit pas encore tout-à-fait paisible. M. Ciceron ayant donc parcouru l'Epire & l'Illirie, réduisit entierement ces deux Provinces sous l'obéïssance de Brutus; tantôt par la force des armes; tantôt par ses éloquentes persuasions; tantôt par ses intrigues secrettes; & toûjours si sagement & si heureusement tout ensemble, que sa réputation & sa gloire s'augmenterent tous les jours, & qu'il ne lui restoit plus rien à souhaiter que de retourner en sa patrie, pour joüir des embrassements de son pere, & des honneurs du triomphe qui lui étoit dû: mais de même que les calamitez des guerres civiles avoient em-

pêché le triomphe de ce cher pere à son retour d'Asie ; ainsi des calamnitez plus grandes encore, la multitude des proscrits, la cruauté du triumvirat, ne lui permirent pas de joüir des honneurs du triomphe : mais le séjour qu'il fit dans l'Ambracie furent pour lui de nouveaux triomphes; car toûjours veillant, & ayant des espions & des amis dans toutes les Provinces des environs, aussi-tôt qu'il aprenoit que quelqu'un du parti de Dolabella étoit en Asie, ou que quelqu'autre ennemi secret étoit en Grece, il y couroit avec un camp volant, & rendoit les entreprises des ennemis inutiles. De sorte que toute la Grece jusqu'en Illirie, fut entierement soûmise à Brutus en trés-peu de tems par sa valeur.

Le Sénat aprit ses grands exploits avec admiration : mais ce qu'il trouvoit de plus admirable, c'est que Brutus sans aucun secours que sa prudence, eût pû si promptement lever un corps d'armée dans un tems de division, & purger la Grece des ennemis de la République en moins de trois mois. Cette guerre ainsi achevée, Brutus résolut d'aller en Asie, pour secourir Cassius qui étoit fort pressé ; car Dolabella qui étoit déclaré ennemi de la République, ayant fait assassiner à Smirne Trebonius, qui étoit Gouverneur de la Syrie, & s'étant emparé de Laodicée & de plusieurs autres villes de Syrie, pressoit vivement Lentulus & Cassius. M. Ciceron étoit encore en Ambracie, lorsque

Brutus lui envoya des lettres de son pere, qui lui mandoit qu'étant arrivé de terribles changemens à Rome, il falloit que Brutus vinst en Italie, ou du moins qu'il y envoyât Ciceron son fils, qu'il vouloit faire recevoir dans la compagnie des Augures, dont étoit Brutus; parce qu'encore qu'il crût bien, disoit-il, qu'on auroit égard aux recommandations de Brutus quoiqu'éloigné; cependant sa presence applaniroit toutes les difficultez, & obtiendroit plus promptement les suffrages: le peuple qui ne se conduit souvent que par la presence de l'objet, ayant honte de refuser en face un aussi illustre vainqueur. Brutus en envoyant ces lettres à Ciceron, lui manda de se trouver à Heraclée qui est sur les con-

L. ad M. Brut. Epist. 5.

L. ad Brut. Epist. 6.

fins de la Macedoine, pour déliberer ce qu'ils feroient là-dessus. Comme ils ne jugerent pas trop sûr de retirer encore leur armée de Grece, Brutus résolut d'envoyer à Rome M. Ciceron, lorsque son pere lui envoya de nouveaux Couriers, par lesquels il lui mandoit que s'il étoit parti pour l'Italie, il retournât vers Brutus, & qu'il ne le quittât point, d'autant plus qu'il avoit fait remettre à l'année prochaine l'assemblée des Prêtres & l'élection des Augures, non-seulement en faveur de son fils : mais encore à cause de Domitius, de Caton, de Lentulus, & de Bibulus.

L. ad Brutum Epist. 9. 10. 12. 14. 15.

L. ad Brutum Ep. 14.

Brutus & M. Ciceron partirent donc pour l'Asie, avec une nombreuse & magnifique

armée, & Dolabella étant déja plus de demi vaincu, ils laisserent leur flotte à Cyzique en Bithynie, allerent par terre soûmettre les villes de cette Province, & ils avoient déja fort avancé leurs conquêtes, lors qu'ils apprirent par de nouvelles lettres de M. T. Ciceron, que la République étoit dans un trés-grand danger, & que tout étoit desesperé; à moins que Brutus ne vinst promptement à son secours avec son armée, & avec celle de Cassius. Et pour faire connoître en peu de mots ce mal dans son principe, il faut se souvenir qu'Antoine avoit été fait Consul l'hyver precedent, & qu'assisté de ses deux freres, dont l'un étoit Tribun du peuple, & l'autre Préteur, il renversoit toutes les

L. ad Brutum Ep. 15. *Mense Quintili.*

Loix parmi le peuple, & gouvernoit le Sénat au gré de ses passions, ensorte que la probité, l'innocence, & la verité n'y avoient plus de voix. M. T. Ciceron s'étoit opposé comme nous avons dit à sa tyrannie, & le fit chasser de Rome ; Hirtius & Pança gagnerent contre lui une grande victoire, & y perdirent la vie. Antoine s'enfuït par-delà les Alpes, avec une poignée de soldats : il leva tout ce qu'il put de troupes sur son chemin ; & s'étant fait une armée, il vint trouver Lepide, qui par une perfidie odieuse contre la République, se joignit à lui avec les troupes qu'il commandoit. Ciceron deteste cette perfidie dans plusieurs de ses lettres : M. T. Ciceron fait donner à Octave Cesar l'armée que

Rome entretenoit à grands frais ; Cesar qui ne songeoit qu'à s'élever à la souveraineté, bien loin d'avoir marché contre Antoine, s'étoit associé avec Lepide & lui ; & ce funeste triumvirat augmentoit de jour en jour ses cruautez. Tel est le déplorable sort des Républiques ; dés qu'un homme se sent un peu de mérite, il veut commander à tous ; & celui-là abbattu par un autre, l'autre est renversé par ceux qui le suivent ; l'ambition étant un hidre qui en fait renaître mille. Les Romains peu contens de leurs Rois, crurent que l'Aristocratie étoit le meilleur gouvernement. Ceux qui furent choisis par les grands pour gouverner la populace, y joignirent le gouvernement du peuple, qui

comme le plus nombreux devient bien-tôt le plus fort, & comme le plus impetueux, il se rendit le plus redoutable : mais Silla, Catilina, Marius, tâcherent de se faire souverains; Cesar marchant sur les mêmes traces, & en apparence plus heureux, expia son ambition par son sang : Tout fut en trouble dans la République, jusqu'à ce qu'Octave Cesar surnommé Auguste, au risque d'onze conspirations contre sa vie, établit l'état Monarchique, pour lui & ses successeurs. Les choses étoient en cet état, quand M. T. Ciceron écrivit lettres sur lettres à Brutus & à son fils de venir les secourir : mais il étoit trop tard, & le mal étoit sans remede.

Epist. famil. L. 12. Ep. ad Cassium, &c.

On appelle les légions d'A-

frique & de Sardaigne, elles ne viennent point, la République est épuisée d'argent, & ne peut lever une nouvelle armée ; & comme les Ministres d'Etat, ainsi que les grands esprits ne font point de petites fautes, & que l'élevation où ils se trouvent donne à leurs moindres vertus de grands succez, & à leurs plus legers defauts de funestes suites, le Sénat & le peuple imputoient à M. T. Ciceron tous les malheurs qu'Octave Cesar & ses deux collégues causoient à la République. Brutus en avoit prévû toutes les fâcheuses suites, & ne laissa pas d'être penetré de douleur à ces recits. Il fut long-tems à déliberer avec Cassius & M. Ciceron, s'ils laisseroient l'Asie, qui n'étoit pas encore entierement

foûmise pour courir au secours de la République ; ils craignoient que ces peuples nouvellement domptez ne se servissent de leur absence, & plus encore des troubles de l'Etat, pour secouer le joug ; engageant par là le Sénat en une nouvelle guerre, beaucoup plus difficile que celles qu'ils venoient de terminer ; enfin, Brutus peut-être irrité de ce que M. T. Ciceron avoit favorisé l'ambition du neveu de Cesar, dont il avoit lui-même reprimé la tyrannie en le massacrant en plein Sénat, consulta trop long-tems sur une maladie qui étant extrême, demandoit les plus prompts & les plus forts remedes, car il étoit de la saine politique de courir au mal le plus pressant : mais il le voulut trop tard ;

les trois tyrans étoient les maîtres de tout ; ils s'aſſemblerent à Boulogne, où ils délibererent ſur la mort de tous les Sénateurs, & des plus gens de bien d'entre le peuple ; ils firent un rôle de tous ceux qu'ils devoient faire mourir, qui contenoit plus de trois cens perſonnes : mais ils eurent quelques differens ſur le choix de ces victimes de leur fureur. La haine implacable d'Antoine vouloit qu'on lui immolât les quatre Cicerons ; Lepide étoit de ce ſentiment, & quelque étincelle de reconnoiſſance qui ſe ralluma dans le cœur de Ceſar s'y opoſoit. Lepide ne vouloit pas livrer à la mort ſon frere, qui étoit au nombre des proſcrits ; Antoine en vouloit exempter ſon oncle : mais enfin, aprés trois jours de con-

testations ; c'est beaucoup pour trois tyrans, aussi alterez de sang, ils s'accorderent, & Octave Cesar consentit à la mort des Cicerons ; parce que Lepide y abandonna son propre frere & Antoine son oncle. Quelles horreurs !

M. T. Ciceron étoit alors à Tusculum avec son frere à gémir sur le sort déplorable de la République ; il écrivit mille reproches à Octave Cesar : mais les reproches irritent les ingrats, comme les difficultez les ambitieux. Ce qui faisoit sa plus grande douleur ; c'est que Brutus & son fils étoient hors d'état de les secourir, & que Decim. Brutus qui faisoit toute l'esperance de la République avoit été lâchement assassiné. Les Cicerons ayant appris qu'ils étoient proscrits,

crits, allerent de Tuſculum à Aſſura, qui eſt un lieu proche de la mer, dans le deſſein de s'embarquer, & d'aller trouver Brutus en Macedoine; car la ſeule conſolation que Ciceron recherchoit, étoit de mourir entre les bras de ſon fils : mais le Ciel en avoit autrement ordonné. Il attache ſouvent nôtre chûte au moindre faux pas, & les plus grands hommes doivent d'autant plus prendre garde à toutes leurs actions, que celle qu'on croit la moins importante, décide ſouvent de leur ſort. Ciceron avoit eu trop d'indulgence pour un ambitieux, & cette indulgence le perdit. Il n'avoit alors que ſoixante - trois ans: mais il étoit ſi atenué de chagrins, & ſi accablé de dou-

leurs, qu'il n'étoit plus capable que de gémir, & sa Philosophie sembloit être usée comme son temperamment. Qu'il est aisé à un Pilote de raisonner sur les régles que son Art lui prescrit contre les tempêtes, quand il est tranquille dans sa maison ; jamais son Vaisseau ne doit être submergé ; il a des maneuvres sûres contre les coups de vent les plus inopinez : il montre sur sa carte à naviger jusqu'au moindre ban de sable, tous les écuëils qui peuvent l'arrêter ; mais est-il en pleine mer battu de l'orage, il perd la tramontane en un moment : sa boussole s'ébranle avec son esprit, & l'art de conduire la maneuvre, ainsi que l'experience du pilotage, ne lui sert, ni pour éviter les écueils, ni pour mé-

nager les vents. Jamais homme n'a donné de plus belles régles contre les malheurs de la vie que Ciceron dans sa prosperité ; il semble qu'il défie dans ses écrits les vents, le tonnerre & l'orage de l'ébranler ; & le moindre éclair l'aveugle, le moindre soufle d'un vent contraire l'abbat. En partant pour ce prétendu voyage de Grece,il avoit oublié de prendre de l'argent chez lui ; son frere n'en avoit point du tout: cependant c'est la plus sûre resource dans les malheurs: & quand il ne nous manque pas, que tout le reste manque, ce n'est rien. Il fut résolu que Quintus en iroit chercher a Tusculum, & que M. T. Ciceron l'attendroit en ce lieu-là. Quoique ce voyage dût être trés-court, & que la séparation

ne dût pas être de quatre jours, ces deux freres se séparerent avec une tendresse & une douleur, qui marquoit assez qu'ils ne se reverroient plus.

En effet, Quintus Ciceron ayant rejoint son fils, & tous deux allant sous des habits déguisez trouver M. T. Ciceron avec ce qu'ils avoient pû amasser d'argent, ils furent trahis par un de leurs domestiques, qui les livra aux Satellites d'Antoine : & ce qu'il y eut de plus pitoyable, c'est que le pere & le fils voyant qu'ils ne pouvoient éviter la mort, aprés avoir chacun en particulier vainement offert tout ce qu'il avoit pour sauver la vie de l'autre, le pere qui sembloit avoir droit de partir de ce monde le premier, conjura ces cruels de

Plutar. & Appian.

le faire mourir avant ſon fils, pour lui épargner non la rigueur du ſuplice : mais la douleur de voir mourir celui qu'il avoit toûjours chéri plus que lui-même. Le fils de ſon côté prioit encore avec plus d'inſtance ces barbares de le faire mourir avant ſon pere, & les irritoit même pour précipiter ſur lui toute leur rage : mais ces Miniſtres d'Antoine qui n'étoient pas cruels à moitié, & qui ne pouvoient mieux lui ſignaler ſon zele que par leur fureur, irritez de ce genereux combat qui les devoit attendrir, ſe partagerent pour les faire mourir lentement, & tous deux en même-temps : Enſorte que le pere voyant couler le ſang de ſon fils, lequel en ſerpentant ſur la terre, ſembloit vouloir ſe joindre à ſa ſource,

recevoit la mort de celui à qui il avoit donné la vie, & que le fils ne mouroit pas seulement de sa propre mort: mais encore d'autant de coups qu'on en portoit à son pere; cependant la fureur de ces bourreaux fut trahie par la cruauté de leur artifice, & la lenteur qu'ils apportoient aux suplices du pere & du fils, ne servant qu'à faire mourir l'un & l'autre plus promptement.

Les plus fâcheuses nouvelles trouvent toûjours les plus prompts couriers. Un esclave échappé de ce carnage, & qui sçavoit le rendez-vous de ses maîtres, vint rapporter à M. T. Ciceron la mort tragique de son frere & de son neveu; mais quand une grande douleur a comme assommé l'esprit,

toutes les autres ſont inſenſibles. Ciceron ne pouvant ſe tenir à cheval ni marcher à pied, ne ſçachant à quoi ſe réſoudre, ſe faiſoit porter en litiere d'Aſſura dans la campagne, & de la campagne à Aſſura, où il s'embarqua enfin pour aller trouver ſon fils. Il cingla juſqu'à Circe avec un bon vent : mais cruellement agité de ſes douleurs, il deſcend à terre, reprend une litiere, fait toucher vers Rome, à deſſein d'aller trouver Octave Ceſar, de lui reprocher ſon ingratitude, & de ſe donner la mort à ſes yeux ; à peine avoit-il fait cinq lieuës, que cette fermeté ſe diſſipa : Les païſans qu'il voit dans la campagne l'alarment comme une troupe d'ennemis ; il reprend en hâte le chemin de

Plut ar. in vit. Ciceron.

la mer, se fit porter dans un Vaisseau jusqu'à Cajette, où ayant passé la nuit dans des inquiétudes mortelles, tourmenté au dehors par d'importuns corbeaux qui l'assailloient jusques dans son lit, & au dedans par la crainte d'une mort cruelle, il se remit dans sa litiere, pour être encore conduit vers la mer: alors Lena Popilius Tribun du peuple, qu'Antoine avoit envoyé aprés lui avec une troupe de Gladiateurs, environna sa litiere, qu'il fit aussi-tôt arrêter, peut-être dans l'esperance que ce Popilius, qu'il avoit pendant son autorité sauvé deux fois des supplices que méritoient ses crimes, auroit au moins pitié de ses injustes malheurs: mais un scelerat ne cesse jamais de l'être, & quiconque lui sauve la vie

vie, expose la sienne propre, & celle de tous les gens de bien à sa fureur. L'innocence de Ciceron fut punie, d'avoir laissé ses crimes impunis. Popilius autrefois accusé d'avoir tué son propre pere, assassina le pere commun de la Patrie : à peine ces Satellites eurent-ils parlé, qu'aussi-tôt Ciceron plus mort que vif, presenta à ses bourreaux un visage si défiguré de maigreur, de larmes & de poussiere, & une tête si abbatuë d'ennuis, & de si pitoyables regards, que plusieurs se boucherent les yeux ; de peur de s'attendrir à ce spectacle, pendant que le perfide Herennius coupe la tête & les mains à cet Orateur, autrefois si redoutable, & les porte à Antoine, qui les reçut avec une

cruelle joye, les fait attacher à la tribune des Harangues où Ciceron avoit tant déclamé contre les entreprises de ce tyran, le 7. Décembre l'an de Rome 711. 43. ans avant J. C. la 184 Olimp.

M. Ciceron apprit bien-tôt la cruelle mort de son pere, de son oncle, de son cousin, & de plusieurs autres gens de bien de ses amis. Il en fut accablé de douleur : mais comme les grands cœurs changent leur plus douloureux abbattement en une juste fureur contre les auteurs de leur infortune, il résolut dés-lors d'immoler ces ennemis publics aux mânes de son pere, de ses parens, & de tous les gens de bien. Brutus pour le seconder écrivit à Hortense de faire impitoyablement mourir Caïus

Plutar. in vit. Anton.

L

frere d'Antoine ; car il étoit resté prisonnier, lorsque Antoine s'étoit sauvé de Macedoine ; il manda à Cassius qui étoit en Syrie de le venir trouver ; non, dit-il, pour oprimer nôtre patrie par les étrangers, ou pour nous enrichir dans une guerre éloignée de Rome ; mais pour accabler les tyrans qui l'ont presque détruite. En effet, ces trois grands hommes s'aprocherent le plus promptement qu'ils pûrent de Rome, pour relever cette pauvre République, abbatuë sous le triumvirat : mais ils ne voulurent point laisser d'ennemis derriere eux dans l'Asie ; Ciceron à la tête de sa Cavalerie, commença à subjuguer la Licie : Brutus le joignit avec ses troupes ; il y eut une bataille sanglante, où Naucrate

chef des Lyciens perdit la vie. Xante se confiant dans ses fortifications fut prise & brûlée ; & toutes les villes & les forteresses qui voulurent résister, furent enlevées par force : la ville de Patare se rendit à Brutus. L'ardeur que Ciceron avoit de vanger la mort de son pere, lui faisoit passer sur le ventre à tout ce qui lui resistoit ; afin de pouvoir plus promptement s'approcher des ennemis de l'Etat, pour les combattre : ainsi aprés avoir tiré cent cinquante Talens des Liciens, ils marcherent vers l'Ionie, traitant avec beaucoup de douceur ceux qui se rendoient, & domptant avec autant de valeur ceux qui voulurent résister. Cassius étant venu trouver Brutus à Sardes, Ciceron, Caton, Messala &

tous ſes amis, allerent au devant de lui. L'entrevûë des gens de bien dans les calamitez publiques leur excite plus de douleur que de joye, & quelque conſolation qu'ils euſſent de ſe revoir, on entendit dans leur camp plus de ſoûpirs que d'acclamations.

Ils quitterent tous l'Aſie, dont ils n'avoient plus rien à craindre, & paſſerent en Thrace, où ils apprirent qu'Octave & Antoine venoient avec les vieilles troupes Romaines en ce païs-là pour les attaquer, & qu'ils avoient laiſſé Lepide pour garder Rome. A cette nouvelle, Ciceron fremit d'horreur, & ſentit pourtant une ſecrette joye, de ce que cette marche lui donneroit l'occaſion de combattre plûtôt qu'il ne

pensoit le meurtrier de sa famille & de sa patrie : ils l'attendirent de pied ferme sous Philippe ville de Thrace; dans un lieu fort commode pour donner bataille. L'armée de Brutus étoit composée de huit légions, c'est-à-dire, de prés de cinquante mille hommes de pied, & de prés de six mille chevaux, ausquels étoient jointes les troupes auxiliaires des Galathes. L'armée de Cassius n'étoit en rien inferieure à celle-là; soit pour le nombre des troupes, soit pour l'experience ou la valeur des soldats. Il n'y avoit que sa Cavalerie, qui, quoique trés-bonne, le cédoit à celle de Ciceron, tant pour la bonté & la beauté des armes, que pour la vigueur des chevaux : mais tous avoient une pareille envie de combattre, une même haine contre

leurs ennemis, & une égale confiance en la bonté de leur cause, & en l'assistance de leurs Dieux. Ils en eurent même d'abord un préjugé bien favorable ; car l'armée de Brutus avantageusement postée, avoit engagé par quelques escarmouches l'armée d'Octave Cesar dans des défilez trés-incommodes, & ses troupes trop avancées auroient été prises ou taillées en pieces, si Antoine n'étoit venu avec une vitesse incroyable à leur secours, & n'avoit en combattant vigoureusement donné à l'armée d'Octave & à la sienne même, qui étoit vivement poussée par les soldats de Brutus, le loisir de faire une favorable retraite.

Deux jours ensuite, les deux partis se résolurent à donner

une bataille, d'où dépendoit le sort de Rome, ou plûtôt de tout l'univers : chaque parti choisissant les postes les plus avantageux qu'il put, & rangeant ses troupes en bataille, fit voir alors tout ce que la sagesse & l'experience des Romains ont appris aux autres nations dans l'art de la guerre ; Brutus prend l'aîle droite, Cassius la gauche ; Antoine fait face à celui-ci, Octave à l'autre, & ces deux armées sont séparées par les champs Philippiens. Il n'étoit pas besoin pour animer les uns & les autres au combat, d'exagerer à ceux-ci la tyrannie du Triumvirat, & les cruautez exercées contre les proscrits ; de vanter à ceux-là leurs conquêtes passées, leur valeur infatigable, & les avantages

qu'ils devoient tirer de cette victoire. Tous étoient impatiens d'en venir aux mains ; & Plutarque rapporte que pendant que Ciceron étoit occupé à examiner si les rangs étoient bien remplis & exactement gardez, sa Cavalerie qui étoit sur les aîles, sans attendre le signal, & sans écouter l'ordre, donna brusquement dans l'aîle droite que Cesar commandoit, l'enfonça, & y porta le desordre & la mort. Ciceron voyant avec chagrin que sa Cavalerie s'étoit engagée trop avant pour pouvoir entendre le commandement, vole à son secours; enfonce les bataillons ennemis; se met à la tête de ses escadrons vainqueurs ; donne une nouvelle ardeur : Ils se font jour jusques dans le milieu

du camp ennemi. L'Infanterie de Brutus & de Cassius suivirent avec plus d'ordre une si brusque entreprise. Alors l'armée ennemie se rallia ; on se bat avec une égale vigueur dans les deux partis. Ciceron perce jusqu'au quartier de Cesar ; se saisit de sa litiere, croyant le faire prisonnier : mais il en étoit descendu peu de tems auparavant, & les soldats la mirent en pieces. Brutus remporta la victoire : Trois cohortes de Cesar, c'est-à-dire, prés de dix-huit cens hommes y furent exterminez, deux mille Lacedemoniens qui étoient venus à son secours furent tuez ; son bagage & tout son quartier furent pillez, plusieurs furent faits prisonniers, & le reste ne trouva son salut que dans *la*

fuite. Corvin Meſſala qui étoit Tribun de l'armée de Brutus, y ſignala ſa valeur, prit trois aigles Romaines, & pluſieurs étendars ; enfin le bon parti ſembloit emporter une victoire entiere : mais il n'eſt point d'occaſion dans la guerre où l'on doive plus exactement ſuivre les loix, les régles & la diſcipline de l'art, que dans une bataille rangée. Cette attaque bruſque de la Cavalerie de Ciceron toute brave qu'elle fût, étoit une faute : elle eut d'abord un heureux ſuccez. En voici les funeſtes ſuites.

Comme les vainqueurs n'avoient pas eu aſſez de tems pour ſe préparer à l'attaque generale, Caſſius n'avoit pas pris toutes les meſures néceſſaires pour être informé à chaque moment de ce qui ſe

paſſoit dans ſon parti. Antoine avoit enfoncé l'aîle gauche ; Caſſius qui la commandoit, ne ſçachant pas que Brutus étoit vainqueur, & ayant lieu de croire par le deſordre des ſiens que cette premiere fougue avoit mal réüſſi, ne ſe défendit pas avec toute la preſence d'eſprit, & toute la vigueur que nous laiſſe d'ordinaire un heureux ſuccez : voilà le premier effet de cette témérité ; le ſecond encore plus préjudiciable, c'eſt que Brutus, qui croyoit Caſſius victorieux comme lui, ſe mit ſi avant dans la melée, qu'il ne fut plus en état de le ſecourir ; & quand Ciceron avec ſa Cavalerie voulut courir au ſecours de Caſſius, il le prit pour un corps d'ennemis qui l'attaquoit ; de ſorte que le

desolé Cassius croyant tout perdu, & ne voulant pas tomber vivant entre les mains des tyrans, contraignit Pindare l'un de ses affranchis de le tuer. Peut-on canoniser une pareille foiblesse ? & si c'est une lâcheté de craindre le danger, n'est-ce pas le craindre à l'excez, que de l'éviter par une mort mandiée, au lieu de l'affronter dans la fureur de ses ennemis ? & ne devoit-il pas aussi regarder comme une extrême pusillanimité, de n'oser faire soi-même, ce qu'un autre doit encore moins faire sur nous ; & d'emprunter un bras étranger pour une action qu'on croit heroïque, & que nôtre main peut executer ?

Cesar se sauva donc par la faute de ses ennemis, d'une défaite qui devoit causer sa

perte ; il rétablit ſon armée ; Antoine en fit autant ; bien réſolus d'attaquer vigoureuſement Brutus, quand ils en trouveroient l'occaſion. Pluſieurs de l'armée de Caſſius aprés ſa défaite & ſa mort, ne pouvant ſouffrir les nouveaux Officiers qu'on leur donna, (car preſque tous périrent dans ce combat) réſolurent dans la premiere attaque, de ſe ranger du parti de Ceſar. Le plus grand Capitaine ne peut réſiſter à l'infidelité de ſes ſoldats. Sur le déclin du jour, Brutus ayant fait faire un mouvement à ſon armée vers les ennemis, la Cavalerie qui s'étoit remontée les obligea de quitter le poſte qu'ils occupoient, & de reculer un peu en deſordre : on en vint enfin aux mains. Cice-

ron toûjours animé de plus en plus par l'envie de vanger ſon pere, & par la haine naturelle qu'il avoit pour les tyrans, fit des actions d'une valeur incroyable dans ce combat.

Le fils de M. Caton pouſſé d'un zele ſemblable, abbattoit tout ce qui s'oppoſoit à ſes coups, & offroit comme autant de victimes aux manes de ſon pere la multitude d'ennemis que ſon bras faiſoit périr. Il combattit bien avant dans la nuit, & aprés s'être fait un rempart des corps de tous ceux à qui il avoit ôté la vie, accablé de fatigues, & plus encore de bleſſures, il tomba ſans vie ſur un monceau de corps morts, dont il avoit érigé un trophée à ſa valeur. Brutus voyant

qu'une partie des siens l'avoit trahi ; que les plus fidéles avoient perdu la vie, & que plusieurs avoient pris la fuite à la faveur des tenebres de la nuit ; sans accuser le sort d'injustice, adora les decrets des Dieux, & comme ses amis plaignoient ses malheurs. „ Tout vaincu que je suis, leur „ dit-il, je suis plus heureux que „ les vainqueurs ; puisqu'ils ne „ peuvent m'ôter la gloire qui „ est duë à ma vertu, & que „ les méchans ne doivent tirer „ aucun avantage de l'avantage „ même qu'ils remportent sur „ les gens de bien. Ses amis l'avertissant ensuite qu'il n'y avoit plus de tems à perdre, & qu'il falloit songer à la fuite. „ Songez, mes chers amis, à vous „ sauver d'un danger, où la „ justice, l'honneur, l'amour de

la patrie nous engagent : pour «
moi, je trouverai mon ſalut «
ailleurs que dans la fuite ; & «
quand un grand homme eſt «
vaincu par ſes malheurs, la «
fermeté de ſon cœur, & non «
la viteſſe de ſes chevaux, ſon «
bras & non ſes pieds, doivent «
le dérober à la fureur de ſes «
ennemis. A ces mots, il rentre dans ſa tente, s'entretient quelques moments ſur l'immortalité de l'ame, pouſſe un ſoupir vers le Ciel, leve le bras, & s'enfonce un poignard dans le ſein.

Cicéron vit bien qu'il n'y avoit plus de reſſources pour la République aprés la mort de Brutus : mais il ne ſe deſeſpera pas comme lui ; car ſe donner la mort, eſt le coup du plus affreux deſeſpoir : mais il prit la fuite par des chemins inconnus. C'eſt

V

ainsi que la fortune se jouë de la prudence & de la valeur des hommes. Celui qui l'épée à la main dans les champs Philippiens mettoit hier tous ses ennemis en fuite, est contraint de s'enfuïr aujourd'huy, sans armes, déguisé, & de gagner avec peine la Sicile par des chemins trés-difficiles & trés-longs, pour se ranger auprés de Sext. Pompée fils du grand Pompée, & qui étoit alors maître de toute les Isles de la Mer Italique, & de l'Espagne, le seul qui résistoit encore aux tyrans. Si Brutus & Cassius avoient fait de même, peut-être auroient-ils sauvé la République; Pompée le reçut avec tous les témoignages d'estime & d'amitié qui lui étoient dûs : lui fit les mêmes honneurs & lui donna le

Appian. L.4. C.6. L.5. C.1.

même rang que Brutus avoit accordez à son mérite. Il arrêta pendant la guerre par diverses attaques & differentes courses Cesar & Antoine : mais Pompée ayant fait sa paix avec eux, par la médiation de Pomponius Atticus leur ami commun, les proscrits qui restoient étant rétablis, Cesar témoigna souhaiter ardemment de faire amitié avec Ciceron, dont il connoissoit la valeur & la probité. Il la fit en effet, & trés-étroite. Il le fit d'abord souverain Pontif, dignité dont lui-même & ensuite Lepide avoient été revétus : tous les biens de son pere lui furent restituez ; & le peuple Romain conçut une si grande affection pour lui, qu'il n'épargna rien, afin de lui marquer son estime, &

Plin. L. 31. c. 1.

combien il honoroit la mémoire de son pere. D'un autre côté, Octave Cesar qui n'étoit pas encore déclaré Auguste, avoit bien des raisons de l'aimer. Son mérite particulier, le souvenir des bienfaits qu'il avoit reçûs de son pere, & qu'il n'avoit pas reconnus comme il devoit, même âge, études semblables, pareils exercices, égale éloquence, & sa capacité dans la guerre & dans les conseils, jointe au crédit que Pomponius avoit auprés de Cesar, & à l'amitié qu'il avoit pour Ciceron, les unit jusqu'à la mort. Cesar voulut qu'il partageât son autorité dans la République, & sa confidence dans le conseil. Ils furent tous deux faits Consuls par le consentement unanime du Sénat

Appian. L. 4. C. 6. Plin. L. 22. c. 6.

& du peuple. Pendant la guerre d'Antoine & de Cleopatre, Ciceron seconda de toute sa valeur le parti de Cesar; & ce même Cesar voulut que Ciceron eût part à son triomphe, comme il avoit eu part à ses travaux.

Cesar surnommé alors Auguste, ayant éteint toutes les guerres civiles en Italie, alla porter la guerre chez les étrangers, & voulut que Ciceron s'appliquât au gouvernement de la République. Il commença par appaiser les manes de son pere, en détruisant tous les restes de haine des ennemis de ce grand homme; il harangua souvent le peuple, avec un concours incroyable d'auditeurs; les faisceaux bas & dans la même Tribune, d'où son pere avoit si souvent

fulminé contre les tyrans, & où le plus cruel de tous avoit attaché sa tête & ses mains, aprés lui avoir fait ôter la vie. Là, par des discours éloquents & majestueux, il leur renouveloit la mémoire des avantages que la République avoit reçûs de ce pere commun de la patrie, leur décrivoit l'injustice & la cruauté avec laquelle l'ennemi commun de cette même patrie lui avoit ôté la vie, déploroit les malheurs qui avoient suivi cette tyrannie : mais rendons graces aux Dieux immortels, leur disoit-il un jour, qui ont puni les crimes de ce scelerat, & par la vengeance qu'Auguste en a tirée, & par l'horreur que les harangues de mon pere inspireront à la posterité de ses crimes. Il leur disoit

ſouvent qu'il eſperoit de la prudence du Sénat, & de la reconnoiſſance du peuple Romain, que s'il y avoit encore quelques odieux reſtes de cet ennemi commun de la patrie, ils les détruiroient inceſſamment, les immolant comme autant d'hoſties aux Mânes de celui à qui ils avoient donné le glorieux titre de pere de la Patrie : puis aprés leur avoir retracé modeſtement ce que lui-même avoit déja fait pour la République, il leur proteſtoit en finiſſant qu'il feroit toûjours gloire d'imiter le zele & les travaux de ſon pere pour ſes chers concitoyens, & qu'il leur ſacrifieroit ſes biens, ſon crédit, ſes travaux & ſa vie juſqu'au dernier ſoûpir. Voilà ce qu'un Auteur Latin a recüeilli, je ne ſçai pas d'où,

Valember de vita M. Ciceronis filii.

touchant les harangues que Ciceron faisoit au peuple.

Des discours si patetiques & si éloquents, inspirerent aux Auditeurs de la douleur & de la pitié pour les malheurs du grand Ciceron, de la haine & de l'indignation pour la mémoire d'Antoine, & en même-tems de la joye pour l'état present des affaires, & de grandes esperances pour l'avenir. Le Sénat & le peuple aiderent donc Ciceron à vanger les injures que son pere avoit reçûës d'Antoine. Non-seulement ils érigerent un glorieux & superbe monument à sa mémoire, renverserent de concert avec lui les statuës, les bustes, les inscriptions, & tout ce qui avoit été fait à la gloire d'Antoine; mais le Sénat ordonna qu'aucun de cette detestable

Appian L. 4. & 6. Plutar. in Ciceron.

teſtable famille ne prendroit le nom de *Marc*, auquel ils étoient indignes de participer avec l'illuſtre famille des Cicerons. Le Ciel voulant ainſi aſſurer à perpetuité la vengeance des Cicerons contre les Antoines, & voulant faire connoître aux hommes, que les malheurs & les perſecutions ne ſont que pour un tems : que quiconque a de la patience dans ſes maux, s'en voit enfin délivré, quand ce ne ſeroit que par la viciſſitude des choſes humaines, & qu'il n'y a de malheureux que ceux qui ſe laiſſent abbattre par leur faute, ou qui périſſent en chemin par quelque accident.

Quand nous n'aurions rien à dire davantage, que ce que nous avons rapporté de M. Ciceron, ne pourrions-nous

pas prétendre à bon droit, qu'il doit être mis entre les hommes les plus illustres ? Ne devoit-on pas marquer en lettres d'or dans les Fastes son Consulat, sous lequel les guerres civiles furent éteintes ? Une profonde paix s'établit dans tout l'Empire Romain ; les portes du Temple de Janus furent fermées, & le peuple n'étant plus occupé qu'à des sacrifices en actions de graces, qu'aux jeux, aux spectacles, aux édifices & aux plaisirs. On avoit dit du Consulat de son pere, que Rome étoit heureuse de renaître sous un tel Consul : mais le Consulat du fils fut d'autant plus heureux, qu'il eut pour Collégue un homme plus illustre qu'Antoine n'étoit méchant. Le pere fut vaincu de plu-

ſieurs ennemis, & aſſaſſiné perfidement par Antoine ; le fils ne fut ſurmonté d'aucun, pas même d'Auguſte : Pourquoi donc ſi peu d'Hiſtoriens ont-ils parlé de lui ? Pourquoi ceux qui en ont fait mention en ont-ils ſi peu dit, qu'à peine le diſcerne-t-on dans la foule ? C'eſt que Ciceron ayant été Conſul avec Auguſte, & Auguſte étant devenu peu de tems aprés Empereur ; la flatterie attribua à Auguſte ſeul tout ce qui avoit été fait de beau par les deux, & tout ce que Ciceron même en ſon particulier avoit fait de grand : mais nous avons encore quelque choſe à ajoûter à ſon hiſtoire, en dépit de la négligence ou du ſilence affecté des Hiſtoriens contemporains.

Auguſte étant allé porter la

guerre chez les Parthes, & dans la Sarmatie ; Ciceron qu'il avoit fait son Préteur & son Lieutenant dans la Syrie, rangea sous la puissance d'Auguste, Tigrane Roy d'Armenie, & fils de celui que Lucullus avoit vaincu. Il fut ensuite envoyé Proconsul ou Gouverneur en Asie ; comme si le Ciel voulant se servir de la gloire du fils, pour rétablir la mémoire du pere, par tout où ses ennemis avoient tâché de la détruire, l'eût fait venir en qualité de Gouverneur dans une Province que M. T. Ciceron & Antoine avoient gouvernée si diversement, & cela afin que ce nouveau Proconsul soûtenant la gloire du premier, détruisist la mémoire de l'autre ; ce qu'il fit avec plus d'éclat que n'eût osé faire au-

cun Romain, faisant sentir à un ancien Préteur les effets d'une autorité que le Sénat sembloit n'oser contredire, & exerçant contre les loix, & de son autorité privée à l'égard de Cestius, qui avoit autrefois passé par tous les degrez de la Magistrature, une vengeance, qui auroit attiré de fâcheuses affaires à tout autre Gouverneur. Voici comme deux Historiens rapportent ce fait.

Il n'est rien de plus insolent que la témérité d'un jeune prétendu bel esprit : tout passe par sa critique ; & à peine est-il sorti du Collége, qu'il se croit déja sçavant, & que pour le persuader aux autres, il attaque hardiment les plus habiles. Cestius, fils d'un Sénateur Romain commençoit

Senec. Suasor. 7. Celius Rhodigin. L. 14. c. 7.

à briller parmi la jeuneſſe débauchée de Rome, lorſque M. T. Ciceron paſſoit déja dans le Sénat & parmi le peuple, pour un Orateur parfait. Ce jeune Satyrique ſe déchaina contre l'éloquence de ce grand homme, publiant hautement que ſes harangues n'étoient ni bien raiſonnées ni bien écrites. Pluſieurs envieux de Ciceron, qui vouloient ménager leur réputation en ſatisfaiſant leur jalouſie, ſe ſervirent de la plume de ce jeune étourdi, comme d'un enfant perdu qu'on envoye ſonder le guay; lui donnerent des mémoires, le prônerent dans les aſſemblées, & joignirent à ces artifices le brigue du beau ſexe, la caballe des demi-ſçavants, & l'indignation de ceux que M. T. Ciceron avoit

maltraitez dans ses écrits, pour faire ensorte que ces beaux ouvrages fussent supprimez, & pour ne laisser au public que les harangues que ce Critique avoit déchirées par ses écrits : mais le mérite de Ciceron qui s'élevoit au-dessus de la plus haute region des hommes, changea ces tonnerres en de vains éclairs, & cet orage en une pluïe favorable, qui fit refleurir la réputation de ce grand homme.

Le Ciel ne laissa pas cette injure impunie ; Cestius passa dans les charges de Magistrature, comme nous avons dit, & aprés avoir été Préteur, se retira de Rome en Asie. Tels sont ceux dont le cœur ne répond point à la naissance ; ils se donnent d'abord aux grands emplois ; parce que la nature

ou le hazard les y entraîne comme malgré eux : mais bientôt rebutez, ou par le deſordre de leur conduite, ou par la moleſſe de leur cœur, ils retournent dans leurs Provinces, où ce qu'ils ont eu d'emplois à l'armée ou à la Cour, ne leur ſert que pour s'abandonner plus impunement à une vie molle & inſolente, qui cauſe l'opreſſion des foibles & l'indignation des honnêtes gens. Ceſtius ne ſongeant plus qu'à ſe remplir de bonne chere & de vin, piquant hardiment les meilleures tables, & devenu de ſatyrique déclamateur, un paraſite effronté ; ayant oublié par un long ſéjour en Aſie, l'injure qu'il avoit faite au Prince des Orateurs, ainſi que les autres égarements de ſa jeuneſſe ; ou croyant que le

fils de Ciceron, à naître ou enfant alors l'ignoroit, se trouva un jour à la derniere place chez ce Gouverneur, qui tenoit une table magnifique, & dont les couverts n'étoient point fixez. Ciceron aprés avoir fait les honneurs à tous ceux qui étoient à table autour de lui, demanda assez haut quel étoit celui qui étoit à la derniere place, soit que le mauvais équipage de Cestius excitât sa curiosité, soit qu'il ne le connût pas en effet, soit qu'il feignît de ne le pas connoître, pour lui faire plus de confusion. On lui dit que c'étoit Cestius, il laissa tomber la chose, selon sa coûtume, comme n'y faisant pas d'attention, pour se donner le tems de reflechir sur la maniere dont il devoit punir cet inso-

lent ; & quand il se fut déterminé, il demanda une seconde fois, quel étoit cet homme ? C'est, lui répondit tout haut un vieux domestique qui servoit à table, ce Çestius, qui soûtenoit autrefois dans Rome, que vôtre pere n'avoit ni éloquence ni érudition. Ciceron alors ne croyant plus devoir dissimuler son dépit, le fit sortir honteusement de table, & commanda à ses gens de le fustiger si vivement, que sa peau déchirée comme celle de Martias, pût réparer la gloire offensée de ce second Apollon ; ce qui fut executé sur le champ, sans que personne osât dire un mot.

Cependant cette action sembloit être contre le droit de l'hospitalité & contre les Loix, qui défendoient de faire

fuſtiger un Sénateur Romain, pour quelque crime que ce fût, ſans une Ordonnance expreſſe du Sénat : mais tel étoit le caractere de M. Ciceron ; la grandeur de ſon ame ne s'exerçoit pas moins à punir ſeverement le mal qu'à récompenſer magnifiquement le bien ; & la mémoire de ſon pere lui étoit ſi précieuſe, qu'aprés avoir fait entrer le Sénat & le peuple dans ſes ſentimens à cet égard, il ne diſſimula les injures faites à ſon nom, que pour trouver une occaſion favorable de s'en mieux vanger ; cependant cette vengeance ne l'occupoit pas ſi abſolument, qu'il ne s'appliquât tout entier à régler cette Province, qui dans les ſoulevements dont elle avoit été agitée, s'étoit dérangée de ſon

devoir : mais outre le caractere de Gouverneur qu'il soutenoit noblement, il avoit acquis beaucoup de réputation & d'autorité dans cette Province, lorsque, comme nous avons vû, il y avoit commandé la Cavalerie Romaine sous Brutus, ce qui lui donna beaucoup de facilité pour y rétablir les finances qui étoient en mauvais ordre, & pour y affermir la paix & la tranquilité dans toutes les villes.

Sa commission étant finie, il revint à Rome, où il se remit au Barreau, passant une longue & heureuse vieillesse dans cet exercice. On ne sçait point le tems ni le genre de sa mort : Ce qui est de plus certain, c'est qu'il vivoit encore sous la protection d'Auguste, lorsque le grand Herode ré-

gnoit en Judée, lequel étoit lié d'amitié & d'interêt avec Agrippa ; car ce dernier étoit l'ami de table de ce Ciceron, qui fut le dernier de sa race ; & Pline recite qu'étant un jour en débauche avec Agrippa, il lui enfonça avec tant de violence la coupe dans la bouche, qu'il lui rompit quelques dents; parce qu'il ne vouloit pas boire autant que lui. Il n'est point d'homme parfait ici bas, & qui n'ait quelque vice dominant ; celui de M. Ciceron étoit d'aimer trop le vin. Seneque rapporte, que quand il étoit en débauche, il buvoit deux mesures de vin de cinq pintes chacune, & cela lui fut reproché par Targilla. L'yvrognerie régnoit alors dans Rome parmi les gens de qualité ; & plût au Ciel que dans

Plin. L. 14. C. 22.

Senec. L. 3. Declamat.

nôtre siecle on ne pût imputer ce vice qu'à nôtre sexe, comme dans les tems passez. Antoine avoit fait un livre à la loüange de son yvresse, & c'étoit peut-être pour surmonter cet ennemi mortel de sa famille que Ciceron se piquoit de boire à l'excez : la haine & la jalousie aveuglant quelquefois si fort les hommes, qu'ils ne se piquent pas moins de surpasser leurs ennemis dans le vice que dans les vertus : ajoûtez à cela, que rien n'est plus capable de porter à la débauche que l'oisiveté d'une paix profonde & generale, telle qu'elle régnoit alors, & qu'Auguste s'étant emparé de l'Empire, l'autorité du Sénat étoit réduite presque à rien : La République n'avoit alors qu'une ombre de liberté, &

il ne restoit plus d'esperance aux grands, plus de liberté pour les suffrages, plus de crédit au peuple ; ainsi plus d'émulation à la vertu, plus d'amour pour l'étude, plus de gloire à acquerir. De-là, les grands hommes désoccupez tomberent dans la langueur, & ensuite dans le vice : De-là, Ciceron qui avoit passé plus de soixante ans dans les travaux glorieux de la Philosophie, de la guerre & du gouvernement politique pour le service de la République, voyant qu'il ne pouvoit plus servir sa patrie qu'en l'assujettissant de plus en plus, se décourage, & aime mieux vivre dans l'oisiveté que de travailler contre la liberté mourante de la République. C'est le défaut ordinaire des grands

hommes, qui voyant tous leurs genereux desseins avortez, & jugeant que dans un changement de gouvernement, ils ne peuvent plus rien faire que contre leurs plus nobles inclinations, se retirent sans bruit & sans éclat des plus grands emplois: & * comme un grand cœur ne sçauroit rester oisif, ils employent à la débauche & à leur propre destruction le tems qu'ils avoient toujours employé avec gloire au bien de l'Etat: ainsi Ciceron se relâche sur la fin de sa vie, & perd en deux ou trois ans le fruit de plus de soixante ans de travaux. Un seul vice efface toutes ses vertus, & aprés avoir relevé si glorieusement la mémoire de son illustre Pere, revétu de tout l'éclat de sa maison, & qui plus est, d'un merite

mérite personnel à qui tout céde, il est enseveli dans l'oubli : ensorte qu'on est obligé de déterrer par de longs travaux les plus anciens monumens pour le faire revivre. Que nôtre foiblesse est déplorable, d'être ainsi sujette à la corruption du siecle, & qu'il est funeste aux grands hommes de ne pas perseverer dans le bien !

FIN.

TABLE ALPHABETIQUE de ce qu'il y a de plus remarquable dans ce Livre.

A.

C.

F.

G.

H.

Z

M.

N.

P.

Q.

R.

S.

T.

V.

X.

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier un manuſcrit qui a pour titre, *Hiſtoire des quatre Cicerons.* Il eſt compris en 157. pages, que j'ai toutes paraphées de ma main. L'illuſtre Auteur de cet ouvrage a donné plus d'une fois dans ſes doctes écrits des marques certaines de ſon érudition dans les matieres qui concernent l'Hiſtoire Sainte. Ici il fait connoître, d'une maniere à n'en pas douter, combien il eſt habile dans l'Hiſtoire prophane. Ce qui fait voir que les vrais Sçavans reüſſiſſent avec ſuccés ſur toutes les choſes qu'ils traitent. Cette hiſtoire eſt bien écrite, le ſujet en eſt intereſſant, & la diſſertation ſur le fils de M. T. Ciceron eſt digne de l'attention & de la curioſité des gens de Lettres. A Paris ce 19. Decembre 1713.

Signé, D'ARNAUDIN,
Docteur de Sorbonne,
& Cenſeur Royal des
Livres.

PRIVI-

PRIVILEGE DU ROY.

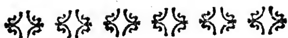
LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Nôtre amé PIERRE HUET, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Livre intitulé, *L'Histoire des quatre Cicerons*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires; Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit Pierre Hüet de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume pendant le temps de six années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obeïssance, & à tous Imprimeurs, Libraires & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter, ni contrefaire ledit Livre, en tout ni en

partie, sans la permission expresse & par écrit dudit Sieur exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de quinze cent livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur exposant, & de tous dépens, dommages & interêts. A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression dudit Livre sera faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'exposer en vente il en sera mis deux exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre trés-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres. Le tout à peine de nullité des Presentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées

par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires foy soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires ; Car tel est nôtre plaisir. Donné à Versailles le troisiéme jour du mois de Mars l'an de grace mil sept cent quatorze, & de nôtre Regne le soixante-onziéme Signé, Par le Roy en son Conseil, FOUQUET ; & scellé du grand Sceau de Cire jaune.

Registré sur le Registre n. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 750. article 835. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du 13. Août 1703. A Paris ce sixiéme Mars mil sept cent quatorze.

Signé, ROBUSTEL, *Syndic.*



Livres nouveaux, qui se vendent chez PIERRE HUET *au Palais, sur le second Perron de la sainte Chapelle, au Soleil Levant.*

HIstoire des Dauphins François, & des Princesses qui ont porté en France la qualité de Dauphines; precedée d'une dissertation historique sur le Dauphiné, remplie d'un trés-grand nombre de remarques sur l'Histoire; avec un extrait de la donation que le dernier Dauphin de la Tour du Pin fit du Dauphiné & des païs en dépendans au Prince Charles, petit-fils du Roy Philippe de Valois, & l'Edit de la majorité des Rois.

Vol. in 12. 2. l. 10. ſ.

Relation d'un voyage d'Eſpagne à Bender, fait par le Chevalier de Bellerive, & de ſon ſéjour au camp du Roy de Suéde, avec des remarques ſur la Religion, les mœurs, les coûtumes & les richeſſes des Turcs : dédiée à S. A. R. Madame. Vol. indouze, 1714. 1. l. 10 ſ.

Les Avantures galantes de M. D***, ou les effets ſurprenans de la ſympatie. 5. Vol. indouze, 1714. 10 l.

Le Songe de Bocace, traduit de l'Italien en François, par Mr de P*** Vol. indouze, 2 l. 5. ſ.

Les belles Greques, ou l'hiſt. des plus fameuſes Courtiſanes de la Grece ; & Dialogues nouveaux de Galantes modernes. Vol. indou-

ze, enrichi de fig. augmentées de deux petites pieces de poësie du même auteur. 2 l. 5. ſ.

La Promenade du Luxembourg, contenant plusieurs hiſtoires galantes & toutes nouvelles arrivées depuis peu à Paris. Volume indouze, 2 l. 5. ſ.

Le Supplément de Taſſe roufi friou titave, aux femmes, ou aux maris pour donner à leurs femmes. Ce livre eſt trés-utile & trés-néceſſaire aux deux ſexes pour rendre la ſocieté de l'hymen agréable & tranquille. Vol. indouze, 2 l.

Hiſtoire des imaginations extravagantes de M. Ouſle, cauſées par la lecture des livres qui traitent de la magie, du grimoire, des demonia-

niaques, sorciers, loups-garous, incubes, succubes, & du sabbat; des fées, ogres, esprits folets, genies, fantômes, & autres revenans; des songes, de la pierre philosophale, de l'astrologie judiciaire, des horoscopes, talismans, jours heureux & malheureux, éclipses, cometes, & almanachs; enfin de toutes sortes d'apparitions, de divinations, de sortileges, d'enchantemens, & d'autres superstitieuses pratiques. Ecrite dans le stile de Dom Guichotte. Le tout enrichi de plusieurs fig. en taille douce, où l'on voit celle qui represente la description du sabbat; & accompagné d'un trés-grand nombre de notes curieuses, qui rapportent fidellement

les endroits des livres qui ont causé ces imaginations extravagantes, ou qui peuvent servir à les combattre. 2 Vol. indouze, ... 5 l.

Les Pseaumes de Dom Anthoine Roy de Portugal, ou les Gémissemens d'un cœur contrit & humilié, dans la vûë de ses fautes. Traduction nouvelle avec le Latin. . . . . 1 l. 10 s.

Reflexions morales sur les ouvrages de Dieu dans l'ordre de la nature & de la grace, & sur les plus importantes veritez de la Religion; où les personnes qui font des retraites trouveront des moyens trés-efficaces pour les porter à un parfait changement de vie, & à la réformation de leurs mœurs. 2 Vol. indouze, 1713. 3 l. 10 s.

Les Régles de la Prédication évangelique : ouvrage utile à tous ceux qui veulent annoncer la parole de Dieu, & l'écouter avec fruit. Vol. indouze, 2. l.

Maximes & Reflexions sur l'éducation de la jeunesse, où sont renfermez les devoirs des parens & des précepteurs envers les enfans : avec des maximes & des réflexions particulieres sur l'éducation des Princes. Vol. in douze, 1 l. 15. s.

Traité de la volonté, de ses principales actions, de ses passions & de ses égaremens. Vol. indouze, 1. l. 15. s.

La Conduite canonique de l'Eglise pour la reception des filles dans les Monasteres. Seconde édition augm. Vol. indouze, 1 l. 15 s.

Dissertation pour maintenir l'unité de Marie Madeleine, Marie sœur de Marthe, ou la Femme pécheresse, par l'Ecriture, la Tradition, & l'Usage de l'Eglise. Volume in 4°. 6 l.

Traité des Heures Canoniales, & des devoirs d'un Chanoine, par un Chanoine de l'Eglise Royale de saint Quentin. Vol. in 12. 1 l. 15 s.

Les Régles de la Prononciation pour la Langue Françoise. Vol. indouze, 2 l.

Imitation de toutes les grandeurs.

Les Epîtres & Evangiles pour tous les jours de l'année. Vol. indouze, 3 l.

La Vie de Sixte V. in 12. 2 vol. avec figures, 6 l.

Belles Lettres, Hiſtoires, & Romans.

Tarſis & Zelie. in 8°, 6 vol. 30 l.

Memoires de Philippe de Comines, avec le ſupplément, nouvellement imprimez à Bruxelles, 1714. in 8°, 4 vol. 18 l.

Mademoiſelle de Jarnac, in 12. 3 vol. 6 l.

Les Divertiſſemens de Forges, in 12. 3 l

Muſe Coquette, in 12. 2 l.

Hiſtoire de la Dragonne, in 12. 2 l. 10 ſ.

Hypolite Comte de Duglas, de Madame d'Aulnoy, avec figures. in 12. 2 vol. 4 l.

Les Oeuvres de M. Corneille. in 12. 10 vol. 25 l.

—— De M. Moliere. in 12. 8 vol. 15 l.

—— De M. Racine. in 12. 2 vol. 6 l.

—— De M. Scaron. in 12. 10 vol. 18 l.

—— De M. Montfleury, in 12. 2 vol. 5 l.

—— De M. Boileau. in 12. 2 vol. 5 l.

—— De M. S.Evremont. in 12. 7 vol. 15 l.

—— De Madame la Suze. in 12. 4 vol. 8 l.

Hiſtoire de Don Guichotte. in 12. 6 vol. 15 l.

Les Fables en Vers, par M. la Fontaine. in 12. 5 vol. 10 l.

Les Georgiques de Virgile, de M. Segrais. in 8°. 2 l.

Hiſtoire de France, par Mezeray. in 12. 8 vol. 25 l.

—— La même, in 4°, 3 vol. 20 l.

Zayde, Hiſtoire Eſpagnole, avec un Traité de l'origine

des Romans. in 12. 2 vol. 4 l. 10 f.

Les Mille & un Jour, Contes Perſans, traduits en François par M. Petit de la Croix. 5 vol. in 12. 10 l.

Les Mille & une Nuit, Contes Arabes, traduits par M. Galland. 10. vol. in 12. 20 l.

Abregé chronologique de l'Hiſtoire univerſelle ſacrée & profane. Traduction nouv. ſuivant la derniere édition Latine du P. Petau. 2 vol. in 12 4 l. 10 ſ.

On donnera inceſſamment la ſuite de cet ouvrage juſqu'à preſent.

Les Lettres de Pline le jeune, traduites par M. de Sacy, Avocat aux Conſeils. 3e édit. en 3 vol. in 12. 6 l.

Traité de l'amitié, par le même. 2. edit. in 12. 2 l.

Les Oeuvres de Madame de

Villedieu, 10 vol. in 12. 25 l.
Les mêmes Oeuvres en 6 vol. impr. à Toulouse, 14 l.
Contes des Fées, par Madame d'Aulnoy, 4 vol. in 12. 7 l.
Suite des Contes de Fées, par la même Dame, 4 vol. in 12. 7 l.
Les nouvelles Avantures de D. Quichotte de la Manche, d'Avellaneda, traduction nouv. 2 vol. in 12. 5 l.
Contes de Fées, de M. Perault, in 12. 1 l. 10 s.

Livres sous presse.

Histoire de Don Moncade, Nouvelle Espagnole.
Le Pharsamon, ou les Folies romanesques.

On trouvera dans la même Boutique toutes sortes de Livres, tant anciens que nouveaux, comme des pays étrangers : on achete Bibliotheques & Cabinets de Livres, & on entreprend toutes sortes d'impressions.



